



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



LIOOTHEEK GENT



071393





Des  
Königs von Preussen  
Majestät  
Unterricht  
von der  
Kriegs-Kunst  
an  
seine Generals.

*Ma 1200*

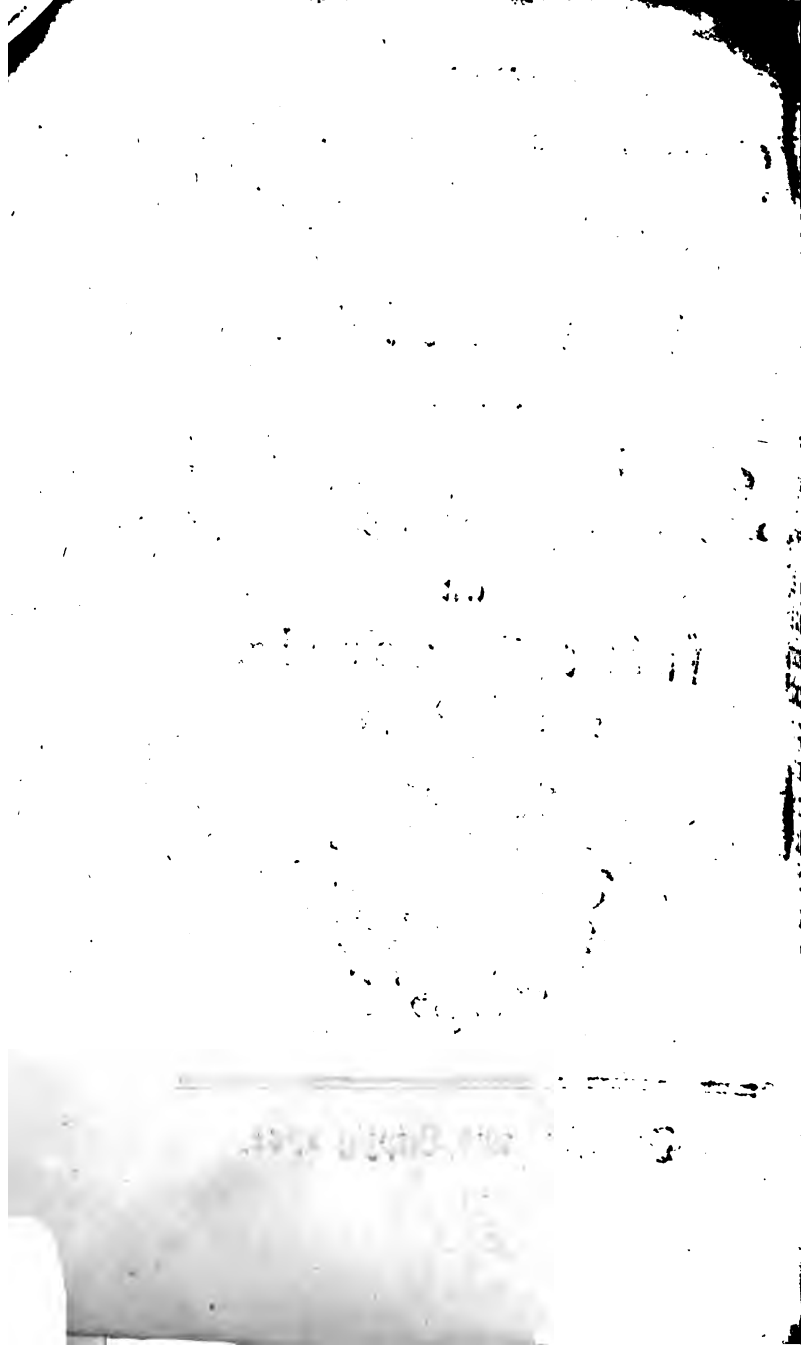
Mit XIII. Blat Kupfer.



*X*

Frankfurt und Leipzig 1761.









## Vorrede des Herausgebers.

Da mir durch ein glückliches Ohn-  
gefahr gegenwärtiges Werk,  
welches unter denen Schriften  
eines gefangenen Preussischen Gene-  
rals gefunden worden, zu Handen ge-  
kommen ist; so halte es vor meine  
Schuldigkeit, dieses Geschenk mit  
dem gemeinen Besten zu theilen, und  
es ihm bekannt zu machen, weil das-  
selbe nicht sowohl wegen der darinnen  
enthaltene Regeln über die Kriegs-  
kunst, als wegen Anwendung und  
Erläuterung derselben durch ange-  
führte Exempel unserer Zeiten, denen  
Liebhabern dieser Wissenschaft sehr  
angenehm und nützlich seyn kan.

Und ohngeachtet sich bey der Ur-  
schrift keine Plans befunden haben,  
ich auch aus verschiedenen Ursachen

vermuthe, daß der Verfasser solche noch nicht hat ausarbeiten lassen; so habe ich es doch gewagt, deren zu entwerffen, und selbige zu mehrerer Erklärung hier beysügen. Der geschickte Leser wird durch seine kluge Einsicht und Betrachtungen dasjenige ersetzen, was ihm in selbigen nicht deutlich genug ausgedruckt zu seyn scheinen möchte. Die wenigen beigesügten Anmerkungen überlasse ich gleichfalls seinem geneigten und unpartheyischen Urtheil.

Der Herausgeber.

Ver-



# Verzeichniß derer in dieser In- struction befindlichen Articul und Haupt-Materien.

## I. Articul.

Von denen Mängeln und Vorthellen des  
rer Preussischen Troupen.

- a) Præcautiones zu Verhütung der De-  
sertion.
- b) Die nöthige Sorge vor die Unterhal-  
tung der Disciplin.

II. Art. Von der Subsistance einer Armee,  
und von dem Geld-Commissariat.

- 1) Von der Einrichtung derer Magazine.
- 2) Von der Wahl der Proviant-Bediens-  
ten und Commissarien.
- 3) Von Transportirung derer Magazine.
- 4) Vom Proviant-Fuhrwesen.
- 5) Von der Geld-Bäckerey.
- 6) Von denen Hand-Mühlen.
- 7) Von Escortirung derer Convoys.

III. Art. Von denen Marquetendern, von  
Bier und Brandewein.

- 1) Bey Einrückung in des Feindes Lande.
- 2) Bey Verlassung derer Einwohner ihrer  
Häuser.

IV. Art. Von trockener und grüner Gourage.

- \* ) o ( \*
- 1) Trockene wird in die Magazine gebracht.
  - 2) Bey einer Winter-Expedition wird sie auf 7. Tage mitgenommen.
  - 3) Wie die großen Fouragierungen in der Plaine geschehen.
  - 4) Disposition zu einer Fouragierung.
  - 5) Wie die Fouragierung derer Dörffer geschieht.
  - 6) Die Fouragierung in bergigten Gegenden.
  - 7) Fouragierung grüner Fourage.

**V. Art. Von der Erkenntniß eines Landes.**

- 1) Durch die Landkarte.
- 2) Durch specielle Erkenntniß.
- 3) Durch eigene Besichtigung.
- 4) Wie die Erkenntniß von einem benachbarten Lande zu erhalten.

**VI. Art. Von dem Coup d'Oeil.**

- 1) Von dessen Grund und Ursprung.
- 2) Von dessen Avantagen.

**VII. Art. Von der Distribuirung derer Troupen.**

- 1) Die Position einer Armee in der Plaine bey der Bataille.
- 2) Die convenablesten Posten.
- 3) Die Position derselben in bergigten Gegenden.
- 4) Von der erforderlichen Reserve.

**VIII. Art. Von denen differenten Lägern.**

- 1) Die

- 1) Die Kennzeichen, ob man gut gelagert sey.
  - 2) Der commandirende General soll die Lager selbst choisiren.
  - 3) Die Objecta eines Lagers.
  - 4) Von den Stand- oder Stille- Lagern.
  - 5) Die Beschäftigung des commandirenden Generals in denenselben.
  - 6) Jouragier-Lager.
  - 7) Wenn ein Lager zu retranchiren.
  - 8) Regeln so bey einem Retranchement zu observiren.
  - 9) Von dem Nutzen der Verhachte.
  - 10) Præcautiones, so ein Retranchement an einen Fluß stößet.
  - 11) Retranchements müssen gut flankiret werden.
  - 12) Von Retranchements in denen Gebürgen.
  - 13) Von Defensions-Lagern.
  - 14) Lager zu Bedeckung eines Landes.
  - 15) Zwoy Annotationes.
  - 16) Wodurch die Mark Brandenburg gedeckt wird.
  - 17) Offensiv-Lager.
  - 18) Præcautiones bey kleinen Flüssen und Morästen.
- IX. Art. Von denen Sicherheiten, welche man in seinem Lager nehmen muß.
- 1) Disposition von einem Lager.
  - 2) Von denen Piquets.
  - 3) Von denen Feld-Wachten.

- 4) Von der Avantgarde gegen den Feind.
- 5) Observations - Puncte vor den General von der Avantgarde.
- 6) Von denen zu nehmenden Præcautions.
- 7) Von dem Canonnement eines Generals.

**X. Art. Wie und warum man Détachements schicken muß.**

- 1) Von der Zusammenziehung derer Troupen vor der Bataille.
- 2) Wenn zu détachiren, und was darbey zu observiren.
- 3) Die Eigenschafften des Officiers, so ein Détachement commandirt.
- 4) Superieurer Force muß ein Détachement weichen.
- 5) Pflichten eines Officiers von einem Détachement.
- 6) Wenn man attaquiren will, soll man nicht détachiren.
- 7) In Bataillen muß man nur in gewissen Fällen détachiren.

**XI. Art. Von denen Stratagemes und Kriegs-Listen.**

- a) Der Endzweck derer Kriegs-Listen, und worinnen sie bestehen.
- b) Bey Einrückung ins Feld.
- c) Um einen Ort zu belagern.
- d) - - Meister von einer Passage zu werden.
- e) - - zu batailliren.

f, Durch

f) Durch Zusammenziehung des Lagers.  
g) Um eine Bataille zu vermeiden.

h) Disposition bey Abandonnirung eines Posten.

i) Position auf der Retraite.

k) Bey Präsentirung einer großen Fronte.

l) Bey Forcirung zum Détachiren.

m) Bey Beziehung derer Winter-Quartiere.

XII. Art. Von Espions, und von dem Gebrauch, so man von solchen in allen Fällen machen kan, auch auf was Art man Nachricht vom Feind bekomme.

a) Die Arten derer Espions.

b) Von der Aussage derer Deserteurs.

XIII. Art. Von gewissen Kennzeichen, das durch man des Feindes Intention errathen könne.

a) Durch den Depôt von Vivres.

b) Durch die Reflexion über das Land, und andere Umstände.

XIV. Art. Von unserm Lande, und einem neutralen Lande, von des Feindes Lande, von der Difference derer Religionen, auch was für eine Conduite alle diese differente Umstände erfordern.

a) Von denen Brandenburgischen Ländern.

b) Von einem neutralen Lande.

c) Die darinnen zu haltende Disciplin.

d) Maximes, das Volk zu gewinnen.

- c) Von Ausschickung derer Patrouillen in } eigenen,  
neutralen,  
feindl. Lande.

**XV. Art.** Von allen denenjenigen Märschen, so eine Armee thun kan.

- 1) Die Dessenins derer Märsche.
- 2) Recognoscirung derer Gegenden um das Lager.
- 3) Ausschickung großer Détachements und Ingenieurs.
- 4) Marsch, Disposition.
- 5) Was der General von der Arrieregarde zu observiren.
- 6) Wie man einen Succurs sicher an sich ziehen soll.
- 7) Vom parallelen Marsch mit dem Feind.
- 8) Marsch, sich mit dem Feind zu engagiren.
- 9) Marche en front gegen den Feind.
- 10) Marsch in Linien.
- 11) Marsch zum Batailliren.
- 12) Hülfsmittel zum Recognosciren.
- 13) Disposition zu einer Retraite.
- 14) - - - - - Passirung derer Defilées.
- 15) - - - - - Passirung eines Flusses.

**XVI.**



**XVI. Art.** Was man vor *Præcautiones* bey der *Retraite* gegen die *Husaren* und *Panduren* zu nehmen habe.

- a) *Maximes* derer *Panduren*.
- b) *Defension* gegen dieselben.
- c) Bey *Passirung* *Hölzer*, *Berge* und *Defilées*.
- d) Ihre *Art* zu *fechten*.
- e) In *difficilen* *Wegen* sind *kleine* *Mär- sche* zu *thun*.

**XVII. Art.** Welchergehalt die *Preussen* ihre *leichte* *Troupen* *tractiren* müssen, wenn man gegen sie *offensive* *agiret*.

**XVIII. Art.** Durch was vor *Mouvements* man den *Feind* *obligiret*, daß er sei- nes *Orts* *vergleichen* *nothwendig* *thun* muß.

- 1) Die *Bewegungen*, so den *Feind* *obli- giren*, welche zu *machen*.
- 2) Die *Avantage* bey *Eröffnung* der *Cam- pagne*.
- 3) Seinen *Feind* zu *obligiren*, in *Cam- pagne* sein *Lager* zu *verändern*.
- 4) Die *Umstände*, so darbey *genau* zu *ob- serviren*.

5) Ein

- 5) Einwürffe, was der Feind darbey thun kan.
- 6) Diverfiones durch Détachements.
- 7) - - - durch Pafsirung derer Flüffe.

**XIX. Art. Von denen Passagen über die Flüffe.**

- a) Die darbey zu nehmenden Præcauriones.

**XX. Art. Welchergeftalt man Flüffe zu defendiren habe.**

- a) Disposition darzu.

**XXI. Art. Von Surprisen derer Städte.**

- a) Von der Beschaffenheit dererfelben.
- β) Requisites darzu.

**XXII. Art. Von denen Treffen und Bataillen.**

- 1) Den Feind im Lager zu surprisiren.
- 2) Requisites zu Formirung eines Defseins.
- 3) Disposition zum Ueberfall eines Lagers.
- 4) Die Attaque selbst.
- 5) Verfolgung des Feindes.
- 6) Dispo-

- 6) Disposition zur Defension bey einem Ueberfall.
- 7) Eine große Kriegs-Regel.
- 8) Disposition, einen retranchirten Feind zu attaquiren.
- 9) Die Fehler derer Retranchements angezeigt.
- 10) Weitläuffige Retranchements sind schädlich.
- 11) Disposition zur Attaque eines Retranchements.
- 12) Disposition zu einem Retranchement.
- 13) Von denen Linien.
- 14) Schwache Armeen müssen coupirte Länder suchen.
- 15) Zwey Regeln von Retranchements.
- 16) Eine oblique-Ordre de Bataille.
- 17) Die Vortheile dieser Position.
- 18) Von der Attaque derer Dörffer.
- 19) Von der Attaque im Centro.
- 20) Das ganze Vertrauen ist nicht in ein Post zu setzen.
- 21) Vortheile derer Preussischen Troupen.

22) Pra-

- 22) Precautiones bey der Attaque deder Posten.
- 23) Vorschlag zur Bataille.
- 24) Mittel zur Gewinnung einer Bataille.
- 25) Position der Infanterie.
- 26) Wenn die Infanterie en échiquier zu setzen.
- 27) Von der Formirung im Angesicht des Feindes.
- 28) Was der General vom zweyten Treffen zu observiren.
- 29) Was der Officier von der Reserve zu observiren.
- 30) Eine neue Ordre de Bataille.
- 31) Vom Gebrauch der Artillerie.
- 32) Von denen Vivres.
- 33) Was nach einem erfochtenen Siege zu observiren.
- 34) Defension, wenn Infanterie auf Marschen treffen.
- 35) Pflicht eines geschlagenen Generals.
- 36) Ressources bey einer verlohrenen Bataille.

XXIII. Art. Warum, und wie man Bataille liefern soll.

- a) Welches die besten Bataillen sind.
- b) Raisons, Bataillen zu liefern.

c) Prä-

c) Præcautiones bey Forcirung des Gehe  
des in einer Bataille.

d) Von denen Affaires mit der Arrièr-  
garde.

XIV. Art. Von denen Hazards, und von  
denen ohngefahren Zufällen, so im Krie-  
ge arriviren können.

1) Durch unvorhergesehene.

2) Durch Krankheiten.

3) Durch übele Ausrichtung.

4) Durch Absterben eines Generals.

5) Durch Wegnehmung derer Condoys.

6) Durch Entdeckung eines Espions.

7) Durch Verrätheren.

XV. Art. Ob es nöthig und rathsam sey,  
daß ein commandirender General Kriegs-  
Rath halte.

XVI. Art. Von denen Manœuvres bey der  
Armee.

XVII. Art. Von denen Winter-Quartieren.

a) Von der Chainé derer Troupen.

b) Von der Position derselben selbst.

c) Die Præcautiones darbey.

d) Die Verpflegung.

e) Die

- e) Die Beschäftigung des commandirenden Generals.
- f) Vertheilung derer Troupen in die Cantonirungs-Quartiere.
- g) Präcautiones vor Beziehung derer Winter-Quartiere.

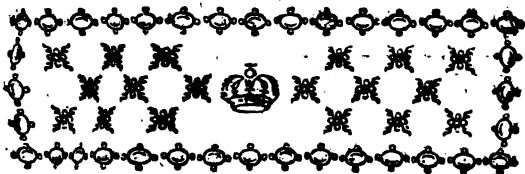
**XXVIII. Art. Von denen Winter-Campagnen insbesondere.**

- 1) Sie sind ein Ruin derer Armeen.
- 2) Delogirung in dergleichen Fällen.
- 3) In Ländern, wo viele feste Plätze, sind keine Winter-Campagnes zu machen.

**NB.** Alle diese Sätze sind durch Exempel derer neuesten und letzten Kriege meistens theils erwiesen.



**Art. 1.**



## Art. I.

### Von denen Preussischen Troupen, von ihren Mängeln, und Vorthheilen.

**D**ie Einrichtung meiner Troupen erfordert eine unendliche Application von denenjenigen, so solche commandiren. Sie wollen in einer beständigen Disciplin unterhalten seyn, sie wollen mit äußerster Sorgfalt conservirt werden, und besser ernehret seyn als alle, und vielleicht andere Troupen in Europa.

Unsere Regimenter bestehen halb aus Land-Kindern, und halb aus Ausländern, welche sich vor Geld haben anwerben lassen. Die letztern, weil sie denn stets an nichts andern attachiret sind, versuchen bey ersterer Gelegenheit wieder weg zu kommen, und deßhalb ist es zusehrst ein wichtiges Werk, die Desertion zu verhindern.

Einige von unsern Generals glauben, daß ein Kerl ein Kerl sey, und daß der Verlust eines einigen Menschen keinen Einfluß auf

die Totalité habe, aber was sich in diesem Stücke von andern Armeen sagen läßt, ist auf die unsrige gar nicht applicable. Wenn ein wohl adroiter Kerl weglauft, und durch einen andern geschickten Kerl ersetzt wird, so ist solches einerley; wenn aber ein Soldat, den man 2. Jahr nach einander dressiret hat, um ihn auf einen gewissen Grad einer nothwendigen Adresse zu bringen, aus dem Corps verlohren gehet, und entweder schlecht, oder gar nicht wieder ersetzt wird, so gereicht solches auf die Länge zur Folge. Hat man nicht schon gesehen, daß durch die Nachlässigkeit derer Officiers in der kleinen Detail ganze Regimenter verdorben, und schlecht geworden sind? Ich habe dergleichen gefunden, die durch die Desertion erstaunend geschmolzen; dergleichen Verlust vermindert die Armee, bey welcher es auf die Anzahl derer Menschen viel ankommt. Ihr werdet also, wenn ihr nicht darauf Acht gebet, eure beste Force verlieren, und seyd nicht im Stande, solche wieder zu ersetzen; und obgleich viel Menschen in meinem Lande seyn, so frage ich euch doch noch, ob ihr viel darinnen findet, welche die Taille haben, als meine Soldaten sind, und gesetzt auch, daß dergleichen viel wären, sind denn solche gleich dressirt? Es ist also ein essentielles Devoir eines jeden Generals, welcher eine Armee, oder ein separirtes Corps



commandirt, der Desertion vorzubeugen; dieses geschieht nun dadurch, wenn man

- 1) wirtet, nahe an einem Walde oder großen Holz zu campiren, daferne sonst die die Kriegs-Raison nicht darzu obligiret.
- 2) Wenn man die Bursche öftters in ihren Zaltern visitiren läßt.
- 3) Daß man Hussar-Patrouillen rund um das Lager gehen läßt.
- 4) Wenn man des Nachts Jäger in das Getreyde postiret, und gegen den Abend die Feldposten der Cavallerie doublieren läßt, damit die Chainen von solcher um soviel dichter zusammen komme.
- 5) Wenn man nicht leidet, daß sich der Soldat debandire, sondern daß man die Officiers obligire, ihre Leute in Renh und Gliebern zu führen, wenn Stroh oder Wasser geholet wird.
- 6) Wenn das Marodiren sehr bestraft wird, als welches die Quelle von allen Desordres ist.
- 7) Wenn an denen Marschtagen die Wachtmän in denen Dörffern nicht eher zurück gehen werden, bis die Armee schon unter der Bewehr steht.
- 8) Wenn rigoureux verbothen wird, daß an Marschtagen kein Soldat sein Peloton verlassen darf.
- 9) Wenn man den Nacht nicht marschiret, es

sey denn daß eine importante Ursache solches zu thun erfordert.

10) Daß man seitwärts Husaren-Patrouillen gehen läßt, wenn Infanterie durch ein Holz passiret.

11) Daß, wenn Defilées zu passiren sind, man alsdenn an den Aus- und Eingang Officiers stellet, welche die Troupen gleich wieder formiren müssen.

12) Daß, wenn man sich obligiret siehet, mit denen Troupen ein Mouvement rückwärts zu machen, man ihnen solches verbirget, oder doch solche mit dem Prætext einkleidet, welcher denen Soldaten Vergnügen machet.

13) Wenn man jederzeit aufmerksam ist, damit es denen Troupen an keinem nöthigen fehle; es sey Brod, Fleisch, Brandewein, Stroh, und dergleichen mehr.

14) Daß, wenn die Desertion bey einem Regiment, oder Compagnie, einreißen will, man sogleich die Ursachen examinire, um zu wissen, ob der Soldat seine Löhnung, und andere ihm ausgemachte Douceurs richtig bekommt, oder ob sein Capitaine darunter einer Malversation schuldig ist. Die Unterhaltung der Disciplin erfordert nicht weniger Sorgfalt. Man wird vielleicht sagen, die Obristen von den Regimentern werden darauf Acht haben; das ist aber nicht hinreichend, denn bey einer

Armee

Armee muß alles bis zur Vollkommenheit getrieben werden, um daß man sehe, daß alles, was in der Armee geschieht, das Werk eines einzigen Mannes sey. Der größte Theil einer Armee bestehet aus indolenten Leuten; wenn ein General denselben nicht beständig auf dem Nacken ist, so wird diese ganz künstliche und vollkommene Maschine sich sehr geschwinde détraquieren, und der General wird hernach eine wohl-disciplinirte Armee nur in der Idée haben. Man muß sich also angewöhnen, unaufhörlich zu arbeiten, und diejenigen, so solches thun, werden aus eigener Erfahrung sehen, daß dieses nothwendig sey, und daß sich alle Tage Mißbräuche zu reprimiren finden, welche nur alleine diejenigen nicht sehen, so sich nicht die Mühe geben, darauf Acht zu haben.

Obgleich diese penible und beständige Application hart zu seyn scheint, so wird doch der selbige General, welcher solche anwendet, mehr als zu sehr recompensiret finden; und wieviele Vortheile erhält er nicht über seine Feinde durch so prave, durch so schöne und disciplinirte Troupen?

Ein General, so bey andern Völkern vorübergehet, thut bey uns nur, was bey den ordinairen Regeln erfordert wird. Er kann alles wagen und unternehmen, was Menschen zu exécutiren möglich ist, zu ge-

schweigen, daß selbst gemeine Soldaten diejenigen unter sich nicht leiden, welche eine Schwachheit blicken lassen, \* die man bey andern Armeen gewiß nicht releviret haben würde. Ich habe Officiers und Gemeine Soldaten stark bleßirt gesehen, die dem ohngeachtet ihren Posten nicht verlassen, noch sich retiriren wollen, um nur an ihren Bleßuren verbunden zu werden: Mit dergleichen Trouppen würde man die ganze Welt bezwingen, wenn die Siege ihnen nicht eben so fatal wären, als ihren Feinden, allermassen ihr alles mit ihnen entreprenniren könnet, wofern ihr nur Vivres habt.

\* Die Franzosen sind in diesem Stücke sehr eigensinnig; besonders ihre Genadiers werden keinen Camaraden unter sich leiden, der eine Schwachheit hat blicken lassen, oder der einen Verdacht auf sich geladen, daß es ihm an Herz fehle. Alle Trouppen überhaupt, welche auf gute Mannszucht halten, sie mögen von einer Nation seyn, von welcher sie wollen, werden es eben so machen.

Marschiret ihr, so kommt ihr durch eure Geschwindigkeit dem Feinde vor; attaquiret ihr einen Wald, so forciret ihr den Feind aus solchem steigt ihr mit ihnen den Berg hinan, so werdet ihr diejenigen wegjagen, so euch widerstehen, und so ist es keine Massacre; laßt ihr die Cavallerie agiren, so wird der Feind niedergehauen und destruiert. Weil aber die Güte derer Trouppen nicht alleine

zureichend ist, und ein ungeschickter General endlich alle solche große Vorzüge zu Grunde richten würde, so will ich von denen Eigenschaften eines Generals handeln, und die Regeln vorschreiben, die ich zum Theil mit meinem Schaden gelernet, oder welche uns große Generals verlassen haben.



## Art. 2.

### Von der Subsistence einer Armee, und von dem Feld = Commissariat.

Ein gewisser großer General sagt, daß, wenn man eine Armee bauen wollte, man von dem Bauch anfangen müßte, weil dieses das Fundament davon wäre. Ich theile diese Materie in 2. Stücken: Das erste betrifft die Orte, und die Art, wie man Magazine anlegen soll, und das zweyte, wie man sein Magazin nutzen und transportiren muß.

Die erste Regel ist, daß ihr allemahl eure besten Magazine hinter euch, und zwar in einer fortificirten Stadt anleget. In denen Schlesiſchen und Böhmiſchen Kriegen haben wir unser großes Magazin in Breslau gehabt, so wegen Bequemlichkeit der Oder geschähe,

als vermittelst welcher wir das Magazin re-  
franchiren konnten. Wenn man sein Maga-  
zin vorwärts der Armee macht, so leidet man  
Gefahr, solches bey dem ersten Echec zu ver-  
liehren, und alsdenn ist man sonder Resour-  
ce. Dagegen, wenn man seine Magazine  
hinter einander machet, so führet man seinen  
Krieg mit Vernunft, und ein kleines Un-  
glück kan nicht einen gänzlichen Verderb  
nach sich ziehen. Die Magazine in der Chur-  
Mark müssen zu Spandau und Magdeburg  
seyn. Das Magdeburgische Magazin dienet  
wegen der Elbe zu einem offensiven Krieg ge-  
gen Sachsen, so wie Schweidnitz gegen Böh-  
men zu einem offensiven Kriege dienet.

Man muß eine große Attention auf die  
Wahl derer Proviant- Bedienten und Com-  
missarien von dem Feld- Commissariat ha-  
ben; denn wenn diese Diebe und Betrüger  
sind, so verliethet der Staat gar zu conside-  
rable darunter, weswegen man solche ehrli-  
che Leute zur Aufsicht setzen muß, die ihnen  
genau auf die Finger sehen, und sie beständig  
controlliren.

Man errichtet die Magazine auf zweyerley  
Art: Man läßt entweder den Adel, oder durch  
den Bauern Getrende zu den Magazine lie-  
fern, so man ihnen von der Contribution,  
und zwar nach der Weise der Kammer- Taxe  
ausschreibet; oder wenn das Land nicht selb-  
sten Vorrath an Getrende hat, so schließet  
man

man Contracte mit Lieferanten, zu Anschaffung gewisser Quantitäten. Das Feld-Commissariat muß solche Contracte selbst machen und unterschreiben.

Wir haben auch eine Anzahl Schiffe, welche gepreß darzu gebauet sind, um vermittelst dem Canale und Ströme das erforderliche Mhl und Gourage transportiren zu können. Was die Lieferanten angehet, da muß man sich solcher Entreprenneurs nicht eher, als im letzten Nothfall bedienen, weil dieselbe gemeiniglich ärger wie die Juden sind, und die Denrées zu einem sehr hohen Preiß bringen, auch solche ganz exorbitant theuer verkaufen. Demnächst muß man seine Magazins zum Voraus und in Zeiten machen, damit alles in Vorrath sey, wenn die Armee aus ihren Quartieren gehet, um in die Campagne zu gehen; wenn man zu lange damit wartet, so verhindert entweder der Frost den Transport u Wasser, oder aber die Wege werden so steil und grundlos, daß man nicht anders als mit der größten Incommodité die nöthigen Provisiones zusammen bringen kan.

Außer denen Brodwagen, welche denen Regimentern das Brod auf 8, Tage nachführen, hat das Proviant seine eigene Proviant-Karren, welches Fuhrwesen, zusammen genommen, der Armee auf einen Monath Proviant nachführen kan. Inzwischen wenn es möglich ist, so muß man sich derer Flüsse bedienen,

dienen, denn diese allein können den Ueberfluß einer Armee erhalten. Die Proviant-Wagen müssen mit Pferden bespannet seyn. Wir haben uns einmahl derer Ochsen darzu bedienet, sind aber schlecht darbey gefahren. Die Stallmeister, welche bey denen Proviant-Karren und bey dem Fuhrwesen sind, müssen die größte Sorgfalt vor die Conservation derer Pferde haben, und der commandirende General muß wohl darauf halten, daß solches geschehen müsse, denn durch den Abgang solcher Pferde verringert sich die Anzahl eurer Proviant-Karren, mithin auch die Zufuhre derer Vivres zur Armee.

Ueberdem, wenn diese Pferde nicht wohl erhalten werden, so haben sie nicht Kräfte genug, die Fatiquen auszustehen, und bey euerm Marschiren verliethret ihr eure Proviant-Pferde, eure Karren, euer Mehl, und wenn dergleichen Verlust öftters kommt, so gereichen sie zu übeln Folgen, die selbst in die größten Projecte des Krieges einschlagen, daher denn ein General eine besondere Attention auf dergleichen Détail haben muß, die ihm so sehr important ist.

Wir haben die Elbe zu unserer Bequemlichkeit, in einem Kriege wider die Sachsen, und die Oder, um Schlesien zu defendiren. In Preussen würde man sich der See bedienen müssen. In Böhmen und Mähren kan man einzig und allein auf das Proviant-Fuhrwerk rechnen. Man



Man formiret zuweilen 3. oder 4. Dépôts von Vivres in einer Linie, so machten wir es 1744. in Böhmen. Wir haben Magazins zu Barduritz, Nienburg, Poidebrad, und Brandeis angeleget, um dadurch im Stande zu seyn, dem Feind zur Seiten zu bleiben, und ihm nach Prag zu folgen, im Falle unternommen hätte, dahin zu marschiren. In der letzten Campagne, die wir in Böhmen gethan, fournirte Breslau nach Schweidnitz, dieses nach Jaromircz, und von dard die Armee versorgt.

Ausser denen Proviant-Wagen, führete die Armee eiserne Backöfen mit sich, und weil deren Anzahl nicht zureichend war, so habe ich solche vermehren lassen. Bey allen Ruhetagen muß Brod zum voraus gebacken werden; in allen Expeditionen, so man unternimmt, muß jedesmahl auf 10. Tage Brod der Biscuit mitgenommen werden. Der Biscuit ist sehr nützlich, unsere Soldaten können aber nur denselben in Suppen, und nicht sich dessen nicht recht zu bedienen.

Wenn man in feindlichen Landen marschirt, so deponiret man seinen Vorrath von Mehl in einer der Armee nahe gelegenen Stadt, worinnen man deswegen Garnison legt. Wir haben 1745. unsern Vorrath an Mehl in Böhmen erstlich zu Neustadt, und hernach zu Jaromircz, gegen das Ende der Campagne aber zu Trautenau gehabt. Wenn wir

wir damahlen weiter vorgerückt wären, so hätten wir nirgends anders einen soliden Depôt als zu Bardowitz machen können.

Ich habe vor eine jede Compagnie Handmühlen machen lassen, welche von großem Nutzen seyn werden. Man findet überall Getreide, vermittelst dieser Mühlen aber kan man es durch die Soldaten mahlen lassen, die das Mehl an das Feld-Commisariat abliefern, und dargegen gebackenes Brod aus den Magazins empfangen. Dieses Mehl, zusammen genommen, menagiret nicht nur die Magazins, sondern giebt auch Gelegenheit, daß wir länger in einem Lager subsistiren können, als wir sonst nicht gekonnt hätten; überdieses werden wir viele Convoys und Escorten ersparen.

Weil ich auf die Convoys komme, so will ich hier noch alles das hinzufügen, was diese Materie angehet. Man macht die Escorten stärker oder geringer à Proportion des Feindes, welchen man zu fürchten hat. Man läffet Détachements von Infanterie in denjenigen Städten einrücken, wo die Convoys passiren, um denselben Point d'appui zu machen; man schießt auch wohl öftters große Détachements, wie wir es gethan haben in Böhmen, um die Convoys zu decken. In allen Ländern, die zur Chicane gemacht sind, decket man die Convoys zum sichersten durch Infanterie, welcher wir auf solchen Fall

Gall nur einige wenige Husaren zugeben, um durch selbige zu recognosciren, und die Infanterie wegen derer Orter abvertiren zu lassen, wo sich der Feind in Embuscade halten dürfte.

Ich habe mich auch in der Plaine der Infanterie vorzüglich vor der Cavallerie zu Escortes bedienet, und bin allemahl wohl darbey geblieben. Wegen der übrigen Détail solcher Orter, beziehe ich mich auf mein militair-Reglement, und setze nur dieses noch hinzu, daß der commandirende General niemahls Gelegenheit nehmen kan, um seine Convoys sicher zu machen. Eine gute Art, deren man sich bedienen kan, um die Convoys zu decken, ist, daß man zum voraus die Desfilées occupire, wo der Convoi passiren muß, und daß man die Troupen, so solche besetzen sollen, bis auf eine halbe Meile vorwärts, nach der Seite gegen den Feind zu, führe, welches die Convoys bedeckt hält, und auf gewisse Art deren Märsche maskirt.

Art. 3.

## Art. 3.

Von denen Marquetenders, von  
Bier und Brandewein.

Wenn man eine Expedition unternehmen will, so muß das Commissariat auf denen Stationen dahin genugsame Bier und Brandewein bringen lassen, auf daß die Armee wenigstens vor die ersten Zeiten wohl darmit versorget werden könne. So bald die Armee in Feindes-Landen ist, muß man sich sofort aller Bräuer und Brandewein-Brenner, so sich zunächst der Armee finden, bemächtigen, und hauptsächlich Brandewein brennen lassen, damit es denen Soldaten, die sich dessen nicht passieren können, nicht daran fehle. Was die Marquetenders angehet, so muß man selbige protegiren, sonderlich in feindlichen Landen, wenn die Bauern geflüchtet sind, und ihre Häuser verlassen haben, und man zugleich aus der Provinz, worinnen man steht, keine Lebensmittel und Zufuhr haben kan, so ist man berechtiget, solche alsdenn nicht mehr zu menagiren, und schicket also Marquetenders und Soldaten, Weiber auf Souragirung aus, um allerhand Geldfrüchte, auch Vieh einzuholen. Alsdenn muß man ein wachsames Auge darauf halten, daß eine billige, mäßige Taxe von denen Denrées in der Armee

mee gemacht werde, dergestalt, daß der Soldat nicht übersehet werde, der Marquetender aber <sup>zufällig</sup> darben bestehen könne. Noch füge ich an, daß unsere Soldaten noch in der Campagne 2. lb. Brod des Tages, und wöchentlich 2. lb. Fleisch umsonst bekommen, zu welchem Behuf man bey denen Convoys, welche unter Escorten zur Armee kommen, zugleich einige Heerden Ochsen mit dabei treiben läßt. Dieses Douceur gehört den armen Soldaten, insonderheit in Äthiopien, wo man den Krieg nicht viel anders, als in einer Wüsteney führet.



#### Art. 4.

### Von trockener, und grüner Fourage.

Die trockene Fourage sammlet man in den neuen Magazins, und bestehet solche in Heu, Haber, Gerste &c. Der Haber muß nicht dümpficht noch erhiget seyn, sondern die Pferde davon die Kröpffe bekommen, und gleich zu Anfang der Campagne unumwunden zum Dienst werden; der Heckel treibt den Pferden den Leib auf, ohne daß sie Nahrung darvon bekommen, und man füttert

füttert solchen nur, weil es einmahl der Gebrauch ist. Daß man die trockene Fourage in denen Magazins zusammen bringt, geschieht eigentlich in der Absicht, damit man dem Feind in Eröffnung der Campagne zuvor kommen könne, oder aber auch, wenn man eine weite Expedition vornehmen will. In dessen wird eine Armee an ihre Magazine gleichsam angebunden seyn, so lange sie nichts anders als trockene Fourage füttern kan, denn der Transport der Fourage verursachet ein großes Embarras, wegen dem unentbehrlichen Fuhrwerke, so darzu erfordert wird, dergestalt, daß öftters eine ganze Provinz nicht so viel Pferde und Wagen aufbringen kan, als zu Fortbringung der Fourage gebraucht werden. Ueberhaupt woferne man sich der Ströme zum Transport der Magazine und trockener Fourage nicht bedienen kan; so helfen solche nicht zu einer offensiven Campagne. In der Schlesiſchen Campagne habe ich meine ganze Cavallerie mit trockener Fourage unterhalten: wir marschirten aber nicht weiter als von Strehla nach Schweidniß, wo ein Magazin war, und von Schweidniß nach Grotkau, wo wir in der Nachbarschaft von Brieg oder von der Oder waren. Wenn man im Winter eine Expedition vornehmen will, so laſſet auf 5. Tage Heu binden, welches die Cavallerie auf ihren Pferden transportiren muß. Wenn man in Böhmen

men oder Mähren Krieg führen will, so muß man warten, bis das Gras heraus ist, oder die ganze Cavallerie gehet zu Grunde. Die grüne Fourage, und Getreide, fouragiret man im Felde, und wenn die Erndte vorbey ist, so werden die Dörfer fouragiret.

Wenn man in ein Lager rückt, wo man inactionirt ist eine Zeitlang zu stehen, so läßt man die Fourage recognosciren, und macht eine Repartition darvon, nachdem man zuvor ausgerechnet hat, wie viel Tage solche reichen kan.

Die großen Fouragirungen geschehen allemal unter einer Bedeckung von einem Corps Cavallerie und von Infanterie, welche nach der Nähe von dem Feind, und nach dem, so man von ihm zu befürchten hat, proportionirt seyn muß. Die Fouragirungen geschehen entweder von der ganzen Armee, oder theilweise.

Die Fouragierer versammeln sich an der Spitze des Weges, welchen sie nehmen sollen, oder auch auf einem Flügel, oder aber auch vor der Fronte, oder hinter der Armee. Die Fußknechte marschiren voraus; wenn ein Land von Plaine ist, so folget die Cavallerie, sind es Defilées, so marschiret die Infanterie zuerst, ohngefehr der 4te Theil derer Fouragierer folget der Avantgarde, darauf folget die Escorte, so allemahl von Cavallerie und Infanterie meliret seyn muß, so dann

dann wieder Jouragierer, dann die Escorte, und immer so weiter bis zum Schluß, welchen die Arriergarde macht, und auf welcher ein Trouppe von Husaren folget.

NB. Die Infanterie nimmt bey allen ihren Escortirungen ihre Geldstücke mit sich, und die Jourageurs müssen allemahl mit ihrer Carabiners und ihren Degen bewasfnet seyn.

Wenn man an den Ort kommt, wo man fouragiren will, so formirt man eine Kette, und postirt die Bataillons an denen Dörfern, hinter denen Zäunen, oder hohlen Wegen, und man melirt die Escadrons Cavallerie mit der Infanterie, und menagiret sich eine Reserve, welche man in das Centrum setzet, um nach derjenigen Seite zu eilen, wo etwan der Feind unternehmen wollte durchzubrechen; die Husaren scharmükeln mit dem Feind, um solchen zu amuliren, und von der Jouragierung zu entfernen. Wenn die ganze Jouragierung dergestalt gemacht ist, alsdenn distribuiret man das Feld zum Jouragiren Corpsweise unter die Jouragierer; die sie commandiren, müssen attent seyn, daß die Jouragier-Bundte groß und tüchtig gemacht werden. Wenn die Pferde beladen sind, so werden die Jouragiers Trouppeweise mit kleinen Escorten nach dem Lager zurück geschickt, und wenn alles weg ist, so versammet sich das Gros des Corps, und machet nebst den Husaren die Arriergarde. Die Jouragierung



tagirung in denen Dörfern geschieht fast auf gleich Art, doch mit dem Unterschiede, daß die Infanterie sich um das Dorf herum, postirt, die Cavallerie aber zur Seiten hinterwärt auf dem Terrain, wo sie agiren kan. Man fouragiret nicht mehr als ein Dorf auf einmahl, hernach ein anderes, damit dieselben, so die Fouragirung decken, sich nicht aus einander streuen.

In denen bergigten Landen sind die Fouragirungen am beschwerlichsten zu thun, und müssen in dergleichen Fällen die Escortes fast gänzlich aus Infanterie und Husaren bestehen.

Wenn man in einem Lager stehen bleiben will, das nicht weit vom Feinde ist, so macht man den Anfang, um dem Feind die Fourage, so zwischen beyden Lagern ist, wegzunehmen. Dann fouragiret man auf eine Meile um das Lager rund herum, und nimmt die am weitesten entlegene Fourage zuerst, um die, welche am dem Lager ist, zuletzt zu sparen. Wenn man aber nur ein Lager zum Marsch nur Passage nimmt, so fouragiret man im Lager und in der Nachbarschaft.

Wenn man große Fouragirungen von grüner Fourage thut, so bin ich der Meynung, daß man nicht ein so gar weitläuffiges Terrain auf einmahl fouragiret, sondern thut solches vielmehr auf zweymahl, und gleich nach einander. Auf diese Art wird eure Kette desto stärker, und setzet eure Fourageurs außer Gefahr.

fahr; morgen, wenn das Terrain, so ihr nehmet, gar zu weitläuffig vor die Escorte ist, so wird eure Kette gleich schwach, und ist mithin exponiret, von dem Feinde forciret zu werden.

## Art. 5.

### Von der Erkenntniß eines Landes.

**M**an hat zweyerley Arten, sich ein Land bekannt zu machen. Die erste, und vor welcher man den Anfang machen muß, ist, daß man sich die Landkarte von derjenigen Provinz, in welcher man Krieg führen will, wohl bekannt mache, und die Nahmen derer großen Städte und Flüsse, desgleichen derer bergigten Gegenden dem Gedächtniß imprimire. Nachdem man sich dergestalt eine General-Idee von dem Lande gemacht hat, so muß man zu einer speciellen Erkenntniß derer darinnen befindlichen Dörter und Gegenden schreiten. Diese erfordert, daß man wisse, wie die größern Wege gehen, wie die Situationen derer Städte sind, und ob solche defendiret werden können, wenn man sie nemlich einiger maßen darzu accommodiret, oder, ob solches nicht möglich ist, von welcher

cher Stelle man solche attaquiren kan, auf den Fall, daß sich der Feind darvon bemächtigt hätte, auch wieviel Garnison daz ein gehört, um solche zu defendiren.

Man muß die Plans derer festen Plätze haben, und deren Stärke und Schwäche daraus erlernen. Man muß den Lauf derer Ströme, und die verschiedenen Tiefen derselben kennen, wie weit nemlich solche schiffbar seyn, und an welchem Orte man solche durchwaten kan. Man muß wissen, was für Ströme im Frühjahre impracticable, im Sommer aber ausgetrocknet sind. Dergleichen Erkenntniß sich bis auf die Haupt- Moräste erstreckt und extendiret.

In einem ebenen und platten Lande muß man die fruchtbaren Gegenden, von denen, was nicht sind, unterscheiden, und observiren, was der Feind vor Märsche darinnen thun kan, oder auch wie man selbst seinen Marsch nehmen muß, um von einer großen Stadt zur andern, oder von einem Fluß zum andern kommen zu können; ingleichen die besten Lager remarquiren und notiren, welche in solchen Wegen genommen werden können.

In flachen und ebenen Ländern lernet man sich zu weiden, weil man solche, als wenn man vor sich ausgebreiteten Landkarte, sehen kan; dargegen sind die waldigten und bergigten Ländern schwerer zu lernen,

weil das Gesicht immer borniret ist. Um aber diese importante Kenntniß dennoch zu acquiriren, so reitet man auf die Berge mit der Karte in der Hand, und nimmt zugleich alte Leute aus denen benachbarten Dorfschaften, auch Jäger und Hirten mit sich; trifft man einen Berg an, welcher höher ist als wie die andere, so muß man solchen bestiegen, um sich von dem Strich Lande, welchen man auf selbigem übersehen kan, eine Idée zu machen. Man muß sich nach allen den Wegen erkundigen, sowohl um zu wissen, in wieviel Colonnen man marschiren kan, als auch um voraus Projecte zu machen, durch was vor einen Weg ein feindlich Lager zu forciren ist, wenn sich etwan eines an dergleichen Ort setzete, oder auch wie man sich auf des Feindes Flanke setzen könnte, wenn er sein Lager anderswo placirte. Insbesondere muß man mit Fleiß diejenigen Orter recognosciren, wo man defensive Lager nehmen könnte, im Fall man dergleichen benöthiget wäre, ferner das Champ de Bataille, und die Orter, die der Feind occupiren könnte.

Vor allen Dingen muß man sich die importantesten Posten, die Gorges von gewissen Defilées, auch die vornehmsten Positiones von allen Gegenden genau imprimiren, und zugleich auf alle Operationes reflectiren, die in solchen Gegenden gemacht werden könnten.

ten, damit sich die Ideen in dem Kopf so fest arrangiren, daß, wenn sich der Krieg einmahl in solche Gegenden spielete, man über nichts embrasiret seyn könnte. Diese Betrachtungen müssen gründlich überleget, und wohl digeriret werden, weshalb man allda diejenige Zeit anwenden muß, welche die Matrien von solcher Wichtigkeit erfordern. Hat man das erste mahl nicht alles wohl gesehen, so muß man zum zwoenten mahl das hin gehen, und alles von neuem nachsehen, und examiniren.

Ich setze noch als eine General-Regel hinzu, daß alle Lager, welche man sich wehlen will, sie mögen offensive oder defensiva seyn, Wasser und Holz in der Nachbarschaft haben müssen, und daß, wenn schon die Fronte solcher Lager stark zugedecket ist, dennoch allemahl der Rücken offen und frey bleiben muß, auf daß man aus demselben leicht wiederum heraus kommen könne.

Wenn es die Nothwendigkeit erfordert, sich eine Erkenntniß von einem benachbarten Lande zu machen, der Umstand es aber nicht zulassen will, daß man solches auf eine Art, wie vorgedacht, besehen kan, so muß man habile Officiers unter allerhand Prætext hinschicken, auch selbige, wenn es nöthig ist, sich verkleiden lassen, und sie über alles dasjenige, so sie remarquiren sollen, instruiren, alsdenn bey der Zurückkunft sich diejenigen Orter,

oder die Lager, wonon sie Nachricht bringen, auf eine Landkarte notiren; so oft man aber mit seinen eigenen Augen sehen kan, muß man solches zu thun niemahlen unterlassen.

## Art. 6.

### Von dem Coup d'Oeil.

**W**as man eigentlich den Coup d'Oeil eines Generals nennet, bestehet in zwey Sachen:

Die erste ist das Talent zu haben, allsofort beurtheilen zu können, wieviel Troupen ein Terrain fassen kan. Dieses lernet man aus nichts anders, als aus der Practique, und nachdem man selbst einige Lager abgestochen hat; hierauf formiret sich das Auge dergestalt, daß man sich in seinen Dimensionen, bis etwan auf eine Kleinigkeit, nicht betrüget.

Das zweyte Talent, so dem ersten weit vorgehet, ist, daß man sogleich im ersten Moment alle Avantage beurtheilet, welche man von einem Terrain haben kan. Dieses Talent kan man sich erwerben und perfectioniren, woferne man mit einem glücklichen Genie zum Kriege geboren ist.

Der Grund zu dieser Art Coup d'Oeil ist  
ohn.

ohnstreitig die Fortification, diese hat ihre Regeln, welche man auf die Positiones der rer Ameen appliciret, und daher wird ein habiler General von der geringsten Höhe, von einem hohlen Wege, von einem Graben, von einem Morast &c. &c. seinen Vorthail ziehen. Da nun in einem Quadrate von einer Meile wohl 200. Positiones genommen werden können, so wird das Auge eines Generals bey dem ersten Anblicke das Beste daraus zu nehmen wissen, er wird auf die geringste Anhöhe steigen, um das Terrain zu cognosciren, und zu decouvriren, um seine Position zu wählen, so wie er gleichfalls nach den Regeln der Fortification die schwächsten Derter in seines Feindes Ordre de Bataille gewahr werden wird.

Ich füge inzwischen noch hinzu, wie es einem General important seyn wird, daß, wenn er seine General-Positiones genommen haben wird, er seinen Terrain selbst abtheile und messe, daferne er sonst die Zeit dazu hat.

Die Avantage, welche uns die Regeln der Fortification kennen lernen, sind annoch:

Daß wir sorgfältig suchen die Höhen zu occupiren, und selbige so zu wählen, daß sie nicht von andern Höhen dominiret werden.

Daß man die Flügel appuyiret, um seine Plannen zu decken.

Daß man diejenigen Derter occupire, so zu

zu einer Defension geschickt sind, und daß man dargegen keine dergleichen nehme, die ein ehrlicher Mann nicht fouteniren kan, ohne seine Reputation zu risquieren.

Nach eben denselben Regeln beurtheilet man die schwachen Derter des Feindes, es sey nun, daß solche Schwäche von der übeln Lage der Derter, wo er seine Position genommen hat, entstehe, oder von der schlechten Distribution derer Troupen, oder auch von der Schwäche seiner Defenses herrühre.

Dieser Umstand führet mich auf die Materie von der Art und Weise, wie die Troupen distribuirt werden müssen, um von dem Terrain zu profitiren.

~~~~~

## Art. 7.

### Von der Distribution derer Troupen.

Die Kenntniß und die Wahl eines Terrain sind essenzielle Stücke, aber man muß darvon zu profitiren wissen, dergestalt, daß man seine Troupen an denen Orten distribuiren, die ihm convenable sind. Unsere Cavallerie, welche dresiret ist, um mit Vigeur zu agiren, muß Plaine haben. Die Infanterie ist in allen Orten gleich gut.

Das



Das Star, das sie macht, ist zur Defension, und die Bajonette dienet zur Offension. Weil man aber in dem Lager seine Sicherheit nehmen muß, da die nahe Nachbarschafft vom Feinde einen Augenblick zum andern eine Affaire engagiren kan, so macht man auch den Anfang mit Besorgung seiner Defension.

Die mehresten heutigen Ordres de Bataille sind altväterisch (vieux) dadurch, daß man bey solchen immer einerley Methode folget, ohne sich darbey nach dem Terrain zu richten, als woraus eine übele und falsche Application entsteht.

Jede Armee muß nach denen Orten, welche ihr convenable sind, placiret werden. Man erwählet die Plaine vor die Cavallerie; dieses aber ist noch nicht genug, denn wenn diese Plaine nicht größer als 1000. Schritt ist, und ein Holz solche borniret, so muß man supponiren, daß der Feind in letzteres einige Infanterie placiren wird, um unter deren Feuer seine Cavallerie ralliiren zu können. Auf solchen Fall muß man seine Disposition ändern, und auf die Extremität seines Flügels Infanterie setzen, damit solche ihres Orts hinwiederum eure Cavallerie protegiren könne.

Man placiret zuweilen alles, was man von Cavallerie hat, auf einem Flügel, zuweilen in dem zweyten Treffen, zu einer andern  
Zeit

Zeit aber versichert man die beyden Flügel durch ein oder zwey Brigaden Infanterie.

Die convenablesten Posten von einer Armee sind die Höhen, Kirchhöfe, hohlen Wege und Gräben, und wenn man seine Troupen auf solche Art disponiret, so hat man niemahls zu befürchten, von dem Feind attackiret zu werden.

Wenn ihr eure Cavallerie hinter einen Morast postiret, so könnt ihr nichts von solcher erwarten; sezet ihr aber solche nahe an ein Holz, so kan der Feind Troupen haben, die von daraus eure Cavallerie fusilliren, und in Confusion bringen, ohne daß sie sich einmal wehren kan.

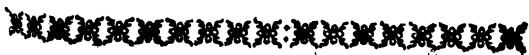
Eben so, wenn ihr eure Infanterie in einer Plaine aventuriret, ohne ihre Flanken zu versichern, so wird der Feind von solchen euren Fehlern profitiren, und eure Infanterie von derjenigen Seite attackiren, auf welcher sie sich nicht wehren kan. Man muß sich also jedesmahl nach denen Orten richten, wo man sich befindet. In bergigten Ländern werde ich meine Cavallerie in das zweyte Treffen bringen, und sie in dem ersten Treffen nicht employiren, als nur allein in den Orten, wo sie agiren kan, es wäre denn, daß es etliche Escadrons wären, um der feindlichen Infanterie in die Flanke zu fallen, welche es wagen wollte, mich zu attackiren.

Ich füge noch als eine General-Regel hin-

zu, daß bey allen Armeen, die wohl geführt werden, in ebenen Ländern und Plainen eine Reserve von Cavallerie, hingegen aber in einem Lande von Chicanen eine Reserve von Infanterie mit einigen Escadrons Dragoner und Husaren gemacht werden muß.

Die große Kunst in Distribuirung derer Truppen auf einem Terrain ist, selbige so zu bestelt zu placiren, daß sie frey agiren, und daß sie durchgehends nützlich seyn können.

Villeroi, dem vielleicht diese Regel unbekant war, beraubte sich selbst, als er sich in der Plaine von Ramillies formirte, seines ganzen linken Flügels, welchen er hinter einem Morast placirte, wo er nicht agiren, vielweniger den rechten Flügel secundiren konnte.



## Art. 8.

### Von denen differenten Lägern.

Um zu wissen, ob ihr einen Ort gut choisset habt, wo ihr campiren wollet, so sehet zu, ob ihr, wenn ihr ein kleines Mouvement machet, den Feind zwingen könnet, ein großes Mouvement zu machen, oder aber ob, wenn der Feind einen Marsch hat thun müssen, er dadurch obligiret sey, noch mehrere und andere Märsche zu thun.

Die

Diejenigen, welche die wenigsten Märsche zu thun haben, sind am besten campiret.

Ein commandirender General muß sein Lager selbst choisiren, weil von der Wahl solches Orts der Success seiner Unternehmungen dependiret. Es wird dieser Ort zuweilen feil Champ de Bataille, und da in diesem Theile der Kriegs-Kunst sehr viel zu observiren ist, so werde ich deshalb ziemlich in eine Detaille gehen müssen.

Auf was Art die Troupen in einem Lager campiren müssen, deshalb beziehe ich mich auf dasjenige, so ich in meinem Kriegs-Reglement gesetzt habe. Allhier aber will ich nur von denen großen Theilen des Kriegs reden, und was deshalb den General selbst angehet.

Alle Lager, welche man nimmt, haben 2. Objecta, von denen eines die defensiva, das andere aber die offensiva ist.

Die Lager, worinnen sich eine Armee zusammen ziehet, sind von der ersten Art, und bey solchen richtet man seine Absichten auf die Commodité derer Troupen. Diese campiren par Corps, nicht weit von dem Magazin, jedennoch dergestalt, daß die Armee jedesmahl in kurzer Zeit sich en Ordre de Bataille formiren könne. Weil auch dergleichen Lager von dem Feind entfernt sind, so hat man in solchen nichts zu befürchten.

Der König von Engeland campirte dahero sehr unvorsichtig, auf erwähnte Art, an den Ufern

Ufern des Manns, der Französischen Armee gegenüber, und lief darüber Gefahr bey Dettingen geschlagen zu werden.

Die General-Regel, welche man bey allen Campments observiren muß, ist, daß man solchergestalt aussuche, daß die Troupen Hand Wasser in der Nähe haben.

Was uns anlangt, so retranchiren wir unser Lager, wie ehemahls die Römer, um wohl dadurch die Entreprisen zu evitare, welche die leichten Troupen, so der Feind in großer Menge hat, bey Nacht tentiren können, als auch die Desertion zu verhindern, denn ich allezeit gefunden habe, daß, wenn unsere Redans ganz um das Lager herum zusammen gehängt gewesen, wir weniger Desertion gehabt, als wenn diese Præcautiones negligiret worden. Dieses scheint lächerlich zu seyn, ist aber dem ohngeachtet wahr.

Die Stand- oder Stille-Lager sind diejenigen, wo man entweder die Grasungen erwartet, oder aber auch noch auf den Feind wartet, und will, daß er sich declariren soll, nach dessen Manœvres zu reguliren. Man in solchen Lagern nur ruhig zu seyn erwartet, so nimmt man solche auf solche, daß sie entweder durch einen Fluß, oder durch einen Morast gedecket seyn; kurz, auf diese Art, daß die Front des Lagers unabnehmbar sey. Das Lager bey Strehla war von solcher Art. Sind die vor dem Lager liegende

liegende Flüsse oder Bäche klein, so macht man Dämme durch solche, auf daß man vermittelst einer Inondation zu seinem Zweck gelange.

Der commandirende General muß in dieser Art von Lager, da er nichts sonderliches von dem Feind zu besorgen hat, keineswegs müßig seyn, sondern er kan und muß viel mehr seine Attention auf seine unterhabende Armee richten, da diese Ruhe bequem ist, daß er die Disciplin wieder in seine Vigueur bringe, und examiniren kan, ob der Dienst nach aller Rigueur, und so geschieht, wie er nach dem Reglement vorgeschrieben worden; ob die Officiers auf denen Wachten vigilant seyn, ob sie auch alles wissen, was sie auf ihren Posten zu thun haben; ferner ob alle Wachten, sowohl von der Cavallerie als Infanterie, nach den Regeln placiret seyn, so ich davon geschrieben habe. Die Infanterie muß wöchentlich drey-mahl exerciren, die Recruten aber alle Tage. Zurweilen muß er ganze Corps zusammen manœuvriren lassen. Die Cavallerie muß gleichfalls exerciren, wofern sie nicht auf Couragierung ist, und der General muß darauf halten, daß die jungen Pferde sowohl, als die neuen Reuter, gut dressiret werden. Er muß den complectten Stand von jedem Corps examiniren, die Pferde besehen, diejenigen Officiers loben, welche vor selbiger Sorgfalt haben, den andern aber,

aber, ~~die~~ darunter negligent sind, die  
schwerst reprimanden geben. Denn man  
muß glauben, daß eine große Armee sich  
schon imire, es sind negligente und faul  
~~ist~~ auch Müßiggänger in großer An-  
zahl hinter, des Generals Sache aber ist  
es beständig anzutreiben, und sie be-  
ständig zu ihrem Devoir anzuhalten.

Am also solche Ruhe = Lager auf solche  
Art, wie ich es hier anzeige, angewendet  
wird, so haben sie ihren unendlichen Nut-  
zen und die Ordnung, und Egalité in  
Masse, welche man dadurch erneuert, con-  
firmet sich hernach die ganze Campagne  
durch.

Die Lager, um zu fouragiren, werden zu-  
weilen nahe, zuweilen weit von dem Feind  
genommen. Ich will nur von dem ersten  
reden.

Manchoisiret solches in den fruchtbarsten  
Steden, und nimmt einen Terrain darzu,  
welcher an sich von Natur feste ist zu campir-  
ren, der durch die Aufwerfung einiger Berge  
fest gemacht wird. Die Lager, um zu  
fouragiren, müssen feste seyn, wenn solche in  
der Nähe vor dem Feinde stehen. Denn man  
muß Ausgeschickten zum Fouragiren nicht  
andere ansehen, als ob man Détachements  
ausföhre. Es findet sich zuweilen der sechs-  
ste Theil, zuweilen gar die Helffte auf dem  
Fouragiren. Dieses giebt dem Feinde eine  
schöne

schöne Gelegenheit, euch mit eurer Dorn-  
 tage zu attaquiren, wenn ihn die Gefährlichkeit  
 des Lagers nicht darvon zurückhält. Man  
 fen wenn auch schon euer Posten admittir-  
 ist, wenn es euch scheint, als ob ihr nicht  
 zu befürchten hättet, so müßt ihr doch  
 andere Præcautiones mehr nehmen. Man  
 muß die Tage und die Orter, wenn,  
 wo man fouragiren will, sehr geheim halten,  
 und dem General, welcher das commandiren  
 soll, die Disposition darvon nicht eher,  
 des Abends spät geben.

Ueberdieses muß man so viele Parthes  
 ausschicken, als man nur immer kan, um  
 von den Mouvements, welche der Feind  
 macht, informirt zu seyn; und wofern es  
 sonst möglich ist, muß man suchen, die Sou-  
 ragirungen an denselbigen Tagen zu machen,  
 wenn der Feind die seinige machet, weil  
 man alsdenn weniger zu risquieren hat. In-  
 zwischen muß man nicht drauff trauen, daß  
 der Feind kan regardiren, daß ihre eure Sou-  
 ragirung zugleich mit ihm machet, da er denn  
 eine Souragirung commandiren, solche aber  
 gleich wieder zurück kommen lassen, und euch  
 alsdenn auf den Hals fallen kan.

Das Lager, so der Prinz Carl von Lo-  
 thringen hinter Königingrätz genommen hat-  
 te \*, war von Natur inattaquable, und zum  
 Fouragiren sehr bequem. Dasjenige, so wir  
 bey Eblom occupirten, war durch die Kunst  
 feste



festen Punkt, nemlich durch den Verhack,  
so ich dem rechten Flügel machen ließ,  
und die Redouten, so ich aufwerfen  
ließ, die Front von der Infanterie zu de-  
cken. Man retranchirte sein Lager, wenn  
man weder eine Stadt belagert, oder  
noch man eine difficile Passage defendiren  
wollte, wo man der Natur des Terrain  
in Fortifications, Werken zu Hülfe kommt,  
um des Feindes Insulten gedeckert zu seyn.  
Regeln, welche ein General bey allen  
Manoeuvres observiren muß, sind diese:

Nach der Carte scheint es zwar, als ob das Lager  
von Königgrätz nicht anzugreifen sey, es wird  
auch denen so scheinen, die von Prag und Jaro-  
mirz kommen: Sobald man aber das Terrain  
wohl untersucht, so ist es dasselbe wirklich nur  
so lange als man Meister von Königgrätz ist.  
Denn da diese Stadt auf einer kleinen Anhöhe  
an der Elbe liegt, just an dem Einflusse des Adlers  
in diesen Fluß, wo sie beyde einen Winkel machen,  
so commandirt sie dieses Lager von allen Seiten.  
Sie ist nur mit einer Mauer umgeben, einen Flüg-  
elschuß davon, jenseits des Adlers, ist ein kleiner  
Hügel, welcher die Stadt und das Lager com-  
mandirt. Hätte die Preussische Armee den Tag,  
da sie in das Lager von Slatina rückete, oder  
den folgenden Tag, die Stadt angegriffen, oder  
sich nur wenigstens des Hügelbemeistert, so ist  
es klar, daß sich die Oesterreicher alsdenn nie-  
mals in ihrem Lager hätten halten können. Sie  
kannten auch die Stärke und Schwäche dieses  
Postens gar zu wohl. Aus dieser Ursache hatten  
sie auch alle Anstalten getroffen, solchen zu ver-  
lassen, und die Panduren, so zur Besatzung darin-

nen lagen, waren befehliget, sich sogleich zurück zu ziehen, wenn der Feind Anstalt machte, den Ort anzugreifen. Dieses Lager war also nicht eher vor einen Angriff gesichert, als bis man dem Prinz Carl Zeit gelassen hatte, die Stadt zu besetzen und den Hügel zu verschanzen.

Daß man die Situationen wohl choose und von allen Morästen, Flüssen, Inondationen, Verhacken profitiret, wodurch man die Etendue des Retranchement enger machen kan. Ferner daß man die Retranchements eher zu enge, als zu weitläufig mache, weil nicht sowohl das Retranchement den Feind arrêtiret, als die Troupen, so ihr ihm entgegen gestellet.

Ich würde also niemahls ein Retranchement machen, woferne ich solches nicht überall mit einer zusammenhängenden Linie von Bataillons bordiren, und über dieses noch eine Reserve von Infanterie behalten könnte, um mich mit solcher dahin zu wenden, wo es die Noth erfordern dürfte.

Die Verhacke sind auch nur so weit gut, als sie von der Infanterie defendiret werden können.

Hauptsächlich muß man wohl in Acht nehmen, daß das Retranchement rund um die Stadt, die man belagert, wohl appuniret sey. Gemeiniglich stößet solches an einen Fluß, auf welchen Fall der Graben des Retranchement in den Fluß so tief hinein gehen muß, daß

daß man einen Grund mehr in solchem erreichen, als durchzoaten kan.

Nachgiret man diese Præcaution, so riskiret man tourniret zu werden. Ich muß noch zu setzen, wie man hauptsächlich darauf acht seyn muß, daß man sich zum vor mit genugsamen Vivers versorge, was man sich um einen Ort, den man besetzen will, retranchiret.

Die Retranchements müssen ferner gut situiret seyn, damit der Feind auf jedem Punkt, wo er attaquiret, vier bis fünff Feuer während auszustehen habe. Die Retranchements in denen Passagen, oder in denen Gorges derer Gebürge, erfordern viele Sorgfalt und Præcautiones, insonderheit daß man seine Flanquen wohl appunire. Man setz zu dem Ende auf beyden Flügeln Redoubten, und zuweilen machet das Retranchement eine Redoute, damit das Corps, so dahin poussiret, nicht zu befürchten hat, daß man es tourniren könne.

Gut geschickte Generals wissen den Feind zu obligiren, auf gewisse Points zu attaquiren, die fortificiren sie alsdenn doppelt, zum ersten, durch Vertieffung der Gräben, durch Pallisaden, so sie allda setzen lassen, durch Spanische Reiter an denen Barrieren, auch laß sie die Parapets von genugsamer Stärke machen lassen, um denen Canonen Augen zu resistiren, ingleichen daß sie an

denen Orten, so am meisten exponirt. Die Wolfsgruben machen lassen. Inwohnen würde ich allemahl lieber eine Observations-Armee haben, um die Belagerung zu decken, als ein retranchirtes Lager, und dieses dann, weil die Erfahrung gezeiget hat, daß die Methode derer Retranchements gar nicht zuverlässig ist.

Der Prinz Condé sahe sein Retranchement vor Arras durch Eurenne forcirt. Condé forcirte hingegen dasjenige, welches Eurenne, wo ich mich nicht irre, um Valenciennes gemacht hatte, und von dieser Zeit an haben diese beyden großen Meister in der Kriegs-Kunst keine Retranchements weiter gemacht, sondern hatten ihre Observations-Armeen, um die Belagerung zu decken.

Jetzt werde ich von denen Defensions-Lagern reden, die nur allein wegen des Terrain feste sind, und die keinen andern Zweck haben, als den Feind zu hindern, daß er nicht attaquire.

Wenn diese Situations mit demjenigen Gebrauch vollkommen correspondiren sollen, welchen man davon machen will, so wird erfordert, daß die Front und beyde Seiten von égalen Force seyn, und daß auf dem Rücken alles frey und offen bleibe.

Vergleichen sind diejenigen Höhen, welche eine exorbitante Front haben, und bey

weisen in Flanquen durch Moräste gedeckt  
 und wie das Lager von Marschwiß war,  
 in welchem der Prinz Carl. von Lothringen  
 stand, so daß durch einen morastigen  
 Front und Flanquen durch Feinde  
 gedeckt waren, und so wie das Lager bey  
 Reits war, wo wir Anno 1744. cam-  
 pirten.

Man sehet sich auch unter Protection ei-  
 nigen Blakes, wie es der Feld-Mar-  
 schall Meuserg that, welchen, als er bey Moll-  
 geschlagen wurde, ein admirables Lager  
 vor Stadt Reits nahm. Es ist an dem,  
 wenn General, so solche feste Lager nimmt,  
 iniquabile ist, so lange er sich darinnen  
 halt, wenn aber der Feind marschiret, um  
 ihn zu tourniren, so wird er obligiret, seinen  
 Lager zu verlassen.

Es muß also derjenige General, so defen-  
 diren will, und deshalb feste Lager  
 nimmt, schon seine Dispositiones wohl zum  
 Vortrange gemacht haben, daß, wenn  
 der Feind ihn tourniret, er nichts weiter nö-  
 thig habe, als in ein ander festes Lager, so  
 er sich hat, zu marschiren. Böhmen  
 ist voll von festen Lagern, und man ist  
 durch seinen Willen obligiret, dergleichen  
 Lager zu nehmen, weil dieses Königs  
 Natur ein Land von Chicanen ist.

Ich wiederhole inzwischen noch einmahl,  
 daß ein General sich wohl in Acht zu nehmen  
 habe,

habe, damit er nicht durch eine schlechte Wahl seiner Posten einen irreparablen Fehler begehe, noch sich in ein Cul de sac setze, nämlich in ein Terrain, wohin er nicht anders, als durch ein Defilée gelangen kann. Denn wenn sein Feind habil ist, so schließt er ihn ein, und weil er wegen ermangelten Terrain nicht schlagen kan, so muß er auch denn den größten Affront ausstehen, der einem Soldaten widerfahren kan, nämlich das Gewehr strecken, ohne sich wehren zu können.

Bei denjenigen Lagern, welche ein Land decken sollen, siehet man nicht auf die Stärke des Orts selber, sondern vielmehr auf denjenigen Orte, allwo der Point d'Attaque seyn, und der Feind durchdringen kan, welche man also mit einem Lager occupirt. Dieses sind nun nicht alle und jede Wege, durch welche der Feind kommen kan, sondern nur derjenige, der ihn zu seinem grossen Dessein führet, desgleichen derjenige Ort, woselbst, wenn man sich allda hält, man vor dem Feind wenig zu befürchten hat, und wohl gar demselben viele Apprehensionen geben kan; Kurz, der Ort, welcher den Feind zu grossen Umwegen und Märschen obligirt, und der mich in den Stand setzet, durch kleine Mouvements allen seinen Absichten vorzuzubiegen.

Das Lager bey Neustadt defendiret ganz  
Nieders

Nieder-Schlesien wider alle Entreprisen, welche eine in Mähren befindliche Armee machen kan. Man nimmt allda seine Position so, daß man die Stadt Neustadt und den Fluß vor sich habe. Wolte der Feind zwischen Ottmchau und Glatz penetriren, so darf man sich nur von Neustadt zwischen Reitz und Ziegenhals ziehen, und ein festes Lager nehmen, wodurch der Feind von Mähren abgeschnitten wird.

Eben derselben Ursachen halber wird sich der Feind nicht unterstehen, nach der Gegend von Cosel zu gehen, denn wenn ich mich denn zwischen Troppau und Jägerndorff lege, allwo man sehr gute und starke Lager nehmen kan, so coupire ich ihm abermahls alle seine Convoys. Zwischen Liebau und Schömberg ist ein Lager von eben solcher Wichtigkeit, um ganz Nieder-Schlesien gegen den Feind zu decken, darvon ich oben schon Erwähnung gethan.

Man accommodirt sich an dergleichen Orten so gut, als man kan, nach denen Regeln, die ich darvon gegeben habe.

Ich füge noch zwei Sachen hinzu, daß

1) Die Belter auf den Ort, welchen man seinem Champ de Bataille ausgesucht hat, aufgeschlagen werden müssen;

2) Daß ein Champ de Bataille nicht weiter als einen halben Flinten-Schuß von

euch sey, wenn ihr einen Fluß vor euch haltet.  
 Die Chur-Mark Brandenburg ist ein  
 Land, welches durch kein Lager gedecket werden  
 kan, weilens dieses Land von 3. Meilen  
 und mehr in der Länge plaine ist, und  
 überall offen stehet. Um also solche gegen Feinde  
 zu defendiren, so muß man Wittenberg  
 nehmen, und sich daselbst lagern, oder die  
 Expedition immittiren, so im Winter 1741  
 geschehen. Auf der Seite von Hannover ist  
 das Lager bey Werben, welches alles defendi-  
 ret und decket.

Die offensiven Lager müssen vorwärts  
 und auf denen Flügeln gedecket seyn, und  
 zwar aus Ursachen, weil man nichts von den  
 neuen Troupen erwarten kan, wenn man  
 nicht die Vorsicht gehabt hätte, ihre  
 Flanke zu decken, als welches der schwächste  
 Theil von allen Armeen ist.

Solcher Gestalt war unser Lager bey Eys-  
 lau, vor der Bataille 1742.

Ich muß noch hinzu setzen, daß wir zwar  
 allezeit die Dörffer, welche sich auf unsern Flü-  
 geln, oder vor unserm Lager befinden, besetzen,  
 oder daß die Ordre erfordert, daß die darinnen  
 stehenden Troupen daraus retiriret werden,  
 wenn es zu einer Affaire kommt, aus der  
 Ursache, weil in unsern Nachbarschaften die  
 Dörffer nur von Holz und schlecht gebauet  
 sind, so daß, wenn der Feind solche anstecket,  
 die Troupen verlohren seyn würden. Ich  
 nehme



nehme dennoch von dieser Regel aus, wenn sich bewehrte Häuser, oder Kirchhöfe, in solchen Dörfern befinden möchten, und solche hölzerne Häuser in der Nähe stehen. Wir müssen, da unser Principium ist zu attackiren, und nicht defensive zu gehen, so muß wir dergleichen Posten nicht garniren, oder wenn solche vor unserer Front sind, oder unsern Flügeln liegen, weil selbige dann die Attaque von unsern Troupen hindern, den Feind aber während der Battle sehr incommodiren.

Vor allen Dingen muß ich noch hinzusetzen, daß, so oft kleine Flüsse, oder Moräste, in denen Lagern seyn, man solche sofort sondiren lassen muß, damit es sonst nicht geschehe, daß man einen unrichten Point d'appuy nehme, auf den Fall, daß man den Fluß unterschätzen kan, oder der Morast practica-

blars ward zum Theil deshalb bey Malplaquet geschlagen, weil er einen Morast, der zur Linken war, vor impracticable hielte, welchen man aber eine trockene Wiese zu seyn fand, über welche unsere Troupen ihm auf die Banque fielen. Man muß alles mit seinen eigenen Augen sehen, und nicht glauben, daß dergleichen Attentiones Kleinigkeiten sind.

## Art. 9.

## Art. 9.

**Von denen Sicherheiten, welche man in seinem Lager nehmen muß.**

**D**ie Regimenter von Infanterie decken die Front von dem ersten Treffen. Ist ein Fluß vor uns, so müssen die Piquetter bis an dessen Ufer vorgesehet werden.

Die Piquetter vom zweyten Treffen müssen euren Rücken decken.

Die Piquetter werden durch die Redans gedecket, welche man vermittelst leichter Retranchements eines an das andere hängt. Hierdurch wird euer Lager retranchiret, so wie es der Gebrauch bey denen Römern war.

Man besetzt die Dörffer, welche auf den Flügeln liegen, oder die, so auf eine Viertel-Meile eine andere Passage defendiren.

Die Feldwachten von der Cavallerie werden nach denen Regeln postiret, welche ich in meinem Reglement gegeben habe. Wir haben von 80. Esquadrons nicht mehr als 300. Mann zur Wacht gegeben. Ich nehme doch hiervon den Casum aus, wenn man sehr nahe an dem Feind stehet, wie wir es vor der Bataille von Friedberg thaten, als wir nach Schweidnitz marschirten. Desgleichen vorwärts,

vorwärts, wie es geschehe, wie wir in der  
Laufz einrückten, und nach Raumburg mar-  
schirten. Bey dergleichen Avantgarde müssen  
die Truppen meliret seyn. Zum Exempel  
2000. Husaren, 1500. Dragoner, und 2000.  
Grenadiers.

Altmahl wenn ihr dergleichen Corps vor-  
wärts poussiren wollet, so muß der General,  
dies kommandiret, habil seyn. Und weil  
er nicht voraus gehet um zu schlagen, sondern  
nur zu avertiren, so muß er allemahl gute  
Lager nehmen, hinter Defilées, oder Holz-  
ung, darvon er Meister ist. Er muß bestän-  
dig Patrouillen zum Recognosciren ausschic-  
ken, damit er zu allen Stunden informiret  
sey, was in dem feindlichen Lager passiret.  
Ueberdem müssen die Husaren, so ihr im  
Lager bey euch habt, auf eure Flanken und  
hinterwärts patrouilliren, auf daß ihr es an  
einer Præcaution fehlen lasset, wodurch ihr  
auch vor allen Unternehmungen des Feindes  
sicher stellen könnet.

Wenn sich viele Truppen zwischen euch  
und eurer Avantgarde setzen, so müßt ihr der-  
selben zu Hülfe marschiren, denn es ist ein  
Zeichen, daß der Feind ein Dessen auf eure  
Avantgarde hat.

Um alles zu sagen, was man über diese Ma-  
terie sagen kan; so setze ich noch hinzu, daß  
die Generals, welche cantonniren, solches in  
keinem andern Dorffe thun sollen, als die  
zwischen

zwischen den Treffen liegen, so ist nichts zu befürchten.



## Art. 10.

### Wie und warum man Detachements schicken muß.

Es ist eine alte Regel im Kriege, und ich wiederhole solche nur hier, daß, wenn ihr eure Force theilt, ihr en detail geschlagen werdet. Wenn ihr eine Bataille liefern wollt, so ziehet so viele Troupen zusammen, als ihr nur immer könnt, denn man kan sie niemahls nützlicher emploiren. Diese Regel ist so sicher, daß alle diejenige Generals, welche selbige außer Acht gelassen, sonst jederzeit Ursache gehabt, solches zu bereuen.

Das Detachement von Albermarl, so bey \* Dudenarde geschlagen wurde, verursachte, daß der große Eugen seine ganze Campagne verlor. Stahrenberg verlor in Spanien die Bataille bey Villa Viciosa, als er von den Englischen Troupen separiret war.

\* Nicht bey Dudenarde, sondern bey Denain.

In denen letzten Campagnes, welche die Oesterreicher gegen die Türken in Ungarn gethan, war ihnen das Detachiren sehr funktio-

ste.

Re. Södingshausen wurde bey Banjalucca geschlagen, und Wallis bekam eine Schlapppe an dem Ufer des Flusses Timock. Die Sassen wurden bey Kesselsdorff geschlagen, \* weil den Prinz von Lothringen nicht an sichzogen hatten, wie sie es hätten thun können. Ich hätte verdient gehabt bey Sohr geschlagen zu werden, wenn nicht die Habilität meiner Generals, und die Tapferkeit meiner Troupen, mich vor solchem Unglück preserviret hätten.

Der schwächste Theil hat allemahl Unrecht. Es kam nicht auf die Sassen an, daß die Oesterreicher zu ihnen stießen. Ihr commandirender General hätte drey Officiers an den Prinz Carl geschicket, und eine Verstärkung von ihm verlangt. Da aber selbiger aus politischen Ursachen solches nicht vor nöthig befand, so versprach er es zwar allemahl, setzte sich aber diesem ungeschacht nicht in Bewegung.

Man wird mir hierauf sagen, also müssen wir gar nicht detachiren. Ich antworte: Man muß es zuweilen thun, aber es ist allezeit ein sehr delicats Manoeuvre, so man nicht anders als aus wichtigen Ursachen, und dazu noch sehr à propos, und wenn es die Umstände leiden wollen, unternehmen muß.

Wenn ihr offensive agiret, so detachiret niemahls. Seyd ihr in einem offenen Lande, und zugleich Meister von etlichen Plätzen, so detachiret nur, eure Convoys zu versichern.

So

So oft ihr in Böhmen oder Mähren Krieg führet, so seyd ihr schlechterdings obligirt zu detachiren, um eure Vivres sicher an euch zu bringen, indem die Chaines von Gebürgen, welche eure Convoy's passiren müssen, erfordern, daß ihr Corps dahin schicket, die so lange allda campiren und bleiben, bis ihr genugsame Vivres habt, um einige Monathe subsistiren zu können, und bis ihr Meister von einem Plage in des Feindes Lande seyd, wo ihr eure Dépôts établir könnt.

Während der Zeit, daß ihr dergleichen Détachements ausschicket, müßt ihr feste Lager nehmen, in welchen ihr abwarten könnt, daß eure Détachements wiederum zu euch stossen. Ich rechne die Avantgarde nicht unter die Anzahl derer Détachements, weil solche in der Nähe der Armee stehen, und man sie niemahls zu weit vor avanturiret.

Wenn man defensive gehen muß, so siehet man sich oft gezwungen zu detachiren. Die Détachements, so ich in Ober-Schlesien hatte, waren daselbst in Sicherheit; weil sie, wie oben schon erwehnet, Festungen in der Nähe hätten.

Die Officiers, welche Détachements commandiren, müssen fermes, hardis, und vorsichtig seyn. Ihr Chef gibt ihnen General-Instructiones, sie aber müssen sich selbst Rath zu nehmen wissen, ob sie auf den Feind avanciren,

oder retiriren sollen, nachdem  
Umsstände eines oder das andere  
erfordert.

Die superieurer Force müssen sie sich  
zugraben ziehen, hingegen aber auch von  
ihrer Stärke profitiren, wenn sie nehmlich  
der Feind in der Anzahl überlegen sind.

Wenn sie retiriren sie sich des Nachts bey  
Verdunklung des Feindes, und wenn dieser  
glaubet, sie wären auf der Flucht,  
so führen sie brusquement wieder um, char-  
gen denselben, und jagen ihn vor sich zurück.

Die leichten Troupen müssen sie nicht an-  
als verachten.

Ein Officier, der ein Détachement com-  
mandiret, muß zu erst vor seine Sicherheit  
orgen; so bald solches geschehen ist, muß er  
Anschläge auf den Feind machen; wenn die-  
ser ruhig schlafen will, so muß ihn jener nicht  
schlafen lassen, sondern allezeit Projecte auf  
ihn machen. Wenn er zwey oder drey  
von solchen glücklich executiret, so bringet er  
seinen Feind dahin, daß derselbe sich auf der  
Defensive halten muß. Wenn dergleichen  
Détachements in der Nähe von der Armee  
sind, so halten sie sich an solche, vermittelst  
einer Stadt, oder eines Holzes, welche Com-  
munication dahin haben.

Ein defensiver Krieg leitet natürlicher  
Weise zum Détachiren.

Kleine Geister wollen alles conserviren,

So oft ihr in Böhmen odet Mähren Krieg führet, so seyd ihr schlechterdings obligiret zu detachiren, um eure Vivres sicher an euch zu bringen, indem die Chainen von Gebürgen, welche eure Convtrys passieren müssen, erfordern, daß ihr Corps dahin schicket, die so lange allda campiren und bleiben, bis ihr genugsame Vivres habt, um einige Monathe subsistiren zu können, und bis ihr Meister von einem Plage in des Feindes Lande seyd, wo ihr eure Dépôts établir könnet.

Während der Zeit, daß ihr dergleichen Détachements ausschicket, müßt ihr feste Lager nehmen, in welchen ihr abwarten könnet, daß eure Détachements wiederum zu euch stossen. Ich rechne die Avantgarde nicht unter die Anzahl derer Détachements, weil solche in der Nähe der Armee stehen, und man sie niemahls zu weit vor avanturiret.

Wenn man defensiv gehen muß, so siehet man sich oft gezwungen zu detachiren. Die Détachements, so ich in Ober-Schlesien hatte, waren dafelbst in Sicherheit; weil sie, wie oben schon erwehnet, Festungen in der Nähe hätten.

Die Officiers, welche Détachements commandiren, müssen fermes, hardis, und vorsichtig seyn. Ihr Chef gibt ihnen General-Instructiones, sie aber müssen sich selbst Rath zu nehmen wissen, ob sie auf den Feind avanciren,



chement des Prinzen Vaudemont, welches das Thor am Mo-Flusse attaquiren sollte, zu spät ankam.

In Bataillen muß man nicht detachiren, es sey denn so, wie Turenne bey Colmar that; wo ihm erstes Treffen gegen die Front der Armee des Churfürsten Friederich Wilhelms geschah, in wählender Zeit, daß sein zweytes Bataillon sich durch die hohlen Wege nach der Flanke dieses Prinzen zog, solche attaquirte, und zum Weichen brachte; oder auch, wie der Marschall von Luxemburg bey der Bataille von Fleury machte, wo er unter Anführer des Getreides, welches sehr hoch stand, ein Corps Infanterie passiren, und auf die Flanke des Fürsten von Waldeck fallte, durch welches Manoeuvre er die Bataille gewann. Dieses geschah in der Campagne 1690.

Man muß nicht eher détachiren, als erst nachgeheuer Bataille, um Convoys zu sichern, es müste denn seyn, daß die Detachements nur höchstens bis eine halbe Meile von der Armee blieben.

Am Schluß dieses Artikuls muß ich noch erwähnen, daß diejenigen Détachements die gefährlichsten und strafwürdigsten sind, wo durch die Armee auf ein Drittel oder gar die Hälfte geschwächt wird.

## Art. II.

Von denen Stratagemen und  
Kriegs=Listen.

**M**an bedienet sich im Kriege der Löwen- und Fuchshaut, eines um das andere. Die List reussiret öftters, wo die Gewalt Schiffbruch leiden würde. Es ist also schlechterdings nöthig, sich beyder zu bedienen, weil öftters Gewalt durch Gewalt abgetrieben werden kan, wo hergegen zum öfttern die Gewalt der List weichen muß.

Die verschiedenen Arten der Kriegs=Listen sind unendlich, und ich verlange solche hier nicht anzuführen. Der Endzweck von allen aber ist einerley, und bestehet darinnen, den Feind dahin zu bringen, diejenigen fausses Démarches zu thun, welche man gerne von ihm gethan haben möchte. Sie helfen also, daß man sein eigentlich Dessen verbirgt, und statt dessen dem Feinde Illusiones machet, welche das Ansehen haben, als wenn man ganz differente Absichten hätte.

Wenn die Troupen in Begriff sind, sich zu versammeln, so läßt man solche allerhand Contremarches thun, um den Feind zu alarmiren, und um ihm den Ort zu verbergen,

wa

wo man eigentlich seine Trouppen versammeln, und gleich darauf losbrechen will.

Wenn man in einem Lande ist, wo Festungen sind, so campiret man sich an einem Ort, der zwey oder drey Plätze zugleich bedrohet; wißst der Feind in alle zugleich Troupen, so schwächt er sich, und man profitirt von solchem Moment, um ihm auf den Fuß zu fallen; wißst er sich aber nur auf einer Seite, so wendet man sich nach demselben Platz, wohin er keinen Succurs gesendet hat, und belagert solchen.

Habt ihr die Absicht, euch von einer wichtigen Passage Meister zu machen, oder über einen Fluß zu passiren, so müßt ihr euch von solcher Passage, oder aber von dem Ort, wo ihr die Absicht habt zu passiren, entfernen, um den Feind nach eurer Seite zu ziehen.

Wenn ihr demnach alles zum voraus disponiret, und einen Marsch von dem Feind gemacht habt, so wendet ihr euch unvermuthet nach dem Ort, wohin ihr euch endlich wenden wollet, und machet euch Meister von solchen.

Wollt ihr euch mit dem Feind schlagen, und hat das Ansehen, als wollte derselbe das Engagement evitiren, so lasset ihr aussprechen, daß eure Armee sich geschwächt habe, oder stellet euch an, als wenn ihr des Feindes timide wäret, wie wir dergleichen Rôle vor der Bataille bey Friedberg zu spielen

len obligiret waren. Ich ließ nehmlich die Wege bessern, als ob ich bey Annäherung des Prinzen von Lothringen in 4. Colonnen nach Breslau marschiren wollte. Seine Egenliebe kam mir hierbey zu statten, um ihn herauszulocken; er marschirte aus den Gebürgen in die Plaine, und ward geschlagen. Man ziehet zuweilen sein Lager enger zusammen, daß es viel schwächer zu seyn scheint, man machet kleine Détachements, welche man für considerable ausgiebt, damit der Feind eure Schwäche méprisiren, und sich aus seinem Vortheile geben möge.

Wenn ich Anno 1745. die Intention gehabt hätte, Königigrätz und Pardubitz zu nehmen, so hätte ich nur zwey Märsche durch die Grafschaft Glaz gegen Mähren thun dürfen, der Prinz Carl von Lothringen würde gewiß dahin gerückt haben, weilien diese Demonstration ihn in die Besorgniß von Mähren gesetzt hätte, als woher er seine Vivres zoge, so daß er Böhmen würde abandonnirt haben. Denn der Feind fasset allemahl Jalousie, wenn man Derter zu belagern drohet, vermöge welchen er seine Communication mit seiner Hauptstadt hat, oder die Derter, wo sich seine Dépôts von Vivres befinden. Hat man nicht die Absicht sich zu schlagen, so giebt man sich stärker aus, als man wirklich ist, und thut weiter nichts, als gute Contenance halten.

Die

Die Oesterreicher sind in diesem Stücke rechte Meister, und bey ihnen ist die Schule, wo man solches lernen muß.

Ihr affectiret vermög eurer Contenance, als ob ihr ein besonderes Verlaugen hättet, mit dem Feind Hand-gemein zu werden. Ihr breitt überall aus, als ob ihr die verwegensten Dessen hättet, und oft glaubt der Feind, daß wenn ihr kämet, er eben nicht das beste Spiel mit euch haben würde, und hält sich daher seiner Seits ebenmäßig auf der Defensive.

Dergleichen Krieg bestehet zum Theil darin, gute Posten zu machen, und solche nicht eher als im äußersten Nothfall zu abandonniren. Wenn solches geschehen muß, so ziehet sich das zweyte Treffen zuerst zurück, und das erste folget ganz unvermerkt; und weil ihr Defilées vor euch habt, so hat der Feind keine Gelegenheit, von eurer Retraite zu profitieren.

Auf der Retraite selbstet man sich solche oblique Positiones, welche dem Feind allhand Gedanken machen. Seine darüber gefasste Inquietude machet ihn furchtsam, und er führet solche auf eine indirecte Weise zu eurem Zweck.

Es ist auch eine andere Kriegs-List, wenn man dem Feind eine grosse Front präsentiret; nimmt er die falsche Attaque für die rechte, so ist er verlohren.

Durch List obligiret man auch den Feind zu détachiren, und gehet ihn zu Leibe, so bald er seine Détachements gemacht hat.

Eine der besten Kriegs-Listen ist, daß man seinen Feind, wenn die Zeit da ist, daß die Troupen sich separiren, um in die Winter Quartiere zu gehen, einschläffert, und zurück gehet, um nachhero desto besser vorzuspringen.

Man distribuiret zu dem Ende seine Troupen dergestalt, daß man sie in aller Geschwindigkeit wieder zusammen ziehen kan, um alsdenn auf des Feindes Quartier zu fallen. Reussiret dieses, so ersetzt man in einer Zeit von 14. Tagen alles Unglück, welches man die ganze Campagne gehabt hat.

Leset die beyden letztern Campagnen von Turenne, und studiret solche zum öfftern, es sind Meisterstücke von Kriegs-Listen, in den neuern Zeiten. Die Listen, derer sich die Alten im Kriege bedienet, sind denen leichten Troupen zu Theil worden. Sie machen Embusquade, und suchen ihren Feind durch eine verstellte Flucht in Défilées zu locken, um selbige alsdenn niederzuhauen. Nunmehr sind wohl wenig Generals so unerfahren, daß sich selbige sollten verleiten lassen, in dergleichen grosse Embusquades zu fallen.

Es arrivirte doch Carl dem XII. bey Pultava durch Verrätheren eines Cosakischen Fürsten, und Peter I. wiederfuhr ein gleiches am Pruth durch die Schuld eines Fürsten  
dort

derartige Landen. Jeder von solchen hatte ihnen Vivres versprochen, welche hernach keiner von ihnen schaffen konnte.

Ich ein ganz weitläufiges Détail von dem Art des Krieges von Parthenen, und durch Détachements, in meinem Kriegs-Reglement gemacht habe, so verweise ich dieses nur dahin, welche solches in ihrem Gedächtnis erneuern wollen, weil ich dinstfalls weiter nichts zusetzen kan.

Was die Kunst antrifft, den Feind zu obsequieren, um Détachements zu machen, so kan man nur die schöne Campagne lesen, welche der Marschall von Luxemburg gegen den König von Engelland in Flandern gethan, und welche sich mit der Bataille von Nerwinden 1690. endigte.

~~~~~

## Art. 12.

Von Espions, und von dem Gebrauch, so man von solchen in allen Fällen machen kan, auch auf was Art man Nachrichten vom Feind bekomme.

Wenn man jederzeit des Feindes Dessen voraus wüßte, so würde man demselben

ben mit einer inferieuren Armee auch allemahl überlegen seyn. Alle diejenigen, so Armeen commandiren, arbeiten darauf, die nige Avantage zu profitiren, aber sie reusiren nicht alle. Es giebt vierley Sorten von Espions:

- 1) Geringe Leute, welche sich von diesem Handwerk meliren.
- 2) Doppelte Espions.
- 3) Espions von Consequenz, und endlich
- 4) Diesenigen, welche man zu diesem unglücklichen Handwerk zwinget.

Die geringsten Leute, nemlich Bürgerleute, Bauern, Priesters u. u. welche man in des Feindes Lager abschickt, können zu nichts weiters gebraucht werden, als nur den Ort zu wissen, wo der Feind stehe. Ihre Rapports sind mehrentheils so confus, und so unverständlich, daß man dadurch ungewisser wird, als wie man es gewesen seyn würde, wenn man in der größten Unwissenheit vom Feind geblieben wäre.

Die Aussage derer Deserteurs ist gemeiniglich nicht besser. Der Soldat weiß wohl, was bey dem Regiment, wo er stehet, vorgehet, weiter aber nichts, und die Husaren, so meistentheils von der Armee abwesend, und voraus commandiret seyn, wissen zuweilen selbst nicht, wo ihre Armee campiret. Unterdeßsen läßt man ihre Aussagen niederschreiben,



ben, und diß ist noch das einzige Mittel, um einigen Nutzen darvon zu ziehen.

Der doppelten Espions bedienet man sich, um dem Feind falsche Nachrichten aufzubinden. In Schmiedeberg war ein Italiäner, so den Oesterreichern zum Espion diente. Demselben wurde weiß gemacht, daß wir bey Annäherung des Feindes uns nach Breslau retiriren würden; er versicherte solches den Prinz von Lothringen, und er ward betrogen. Der Prinz Eugen hat eine geraume Zeit den Postmeister von Versailles in Pension gehabt. Dieser unglückliche Mensch machte die Briefe und Ordres auf, so der Hof an die Generalité abgehen lies, und schickte die Abschriften darvon an den Prinz Eugen, welcher sie mehrentheils eher bekam, als selbst derjenige, welcher die Französische Armee commandirte. Luxemburg hatte einen Secrétaire vom König Wilhelm genommen, der ihm von allem Nachricht gab. Der König entdeckte solches, und zog nur allen erdenklichen Vortheil aus dieser sonstigen delicaten Sache: Er zwang nemlich diesen Verräther, an Luxemburg zu schreiben, daß die Alliirten folgenden Tag eine große Jouragierung thun würden, und die Franzosen wären dahero beynähe zu Steinferke surpränniret, auch wohl gänzlich geschlagen worden, daferne selbige nicht ganz ausnehmend gefochten hätten.

Uns würde es schwer seyn, in einem Krie-  
ge wider die Oesterreicher dergleichen Espions  
zu haben, und zwar nicht sowohl, daß sich  
bey ihnen nicht eben, wie bey andern, Leute  
corrumpiren und bestechen lassen sollten; son-  
dern vielmehr deshalb, weil ihre leichte Troupp-  
pen, welche ihre Armee wie eine Wolke um-  
geben, niemanden passieren lassen, ohne ihn  
zu visitiren. Dieses hat mir die Ideen erwecket,  
daß man ein paar von ihren Husaren-Officiers  
corrumpiren müste, vermittelt derer man  
die Correspondenz unterhalten könnte, und  
zwar dergestalt, daß, weil der Gebrauch  
ist, daß, wenn die Husaren mit einander  
scharmütziren, sie zu Zeiten einen kleinen  
Stillstand machen, und sich besprechen, bey  
welcher Gelegenheit sodann die Briefe leicht-  
lich abgegeben werden könnten. Wenn man  
seinen Feinden falsche Zeitungen zubringen  
lassen, oder auch von ihnen Nachricht haben  
will, so bedienet man sich des Mittels, daß  
man einen zuverlässigen Soldaten aus dem  
Lager zum Feinde gehen lasse, welcher sol-  
chem alles rapportiren muß, was man glau-  
bend machen will, oder man läßt auch durch  
denselbigen Zettels in dem feindlichen Lager  
heimlich austreuen, um die Trouppen zur  
Desertion zu verleiten. Der ausgeschiedte  
kommt hernach durch eine Détour zu eurem  
Lager wieder zurück.

Kan man in des Feindes Landen gar kein  
Mits

Mittel finden, um Nachrichten von dem Feind zu haben, so ist noch ein Expedient übrig, zu welchem man greiffen kan, obschon solches sehr hart und grausam ist 7 nemlich: daß man einen bemittelten, und mit Haus und Hofangesessenen Bürger, der Frau und Kinder hat, aussuchet, und ihm einen einzigen Maschen zugiebet, welchen man als dessen Racht verkleidet, der aber der Sprache des Landes kundig seyn muß. Gedachten Bürger obligiret man, solchen Menschen als Knecht oder Kutscher mit sich zu der feindlichen Armee zu nehmen, unter dem Prätext, daß derselbe über Gewaltthat, so ihm geschehen, sich zu beschweren habe; und bedrohet ihn zugleich scharf, daß, wenn er seinen Mann, nachdem derselbe sich zur Gnüge in dem feindlichen Lager aufgehalten, nicht wieder zurück bringen würde, seine Frau und Kinder niedergehauen, im Haus aber geplündert, und angesteckt werden solle.

Ich bin gezwungen gewesen, mich dieses Mittels zu gebrauchen, als wir in dem Lager bey . . . waren, und es reussirte mir.

Zu allem diesem füge ich noch hinzu, daß man in Bezahlung derer Espions freigebig, ja verschwenderisch seyn muß. Ein Mensch, der um eures Dienstes halber den Strick waget, verdienet schon davor belohnet zu werden.

## Art. 13.

Von gewissen Kennzeichen, durch  
man des Feindes Intention  
errathen könne.

Das Zeichen, so die Dessenins des Feindes vor Eröffnung der Campagne am sichersten *découvriret*, ist der Ort, welchen er ausüchet, um seine *Dépôts* von *Vivres* dahin zu placiren. Zum Exempel, wenn die Oesterreicher ihre *Magazins* zu *Olmütz* formiren, so kan man sicher glauben, daß ihr Vorhaben ist, *Ober-Schlesien* zu *attaquieren*. Machen sie ihre *Magazins* zu *Königingrätz*, alsdenn ist die Seite von *Schweidnitz* bedrohet. Als die Sachsen die *Churmark* *attaquieren* wollten, so zeigten ihre *Magazins* den Weg, welchen sie dahin zu nehmen gedachten, denn ihre *Dépôts* waren zu *Zittau*, *Görlitz* und *Guben*, welches der gerade Weg auf *Crossen* ist. Das erstere also, wornach man sich zu erkundigen hat, ist dieses, wo, und an was vor Orten der Feind seine *Magazins* macht? Die Franzosen haben deshalb, um zu verhindern, daß ihre Feinde nicht hinter ihre Dessenins kommen, doppelte *Magazins* und *Dépôts* von *Vivres* gemacht, nemlich einige an der *Maas*, und die andern an der *Schelde*. Wenn

Wenn die Oesterreicher in Campagne stehen, so kan man die Tage errathen, wenn sie marschiren werden, weiln es ein beständiger Gebrauch bey ihnen ist, davon sie niemals abweichen, daß der Soldat alle Marsche Taglochen muß. Siehet man also Vormittag um 5. oder 8. Uhr viel Rauch, so kan man Staat darauf machen, daß sie denselben zu ein Mouvement vornehmen werden.

So oft die Oesterreicher schlagen wollen, setzen sie alle ihre großen Détachements in leichten Troupen an sich; so bald man solches gewahr wird, muß man auf seiner Hut sehn.

Wenn man einen Posten von ihren Ungarischen Troupen attaquiret, und diese halten ferne, so kan man sicher schliessen, daß ihre Armee à portée, und zwar ganz nahe ist, um sie zu secundiren. Wenn ihre leichte Troupen sich zwischen euch und einem Détachement, so ihr ausgeschiedt habet, setzen, so könnet ihr daraus schliessen, daß der Feind ein Dessein auf solches Détachement habe, wornach ihr eure Messures nehmen müßet. Ich füge noch hinzu, daß, wenn der Feind euch allemahl einen, und denselben General entgegen setzet, so könnet ihr ihm seine Manieren ablernen, und dessen Desseins durch seine Gewohnheiten und Methoden errathen.

Wenn man wohl über das Land reflectiret,

ret, so zum Theatro des Krieges dienet, über die Position der Armee, welche man commandiret; über die Sicherheit seiner Dépôts von Vivres; über die Stärke der Kriegs-Plätze, und über die Mittel, welche der Feind hat, oder nicht hat; um letztere zu attackiren; über den Schaden, welche seine leichte Troupes euch thun können, wenn die Feinde solche auf eure Flanke, oder auf euren Rücken, oder sonsten wo placiret, oder wenn er sich deren bedienet, um eine Diversion zu machen, wenn, sage ich, man alle diese Punkte consideriret und erwäget, ohne sich zu flattiren, so kan man darauf rechnen, daß ein habiler Feind precisement dasjenige thun wird, so euch am meisten schaden wird, daß dieses seine Absicht ist, und daß man sich solcher sofort, wie man kan, entgegen setzen muß.



#### Art. 14.

Von unserm Lande, und einem neutralen Lande, von des Feindes Lande, von der Difference der Religion, auch was für eine Conduite alle diese differente Umstände erfordern.

Man führet den Krieg in dreyerley Art von Ländern, nemlich in seinem eigenen Lande

Land, oder in denen von einer neutralen Puissance, oder aber in des Feindes Lande.

Wenn ich keine andere Absicht hätte, als nur den Etat von meiner Reputation, so würde ich umhulen anders, als in meinen eigenen Ländern Krieg führen, wegen aller Vortheile, so man darbey findet, denn jedermann dient auch darinnen zum Espion, und der Feind kan nicht einen Schritt thun, ohne verurtheilt zu werden. Man kan hardiment große und kleine Partheyen ausschicken, und durch sie alle Couren von Kriege, von dem Kleinsten bis zum größten, spielen lassen. Wird er geschlagen, so agiret ein jeder Bauer wie ein Soldat, und harzelliret den Feind. Davon hat der Churfürst Friedrich Wilhelm nach der Schlacht bey Fehrbellin die Erfahrung gehabt, da die Bauern mehr Schrecken thaten, als in der Bataille selbst nicht geblieben waren. Meines Orts habe ich es nach der Bataille von Friedberg gesehen, wo die Einwohner derer Gebürge in Schrecken viele Flüchtige von der Oesterreichischen Armee zu Kriegsgefangenen einbrachten.

Wenn der Krieg in einem neutralen Lande geführt wird, so scheint die Advantage zwischen beyden Theilen égal zu seyn, und kommt es immer darauf an, wer von beyden die Freundschaft und das Vertrauen der Landes-Einwohner gewinnen kan.

Man hält deshalb in einem solchen Lande  
E
eine

eine strenge Disciplin, man verbiethet das Marodiren, und alle Plünderungen, und bestraffet dergleichen nach aller Schärffe.

Man beschuldiget den Feind von denen schlimmsten Absichten, so er gegen das Land hege. Ist solches Protestantisch, wie in Sachsen, so spielet man die Rolle eines Beschüßers der Lutherischen Religion, und suchet in dem Herzen des gemeinen Mannes den Fanatismum bestens anzublasen, dessen Einfalt gar leicht zu betrügen ist. Ist das Land Catholisch, so spricht man von nichts als von Tolerance, man predigt die Moderation, und man wirft alle Schuld der Verbitterung zwischen denen Christlichen Secten auf die Prediger, welche jedoch in denen essentiellesten Glaubens-Puncten mit einander einstimmig wären.

Wegen der Parthien, so man ausschicken will, muß man sich nach der Protection reguliren, welche man bey den Einwohnern des Landes findet. Man kan in seinem eigenen Lande alles damit hazardiren, in einem neutralen Lande aber muß man behutsam seyn, es wäre denn, daß man von der Neigung des Landes-Volks, oder von dem größern Theil desselben versichert wäre.

In einem ganz feindlichen Lande, wie Böhmen und Mähren ist, muß man kein anderes als sicheres Spiel, und wegen vorhin angeführter Ursachen seine Partheyen nicht аван-  
turiren.



iriren, auch überall den Krieg so geschlossen, als möglich, führen. Die leichten Troupen dienen alsdenn mehrentheils, um die Convoys zu decken.

Man muß sich nicht einbilden, daß man das Volk daselbst jemahls vor sich gewinnen könne, und es sind nur die Husiten in dem Königträger Creyß, von welchen man Vortheile haben kan. Die Herrschafften sind verzerrt, wenn sich dieselben gleich anstellen, als wären sie vor uns gut intentioniret. Mit denen Pfaffen und mit denen Wirthschaffts-Hauptleuten hat es gleiche Beschaffenheit, denn ihr Interesse ist mit dem Stamm-Haus Oesterreich verknüpft, und da das Interesse mit dem unsrigen nicht conform ist, so kan und muß man sich niemahls auf sie verlassen.

Was euch hierinnen noch übrig bleibt, ist da Fanatismus, wenn man ein Volk wegen seiner Gewissens-Freyheit animiren, und ihnen beybringen kan, daß es von denen Pfaffen und Cavalliers bedrängt werde, so kan man sicher auf dieses Volk rechnen. Das heißt auch endlich Hölle und Himmel vor eure Interesse bewegen. Seit der Zeit, da diese Memoires gefertigt worden sind, hat die Kaiserin Königin von Ungarn die Last derer Impôts denen Mährischen und Böhmischen Unterthanen viel höher gemacht; man könnte vielleicht von diesem Umstand profitiren, um sich diese Unterthanen affectioniret zu machen,

machen, zumahlen wenn man sie flattirte, daß man sie gelinder tractiren würde, wenn man diese Länder gewonnen haben würde.



## Art. 15.

### Von allen denenjenigen Märschen, welche eine Armee thun kan.

Eine Armee marschiret, entweder um Progressen in des Feindes Lande zu machen, oder um ein avantageuses Lager zu occupiren, oder um einen Succurs an sich zu ziehen, oder auch um eine Bataille zu liefern, oder um sich vor den Feind zu retiriren.

Eine General-Regel ist es, daß, nachdem man vor die Sicherheit des Lagers gesorgt hat, man alsofort alle Wege, so aus solchem gehen, und alle Gegenden so herum recognosciren lasse, um im Stande zu seyn, seine Dispositiones nach denen differenten Evenements, so arriviren können, zu machen. Man schickt zu dem Ende, unter allerhand andern Prätexten, große Détachements aus, nebst Ingenieurs und Regiments-Quartiermeistern, welche sich alle an diejenigen Orte begeben müssen, wo man marschiren kan, darvon sie die Situationes aufnehmen, und zu

zu gleicher Zeit recognosciren müssen, wo man marschiren kan. Man gibt diesen Dérachements Jäger mit, die sich solche Wege notiren müssen, damit, im Fall der commandirende General dahin marschiren wollte, sie die Colonnen führen können.

Urgedachte Officiers thun alsdenn ihren Rapport von der Situation des Lagers, von den Wegen, so dahin führen, von der besondern Beschaffenheit des Terrain, es sey nun Holz, Berg, oder Flüsse, welche man daselbst antrifft. Wenn der commandirende General dergestalt von allen diesen Particularitäten instructed ist, so machet er seine Dispositiones darnach. Wenn man nicht in allzu naher Nachbarschaft mit dem Feinde ist, so macht man seine Dispositiones dergestalt;

Ich supponire jezo, daß vier Wege sind, so nach dem neuen Lager führen. Die Avantgarde soll heute Abends unter Commando des Herrn M. N. um 8. Uhr ausbrechen, solche soll bestehen aus sechs Bataillons Grenadiers, Pl. No. I. einem Regiment Infanterie, zwey Regimentern Drägoner, jedes zu fünf Escadrons gerechnet, und aus zwey Regimentern Husaren. Alle Jourierschützen von der Armee gehen mit. Die Avantgarde nimmt nichts als ihre Zelter mit, und ihre große Equipage bleibt bey der großen Armee. Die Avantgarde avanciret zwey Meilen voraus, um das Defilée, den Fluß, den Berg, die Stadt, das Dorf zu occupiren.

f. Pl. No.  
II.

ren, woselbst sie die Annäherung der Armee erwartet, und alsdenn rückt sie in das neue Lager, welches sie abstecken läßt. Die Armee folgt morgen früh um drey Uhr in vier Colonnen. Die Wachten in denen Dörfern gehen nach ihren Regimentern zurück, sobald diese en Baraille sind. Die Cavallerie vom rechten Flügel beyder Treffen marschiret rechts: ab, und macht die erste Colonne. Die Infanterie vom rechten Flügel beyder Treffen marschiret auch rechts: ab, und formiret die zweynte Colonne. Die Infanterie vom linken Flügel von beyden Treffen defiliret zur Rechten, und macht die dritte Colonne, und die Cavallerie vom linken Flügel, so gleichfalls rechts defiliret, formiret die vierte Colonne. Die Regimenter Infanterie aus dem zweyten Treffen und die drey Regimenter Husaren unter Commando des General N. bedecken die Bagage, welche folget, hinter den beyden Colonnen Infanterie. Zu derselben werden vier Adjutanten commandiret, welche Acht haben sollen, daß die Wagen in guter Ordnung nach einander folgen, und so dichte, wie nur möglich, auf einander fahren müssen.

Der General, welcher die Arriergarde commandirt, muß in Zeiten den Chef von der Armee abertiren lassen, im Fall er einigen Succurs nöthig hätte. Die vier Colonnen werden durch die Jäger geführt, welche die Wege recognosciret haben. Vor jeder Colonne

sonne marschiret ein Détachement von Zimmerleuten, wie auch die Wagen mit denen Balken, Riegeln und Bretern zum Brücken-Bau bey kleinen Flüssen.

Die Colonnen sollen sich in ihrem Marsch observiren, damit die Tête von der einen nicht vor der andern voraus komme. Die Generale müssen Acht haben, daß ihre Bataillons geschlossen bleiben, dicht auf einander marschiren, und wohl zusammen hangen, auch daß die Officiers, so die Pelotons commandiren, ihre Distance gut halten. Wenn ein Défilée passiret werden muß, soll die Tête langsam marschiren, oder anhalten, um der Queue Zeit zu lassen, das Défilée zu passiren, und ihre Distance wieder zu bekommen. Auf diese Art werden gemeiniglich solche Dispositiones gemacht:

Wenn Défilées, Holzungen, oder Gebürge zu passiren sind, so theilet ihr die Colonnen; die Tête darvon bestehet aus lauter Infanterie, hinter welcher die Cavallerie schließet.

Wenn in dem Centro eine Plaine ist, so weist man diese der Cavallerie an, und die Infanterie machet die Colonnen auf beyden Extremitäten, welche durch das Holz marschiren. Dieses aber verstehet sich nur von einem Marsch, wo der Feind nicht so nahe ist. Auf solchen Fall muß man, um die ganze Ordre der Bataille nicht zu zerreißen, zu-

frieden seyn, einige Grenadier-Bataillons vor die Tête der Cavallerie zu placiren.

Wenn man will, daß ein Succurs sicher zur Armee stossen soll, so ist das gewisste Mittel darzu, solchem durch ein difficiles Terrain entgegen zu gehen, und sich vor dem Feind zurückzuziehen, um eine Bataille zu vermeiden.

Durch die Superiorité, welche man vermittlest des an sich gezogenen Succurses erhalten hat, gewinnet man dasjenige Terrain bald wieder, welches man, so zu sagen, dem Feind nur geliehen. Wenn man nach der Position des Feindes parallele Märsche thun muß, so geschiehet solches entweder zur Rechten, oder zur Linken, und zwar in zwey Treffen, deren jedes eine Colonne formiret, und läßt bey solchem Märsche eine Avantgarde voraus gehen. Man observiret übrigens dieselbigen Formalitäten, so ich vorgeschrieben habe. Auf solche Art geschahen alle die Märsche, so wir von Frankenstein bis nach Hohen-Friedberg thaten, und geschahen selbige rechts.

Ich ziehe diese Disposition allen andern vor, indem, wenn ich nur links- oder rechts um machen lasse, die Armee sodann en Bataille stehet, und ist solches die prompteste Art sich zu formiren. Ich würde mich denselben allezeit bedienen, wenn ich die Wahl hätte, den Feind zu attaquiren, und ich habe  
die

die Advantage davon bey Friedberg und bey Sohr erfahren. Man muß nur bey dieser Art von Marsch darauf Acht haben, daß man dem Feind nicht die Flanke biete.

Wenn der Feind marschiret, um eine Affaire zu engagiren, so debarrassiret man sich im Voraus von seiner Equipage, und schickt solche mit einer Escorte nach einer nächst gelegenen Stadt. Man formiret alsdenn eine Avantgarde, so nicht mehr als eine kleine Viertel-Meile von der Armee seyn muß.

Wenn die Armee de Front an den Feind marschiret, so müssen die Colonnen sich nicht nur nicht eigander vorrücken, sondern auch, indem sie sich dem Champ de Bataille nähern, sich genugsam extendiren, damit die Truppen nicht mehr und nicht weniger Terrain haben, als wie sie occupiren können, um sich zu formiren. Dieses ist sehr difficil, und mehrentheils haben etliche Bataillons keinen Terrain, oder aber die Generals geben dessen zu viel.

Der Marsch in Linien ziehet niemahlen ein Inconveniens nach sich, und deshalb habe ich solchen vor den besten erwählet.

Die Märsche, so man thut, um zu schlagen, verhindern viele Præcautiones, und ein General hat Ursache, sehr bedachtsam darüber zu seyn. Er muß das Terrain von Distance zu Distance recognosciren, jedoch ohne sich dabey zu exponiren, damit er ver-

schiedene Positiones in seinem Kopf fertig habe, deren er sich auf den Fall bedienen könne, wenn ihm der Feind entgegen käme.

Man bedienet sich der Kirch, Thürme, oder derer Anhöhen, um einen Terrain zu recognosciren, und öffnet sich den Weg durch die leichten Troupen darzu, welche man von der Avantgarde vorausgehen läßt.

Die ordinairen Retraits geschehen dergestalt: Man debarrasirét sich ein oder zwey Tage vorher, ehe man aufbricht, von seiner Bagage, und schicket solche durch eine gute Escorte weg. Man reguliret hernach seine Colonnen nach der Anzahl derer Wege, so man nehmen könne, auch den Marsch derer Troupen, nach der Beschaffenheit des Landes. Ist dasselbe eben und von Plaine, so macht die Cavallerie die Avantgarde; ist es ein unebenes Land, bergigt oder voll Defilées und Waldungen, so gehöret diese Commission der Infanterie. Wenn es ein Land von Plaine ist, so marschiret die Armee in vier Colonnen. Die Infanterie vom rechten Flügel des zweyten Treffens defiliret rechts, auf welche das zweyte Treffen von der Cavallerie des rechten Flügels folget, und zusammen die vierte Colonne formiren. Die Infanterie des rechten Flügels vom ersten Treffen defiliret rechts ab, und folget derselben auch der rechte Flügel Cavallerie des ersten Treffens, welches die dritte Colonne ausmachet.

Die

Pl. No.  
III.



Die Infanterie vom linken Flügel des zweyten Treffens formire mit der Cavallerie die zweyte Colonne; die Infanterie vom linken Flügel des ersten Treffens mit der Cavallerie formire die erste Colonne.

Auf solche Art macht die ganze Cavallerie die Arriergarde, welche ihr zu mehrerer Precaution durch Husaren von der Armee souteniren lassen müßet.

Wenn ihr auf euren Retraiten Defilées zu passiren habt, so müßt ihr solche den Abend vor eurem Marsch durch Infanterie occupiren lassen, und diese Infanterie dergestalt postiren, daß sie die Colonnes, so sich bey der Retraite durch die Defilées ziehen, beobdiren müssen, dergestalt, daß die Wege des Defilée ledig bleiben. Ich supponire, daß ihr mit zwey Colonnen marschiren müßt, so defiliret die Cavallerie vom rechten Flügel links, und das zweyte Treffen zuerst, welches die Rete von der zweyten Colonne machet; die Infanterie vom zweyten Treffen, welcher die vom ersten Treffen folget, schliessen sich an gedachte Cavallerie. Die Cavallerie von beyden Treffen des linken Flügels defiliret linker Hand, das zweyte Treffen zuerst, und machen die Rete von der ersten Colonne. Zu diesen stößet die Infanterie vom linken Flügel, so linker Hand defiliret, das zweyte Treffen zuerst, welches denn eure zweyte Colonne formiret. Sechs Bataillons, zu welchen man die letztern vom

vom ersten Treffen nimmt, und welche von zehn Escadrons Husaren souteniret werden, machen die Arriergarde. Die sechs Bataillons stellen sich en Baraille vor das Defilée, und werden in zwey Linien, und zwar en *Pl. No. 17.* échiquier, wie der Plan IV. zeigt, postiret.

Während der Zeit, daß die Armee das Defilée passiret, müssen die Troupen, welche auf der andern Seite des Defilée sind, nothwendig letztere vorwärts postirte Troupen debordiren, um diese durch ihre Feuer zu protegiren. Wenn die ganze Armee passiret ist, so passiret die erste Linie der Arriergarde durch die Intervallen der andern Linie, und wirfft sich in das Defilée, und wenn diese fort ist, so machet die zweite Linie dasselbige Manoeuvre, unter Protection des Feuers, von denen, so auf der andern Seite postiret seyn, welche alsdenn den letztern folgen, und wieder die Arriergarde machen müssen. Das difficulteste Manoeuvre von allen ist, in Gegenwart des Feindes im Retiriren einen Fluß zu passiren. Ich kan über diese Materie nichts bessers anführen, als die Retraite, die wir machten, wie wir 1745. bey Rolin über die Elbe zurücke giengen. Indessen weil man nicht allezeit Städte an solchen Orten findet, so supponire ich, daß man nicht mehr als zwey Brücken habe; in solchem Fall muß man an einem guten Retranchement arbeiten lassen, welches beyde Brücken

entre

enveloppirt, überdem muß noch eine kleine Coupure vor jede Brücke besonders gemacht werden. Wenn solches geschehen, so schicket s. Pl. No. man Troupen und viel Canons auf die andere Seite des Ufers, zu welchem man eines, V. so etwas hoch, aber doch nicht so rude ist, wählet, um von dar das vorwärts liegende Ufer dominiren zu können. Darauf besetzt man das große Retranchement mit Infanterie. Wenn dieses geschehen, so passirt die Infanterie zuerst, die Cavallerie machet die Arriergarde, und retirirt sich en échiquier durch das Retranchement, welches die erste deckt. Wenn alles passirt ist, so garnirt man die beyden kleinen Têtes de Pont mit Infanterie, und die Infanterie des Retranchements verläßt solches, und retirirt sich.

Wenn der Feind selbige verfolgen will, so muß er das Feuer derer beyden Têtes de Ponts, und derer Troupen, so auf jener Seite des Ufers placirt sind, aushalten.

Wenn die in dem Retranchement gestandene Infanterie den Fluß passirt ist, so werden die Brücken abgebrochen, und die in dem Tête de Pont befindlichen Troupen repassiren den Fluß in Schiffen, unter der Protection derer Troupen, welche am jenseitigen Ufer postirt sind, und welche sodann näher anrücken, um jene desto besser zu defendiren. Sobald die Pontons auf die Wagen geladen sind, so setzen sich diese letztern Troupen

pon in Marsch. Man kan auch Minen an den Angles des Retranchements anlegen, welche die letztere Grenadiers, indem sie den Fluß passiren, auffliegen lassen.



## Art. 16.

### Was vor Präcautiones man bey der Retraite gegen die Husaren und Panduren zu nehmen habe.

Die Husaren und Panduren sind nur denjenigen redoutable, welche sie nicht kennen. Sie sind nur brav, wenn sie die Hoffnung zur Beute animiret, oder aber wenn sie Schäden thun können, ohne sich selbst zu exponiren.

Die erste Art der Bravour exerciren sie gegen die Convoy und gegen die Bagage, und die andere gegen die Corps, welche obligiret sind, zu retiriren, als welche sie auf ihrer Retraite hargeliren.

Unsere Troupen haben sich keinen Affront von ihnen zu befürchten; weilen aber diese ihre Art zu chicaniren den Marsch derer Troupen langweilliger macht, und sie dabey nicht unterlassen, hier und da Leute todt zu schießen, welche man sehr mal à propos verlihet.

leicht, so will ich hiermit die Art anzeigen, welche ich vor die beste halte, um sich mit ihnen aus der Sache zu ziehen.

Wenn man sich durch Plainen retiriret, so jagt man die Husaren durch einige Canon-Schüsse weg, und die Panduren vermittelst dem Husaren oder Dragoner, als vor welcher sie sehr fürchten. Die beschwerlichsten Thäler, wo die Panduren am meisten Schaden thun können, sind die, wo man durch Holz, Defilées, oder über Berge, seinen Weg passieren muß. Es ist alsdenn fast unvermeidlich, daß man nicht Leute verlihren sollte. Hierbei aber ist nichts anders zu thun als daß man die Avantgarde die Höhen occupiren, und Face gegen den Feind machen läßt. Auf der Seite des Marsches schießt man Pelotons, welche, indem sie die Armee cotoyiren, sich allezeit auf denen Höhen, oder in denen Hölzern halten. Man hat auch einige Escadrons Husaren bei der Hand, welche man agiren läßt, so oft es das Terrain einigermaßen zulassen will. Man muß sich aber in solchen Gelegenheiten nicht amüsiren, sondern den Marsch in einem fortsetzen, denn sich arretiren, heißt nur Leute mal à propos sacrificiren. Die Panduren ihrer Seits werfen sich auf die Erde, und thun Schüsse, davon man nicht siehet, wo sie herkommen; und wenn der Marsch der Armee die Arriergarde und die détachirten Pelos

Pelotons obligiret, ihr zu folgen, und die Höhen zu verlassen, so empariren sich die Panduren derselben, und weil sie da sicher sind, so schießen sie auf den Marsch dererjenigen, so sich retiriren. Weil sie auch éparpilliret sind, und sich hinter die Höhen, oder hinter die Bäume verbergen, oder auch auf der Erde liegen, so kan ihnen weder das Peloton, Feuer, noch die Canons mit Cartetschen keinen sonderlichen Schaden thun. Ich habe zwey dergleichen Retraiten im Jahr 1745. gethan, die eine durch das Thal von Liebenthal, als ich nach Staudenz marschirte, die andere von Trautenau nach Schaglar, wo, ohngeachtet aller nur ersinnlichen Präcautionen, wir bey der erstern sechzig Mann Todte und Blesirte, und bey der andern mehr als zwey hundert hatten. Wenn die Retraites durch difficile Wege geschehen, so muß man kleine Märsche thun, um sowohl desto geschwinder, als auch besser seine Präcautionen nehmen zu können. Eine Teutsche Meile muß alsdenn der weiteste Marsch seyn, und weil man nicht pressiret ist, kan man zuweilen die Panduren hegen, sonderlich wenn sie so unvorsichtig sind, und sich in kleine Büsche legen, welche man tourniren kan.

# Art. 17.

Welchergeſtalt die Preußen ihre  
leichten Troupen tractiren müſ-  
ſen, wenn man gegen ſie  
offensive agirét.

Unter Art, einen Poſten zu forciren, weſ-  
ſen die leichten Troupen beſetzt hat  
den, iſt, dieſelben zu brusquiren; weil ihre  
Art zu ſechten iſt, daß ſie ſich aus einander  
ſtreuen, ſo können ſie gegen regulirte Troup-  
pen nicht ſtehen. Man muß ſie gar nicht  
marſchandiren, man wirfft ſchlechterdings  
nur einige Troupen auf die Flanken des  
Corps, ſo gegen dieſelben anmarſchiret, um  
ſie zu decken, und wenn man ſie nun gar  
nicht marſchandiret, ſo jagt man ſie weg,  
wenn man will. Unſere Dragoner und Hu-  
ſaren attaquiren ſolche geſchloſſen, mit dem  
Schwert in der Fauſt; dergleichen Attaque kön-  
nen ſie nicht ausſtehen, auch hat man ſie  
allzeit geſchlagen, ohne ſich an ihre Anzahl  
zu kehren, welche auf ihrer Seite allezeit grö-  
ßer war.

## Art. 18.

Durch was vor Mouvements man den Feind obligiret, daß er seines Orts dergleichen nothwendig machen muß.

Wenn man glaubt, daß es genug sey, sich nur mit seiner Armee zu bewegen, und den Feind zu nöthigen; daß er seiner Seite ein gleiches thun müsse; so betrügt man sich sehr, und es ist nicht das Mouvement alleine, welches ihn darzu bringet, sondern die Art, wie man solches macht. Allein nur scheinbare Mouvements werden einen habilen Feind nicht deroutiren, sondern es gehören solide Positiones darzu, welche ihm Reflexiones verursachen, daß er ausbrechen muß. Dahero muß man das Land, den General, mit welchem man zu thun hat, die Orter, wo seine Magazins sind, die Städte, an welchen ihm am meisten gelegen, und die, woher er seine Sourage ziehet, wohl kennen; alle diese Umstände mit einander wohl combiniren, und darnach seine Projects machen; nachdem man solche Materie reiflich überleset hat.



Derjenige von beyden Generals wird allemal in die Länge Avantages über den Rival seine Gloire gewinnen; der die meisten Coups, und wie solche folgen sollen, ausrechnen wird.

Bei dem Anfang einer Campagne wird derjenige, welcher seine Armee am ersten zusammen ziehet, und darzu erst vorwärts marschirt, um eine Stadt zu attaquiren, oder einen Posten zu nehmen, den andern allemal obligiren, sich nach seinen Mouvements zu reguliren, und sich auf der Defensive zu halten. Ist es während der Campagne, daß ihr euren Feind obligiren wollet, sein Lager zu verändern, so muß man seine Ursachen darzu haben, es sey nun, daß ihr eine Stadt, bey welcher er campiret, nehmen, oder aber daß ihr ihn nach einem unfruchtbaren Lande hintreiben wollet, wo er nicht anders, als mit Mühe subsistiren muß, oder daß ihr euch Hoffnung macht, eine Affaire zu engagiren, die euch besondere große Avantage züwege bringen kan. Wenn ihr dergleichen Ursachen habt, so müßt ihr auf ein Project zur Execution arbeiten; indem ihr aber solches machet, so müßt ihr auch sehr sorgfältig examiniren, ob nicht die Marsche, so ihr diesshalb thut, und die Lager, so ihr nehmen wollet, euch nebst der Armee in ein größeres Embarras setzen könnten. Zum Exempel, daß ihr euch vor einem schlecht fortificirten Ort, wo ihr eure

Pelotons obligiret, ihr zu folgen, und die Höhen zu verlassen, so empariren sich die Panduren derselben, und weil sie da sicher sind, so schießen sie auf den Marsch dererjenigen, so sich retiriren. Weil sie auch éparpiliret sind, und sich hinter die Höhen, oder hinter die Bäume verbergen, oder auch auf der Erde liegen, so kan ihnen weder das Peloton, Feuer, noch die Canons mit Cartetschen keinen sonderlichen Schaden thun. Ich habe zwey dergleichen Retraiten im Jahr 1745. gethan, die eine durch das Thal von Liebenthal, als ich nach Staudenz marschirte, die andere von Trautenau nach Schaglar, wo, ohngeachtet aller nur ersinnlichen Präcautionen, wir bey der erstern sechzig Mann Todte und Blesirte, und bey der andern mehr als zwey hundert hatten. Wenn die Retraiten durch difficile Wege geschehen, so muß man kleine Märsche thun, um sowohl desto geschwinder, als auch besser seine Präcautionen nehmen zu können. Eine Teutsche Meile muß alsdenn der weiteste Marsch seyn, und weil man nicht pressiret ist, kan man zuweisen die Panduren hegen, sonderlich wenn sie so unvorsichtig sind, und sich in kleine Büsche legen, welche man tourniren kan.

Art. 17.

**Welchergestalt die Preußen ihre leichten Troupen tractiren müssen, wenn man gegen sie offensive agiret.**

**U**nser Art, einen Posten zu forciren, welchen die leichten Troupen besetzt haben, ist, dieselben zu brusquiren; weil ihre Art zu fechten ist, daß sie sich aus einander zerstreuen, so können sie gegen regulirte Troupen nicht stehen. Man muß sie gar nicht marschandiren, man wirfft schlechterdings nur einige Troupen auf die Flanken des Corps, so gegen dieselben anmarschiret, um solche zu decken, und wenn man sie nun gar nicht marschandiret, so jagt man sie weg, wohin man will. Unsere Dragoner und Husaren attaquiren solche geschlossen, mit dem Säbel in der Faust; dergleichen Attaque können sie nicht ausstehen, auch hat man sie allezeit geschlagen, ohne sich an ihre Anzahl zu kehren, welche auf ihrer Seite allezeit größer war.

## Art. 18.

Durch was vor Mouvements man den Feind obligiret, daß er seines Orts dergleichen nothwendig machen muß.

Wenn man glaubt, daß es genug sey, sich nur mit seiner Armee zu bewegen, um den Feind zu nöthigen; daß er seiner Seite ein gleiches thun müsse; so betrügt man sich sehr, und es ist nicht das Mouvement alleine, welches ihn dazzu bringet, sondern die Art, wie man solches macht. Allein nur scheinbare Mouvements werden einen habilen Feind nicht deroutiren, sondern es gehören solide Positiones dazzu, welche ihm Reflexiones verursachen, daß er aufbrechen muß. Dahero muß man das Land, den General, mit welchem man zu thun hat, die Oerter, wo seine Magazins sind, die Städte, an welchen ihm am meisten gelegen, und die, woher er seine Fourage ziehet, wohl kennen, alle diese Umstände mit einander wohl combiniren, und darnach seine Projects machen, nachdem man solche Materie reiflich überleset hat.

Derjenige von beyden Generals wird allemahl in die Länge Avantages über den Rival seiner Gloire gewinnen, der die meisten Coups, und wie solche folgen sollen, ausrechnen wird.

Ben dem Anfang einer Campagne wird derjenige, welcher seine Armee am ersten zusammen ziehet, und darzu erst vorwärts marschiret, um eine Stadt zu attaquiren, oder einen Posten zu nehmen, den andern allemahl obligiren, sich nach seinen Mouvements zu reguliren, und sich auf der Defensive zu halten. Ist es währendder Campagne, daß ihr euren Feind obligiren wollet, sein Lager zu verändern, so muß man seine Ursachen darzu haben, es sey nun, daß ihr eine Stadt, bey welcher er campiret, nehmen, oder aber daß ihr ihn nach einem unfruchtbaren Lande hintreiben wollet, wo er nicht anders, als mit Mühe subsistiren muß, oder daß ihr euch Hoffnung macht, eine Affaire zu engagiren, die euch besondere große Avantage zuwege bringen kan. Wenn ihr dergleichen Ursachen habt, so müßt ihr auf ein Project zur Execution arbeiten; indem ihr aber solches machet, so müßt ihr auch sehr sorgfältig examiniren, ob nicht die Märsche, so ihr dieshalb thut, und die Lager, so ihr nehmen wollet, euch nebst der Armee in ein größeres Embarras setzen könnten. Zum Exempel, daß ihr euch vor einem schlecht fortificirten Ort, wo ihr eure

Vivres habt, entfernt, welchen die leichten Trouppen in eurer Abwesenheit auf den ersten Anlauf nehmen können. Oder daß ihr euch in eine Position sehet, da der Feind durch ein Mouvement seiner Seits euch von eurem Lande und von euren Städten coupiren kan, oder auch, wenn ihr euch in ein Land werfet, wo ihr euch wegen Mangel der Fourage genöthiget sehet, solches bald wieder zu verlassen.

Wenn ihr alle diese Projects reiflich überleget, so müßt ihr zugleich über die Möglichkeit derer Sachen urtheilen, welche der Feind gegen euch unternehmen kan, und über die, welche er nicht zu prästiren im Stande ist; alsdenn müßt ihr eure Projecte machen, es sey nun, um den Feind auf der Glanque zu coupiren, oder nur euch nach der Provinz zu ziehen, wo er seine Lebensmittel hernimmt, oder ihn von seiner Haupt-Stadt zu coupiren, oder seine Magazins in Gefahr zu setzen, oder Positiones zu nehmen, welche ihm seine Fourage knapper machen. Um darvon Exempel zu geben; welches allen meinen Officiers bekannt ist, so will ich den Plan formiren, wie wir uns hätten arrangiren sollen, um den Prinz von Lothringen im Jahr 1745. zu nöthigen, Königingrätz und Pardubiz zu abandonniren. Aus dem Lager von Dubles hätten wir zur linken Hand marschiren, die Grasschafft Olaz cottoniren, und uns auf Hohenmauth

ziehen müssen, weil die Oesterreicher ihr Magazin zu Deutschbrod hatten, und ihre mehresten Vivres aus Mähren zogen, so wären dieselbigen gezwungen worden, gegen Landsern zu marschiren, wodurch Königgrätz und Pardubitz in unsere Hände gerathen, und die Sachsen, welche durch ihren Marsch von ihrem Lande coupiret, obligiret worden seyn, sich von den Oesterreichern zu separiren, und ihr eigenes Land zu decken. Was mich aber damahls abhielte, diesen Marsch zu thun, war dieses, daß, wenn ich schon Königgrätz gewonnen hätte, ich dadurch nichts gewonnen haben würde, denn wenn auch die Sachsen nach Hause gegangen wären, ich meines Orts doch obligiret gewesen wäre, ebenmäßig zu détachiren, und den Fürsten von Anhalt zu verstärken. Ueberdem hätte ich nicht Vivres zu Glas genug gehabt, daß ich hätte unternehmen können, die ganze Campagne hindurch aus diesem einzigen Magazin zu subsistiren.

Die Diversiones, welche man durch Détachements macht, obligiren auch den Feind zu decampiren. Alle Sachen, welche man thut, und wenn der Feind nicht präparirt gewesen, machen ihn confus, und bringen ihn dahin, daß er decampiren muß.

Von solcher Art sind die Passagen über das Gebürge, welche er vor impracticable hält, und welche doch fast alle zu practiciren sind.

sind. Ingleichen die Passagen über Flüsse, welche geschehen, ohne daß es der Feind gemerkt hat. Man lese die Campagne vom Prinz Eugen von Anno 1701. Wir wissen, was vor eine Confusion bey der Französischen Armee 1744. entstand, als sie der Prinz von Lothringen durch die Passage über den Rhein surprännirte.

Ich schliesse demnach dahin, daß dergleichen Ursachen auch allemahl von gleichem Effect befolget werden, und daß, so oft ein General seine Mouvemens wohlbedächtig einrichten, und solche aus wichtigen Ursachen nehmen wird, er allemahl den Feind auf die Defensive bringen, und ihn nöthigen wird, sich nach ihm zu reguliren.

## Art. 19.

### Von denen Passagen über Flüsse.

**W**enn der Feind einmahl auf der andern Seite eines Strohmies steht, welchen ihr passiren wollet, so ist eure Force vergebens, und ihr müßt eure Zuflucht zu der List nehmen. Man muß die Passage vom César über den Rhein imitiren, die von dem Prinz Eugen über den Po, oder die über den Rhein von dem Prinz Carl von Lothringen



gen, wenn es nehmlich ein großer Fluß ist, welcher passirt werden muß.

Diese Feldherren haben einige Détachements gemacht, um den Feind zu betrügen, und ihm denjenigen Ort zu verbergen, welchen sie zu ihrer Passage gewählt hatten. Sie ließen Anstalten zu Brücken machen an Orten, da gar nicht ihr Absehen war, zu passiren, und ihre Haupt-Armee kam durch einen Marsch in der Nacht zu einem Vorsprunge, welchen sie nöthig hatten, um den Fluß zu passiren, bevor diejenigen, so es ihnen verhindern sollten, solches wahrnehmen konnten.

In solchen Umständen wählet man diejenigen Orter zum Passiren, wo Inseln sind, welche die Operation facilitiren. Man siehet auch gerne, wenn man jenseit des Ufers Holzungen oder sonst dergleichen Dinge finden kan, so den Feind, euch zu attaquiren, verhindern, ehe ihr aus solchen heraus rücket.

Die Messures zu dergleichen Entreprisen müssen ganz besonders vorgenommen werden, damit die Schiffe oder Pontons, und alle übrige darzu gehörige Geräthschaften, insgesamt zur bestimmten Stunde an Ort und Stelle seyn, und jeder Pontonier oder Schiffer instruiert sey, was er zu thun habe, auf daß man die Confusion verhüte, welche gar leichtlich bey dergleichen nächtlichen Expeditionen entstehen. Darauf schicket man

Troupen jenseit dem Ufer, um Posto zu fassen. Bey allen Passagen über breite Flüsse muß man sorgfältig die beyden Têtes de Pont retranchiren, und sie wohl mit Troupen garniren. Man fortificiret auch die Inseln, so zu nächst sind, um diese Retranchements zu soutenir, damit während der Zeit, als diese Operationes gegen den Feind erfolgen, dieser eure Brücken euch nicht wegnehmen oder ruiniren könne. Wenn die Flüsse schmal sind, so wählet man, um solche zu passiren, diejenigen Orter, wo der Fluß eine Krümme hat, wo das Ufer hoch und von einer Seite dominiret ist, auf welches man so viel Canons, als man kan, placiret, und es mit Infanterie besetzt.

Unter solcher Protection schlägt man seine Brücken, und passiret solche darauf. Und da die Krümme, welche der Fluß machet, das Terrain retreciret, so muß man nur ganz wenig avanciren, und immer mehr Terrain gewinnen, nachdem nehmlich immer mehr und mehr Troupen passiren, und das Terrain occupiren können. Wenn Passagen guéable sind, so destiniret man solche vor die Cavallerie, und läßt sie an dem Ufer schräg abstoßen, und appareilliren.

Art. 20.

**W**iehergestalt man Flüsse zu defendiren habe.

Es ist so schwer, wo nicht so zu sagen unmöglich, als dem Feinde die Passage Flusses zu verwehren, hauptsächlich die Front, wo derselbe attaquiren kan, groser Erendue ist. Ich würde mich nie von solcher Commission chargiren, wofür nicht die Front, wo ich attaquiret werden könnte, etwa nur acht Deutsche Meilen zum höchsten wäre, und wenn ich nicht sogleich ein oder zwey Forts binnen solcher Distanze am Flusse liegen hätte, auch gar keine Dörfer in solchen wären, wo man zu Fuß passieren oder durchwaten könnte.

Wenn aber auch alles dergestalt beschaffen wäre, so gehöret doch eine gewisse Zeit dazu, um sich gegen die Entreprisen des Feindes zu präpariren.

Die Dispositiones, so man alsdenn zu machen hätte, würden diese seyn müssen. Man laßt alle Fahrzeuge und Schiffe wegnehmen, welche sich auf dem Flusse befinden, und solche nach denen beyden Fortereßen bringen, und zwar in der Intention, um den Feind zu verhindern, sich deren bedienen zu können;

alsdenn muß man die beyden Ufer des Flusses recognosciren, um diejenigen Orter zu bemerken, welche die Passage protegiren könnten, und solche zugleich demoliren lassen. Man notiret sich alle die Orter, so die Passage des Feindes favorisiren können, und formiret ein Project einer Attaque auf jeden dieser Orter insbesondere, so auf dem Terrain selbst geschehen muß. Nachhero läßt man große und breite Wege für verschiedene Colonnen längst dem Ufer eurer Defensions-Linie machen, um commode, und sonder Embarras, an den Feind marschiren zu können. Nachdem man alle diese Præcautiones genommen hat, so muß man mit seiner Armee in dem Centro dieser Linie campiren, so zu sagen, daß man nicht mehr als vier Meilen zu marschiren habe, um zu der einen, als andern Extremität kommen zu können.

Man machet ferner sechzehn kleine Détachements, unter Commando der habilitesten und vigilantesten Officiers derer Husaren, oder von denen Dragonern bey der Armee, wovon acht unter Commando eines Generals die Seite zu Rechts, und acht unter Commando eines andern Generals die Seite zur Linken, unter sich zu partagiren haben. Diese Détachements machet man, um von denen Mouvements des Feindes benachrichtiget zu werden, und von dem Orte, wo er passiren will. Solche Détachements müssen des Tages

**Tages** über Feldwachten halten, um alles, was ~~pasiret~~, zu entdecken, und des Nachts ~~müssen~~ sie von einer Viertel-Stunde zur andern nahe an dem Fluß patrouilliren, und sich nicht retiriren, es sey denn, daß sie ganz klar gesehen haben \*, daß der Feind eine Brücke schlägt, und seine Tête ~~pasiret~~ ist. Bedachte beyde Generals, und die beyden Commandanten derer Fortereissen, müssen des Tages viermahl ihren Rapport an den commandirenden Chef von der Armee abstat-~~ten~~, und es müssen auf dem Wege von ih-~~nen~~ bis zur Armee Relées angeleget werden, damit die Rapports desto geschwinder über-~~bracht~~ werden, und man sofort Nachricht haben könne, wenn der Feind ~~pasiret~~.

\* Wenn man ausrechnet, wieviel Zeit erfordert wird, dem commandirenden General die Nach-  
richt von dem Uebergange des Feindes zu über-  
bringen, von dem hier voraus gesetzt wird, daß  
er an dem äußersten Ende des einen oder andern  
Flügels der ganzen Front unternommen worden,  
und zugleich die Zeit berechnet, welche die Ar-  
mee brauchet, dahin zu marschiren: So wird  
man sehen, daß nach dieser Berechnung der Feind  
Zeit genug habe, mit allen seinen Troupen über  
den Fluß zu gehen, ehe nach die Helfte der Ar-  
mee, welche, wenn sie aus ihrem Centro aufbricht,  
vier Deutsche Meilen zu marschiren hat, ankom-  
men und ihm den Uebergang streitig machen kan.  
Denn vier Deutsche Meilen machen acht Stunden  
Weg: Keine Troupen in der Welt aber, sie mö-  
gen so flüchtig und so leichte zu Fusse seyn, als sie  
wollen,

wollen, werden solche in weniger Zeit zurücklegen, besonders bey der Nacht, als wovon hier die Rede ist. Wenn diese Bewegung möglich seyn sollte, so müßte man statt der jetztgedachten acht Deutschen Meilen nur acht Stunden Wegs vor die Front der ganzen Armee annehmen.

Die Schuldigkeit des Generals erfordert solchen Falls, daß er augenblicklich dahin marschire, zu welchem Ende er seine Bagage schon weggeschafft haben, und allezeit auf dem Sprunge stehen muß. Da er alle Dispositiones deshalb schon vorhin fertig hat, so stellet er solche seinen unterhabenden Generals sofort zu, und choisiret lediglich diejenigen, so auf den Ort der Attaque abgezielet haben. Er muß eilig marschiren, und alle seine Infanterie vorwärts nehmen, weil er supponiren muß, daß sich der Feind retranchiret haben wird, darauf muß er selbigen auf das viveste, und ohne zu balanciren, attaquiren, auf welche Art er sich den brillantesten Success versprechen kan.

Die Passage der kleinen Flüsse sind schwerer zu disputiren. Man muß die Derter, wo man durchwatren kan, mit Bäumen, so man darein wirfft, impassable machen. Wenn in zwischen das Ufer von der Seite des Feindes höher ist, als das dießseitige, so ist es vergebens, daß man zu resistiren suche.

## Art. 21.

**Der Surprisen derer Städte.**

**D**ie Städte, welche man surprenniren will, müssen übel bewahret und schlecht fortificiret seyn. Wenn selbige Wasser-Graben haben, so können sie nicht anders, als in Winters-Zeit surprenniret werden. Man surprenniret Städte vermittlest einer ganzen Armee, wie solches mit Prag 1741. geschah. Oder man surprenniret solche, nachdem man die Garnison durch eine lange Blockade eingeschläfert hat, so wie es der Prinz Leopold von Anhalt machte mit Glogau. Man surprenniret selbige ferner vermittlest Détachements, wie der Prinz Eugen mit Cremona versuchte, und wie es den Österreichern mit Kosel glückte.

Die General-Regel und Dispositiones zu Surprisen zu machen ist, daß man die Fortifications-Werke des Places und Interieure der Stadt wohl kenne, um die Attaque nach der Local-Situation zu machen.

Die Surprise von Glogau war ein rechtes Meisterstück, welches alle diejenigen, so Surprisen machen wollen, nachahmen sollten.

Die von Prag war nicht so extraordinair, denn, da solche Garnison gar eine weitläufige



tige Stadt zu defendiren hatten, so war es nicht zu bewundern; solches durch die vlesfähigen Attaquen zu emportiren.

Roset und Cremona wurden durch Verräthern surprennirte, und zwar ersterer Ort durch einen Officer von der Garriſon, so besetzt war, und denen Oesterreichern entdeckte, daß die Vertiefung des Grabens noch nicht völlig perfectioniret wäre. Sie paßirten solchen, und nahmen den Ort.

Bei kleinen Städten pétardiret man die Thore, jedoch ist nöthig, daß man vor alle übrige Thore Dérachements schicke; damit sich der Feind nicht sauviren könne. Wenn man Canons hierbey brauchen will, so muß man solche dergestalt placiren, daß die Canoniers vor das kleine Gewehr gedeckt sind, oder man risquirt, die Canons zu verlieren.



## Art. 22.

### Von denen Treffen und Ba- taillen.

Es ist sehr schwer, die Oesterreicher in ihrem Lager zu surprenniren, wegen der leichten Troupen, welche sie allezeit um sich



Sich herum haben. Wenn zwei Armeen nahe an einander stehen, so geschiehet es gemeinlich, daß sie entweder ihre Sache bald decidiren; oder aber es occupiret eine von beeden einen inattaquablen Posten, welcher sie vor Surprisen decket. Dergleichen Evenements activiren also selten zwischen beiden Armeen; aber zwischen Détachements ist solches ganz gewöhnlich.

Um einen Feind in seinem Lager zu surprenniren; so gehöret dazu, daß er nicht daran denken müsse, surprennirt werden zu können; und daß er sich entweder auf seine Superiorité, oder auf die Festigkeit seines Postens; oder auf seine gute Nachricht; oder endlich auf die Vigilance seiner Troupen gänzlich verlasse. In allen Dessen, welche man fornnirt, ist die erste Sache, von welcher man anfangen muß; daß man das Land kenne, ferner daß man die Local-Position des Feindes wisse. Man muß alle Wege, so nach seinem Lager gehen, genau kennen, und darnach seine General-Disposition machen, welche sich alle auf die Erkenntniß derer Sachen en détail gründen müssen. Man sucht die allerbesten Jäger aus; und welche am meisten von denen Wegen instruirt sind, um die Colonnen führen zu können.

Man muß insonderheit seine Absichten sehr geheim und verschwiegen halten, weil das Geheimniß die Seele von dergleichen Surprisen

sen ist, alsdenn läßt man seine leichte Truppen unter andern Prätexten vorausgehen, in der That aber, daß nicht ein verdamnter Deserteur euch verrathe.

Diese Husaren verhindern auch, daß die Patrouillen vom Feinde sich nicht so leicht avantyriren, noch die Mouvemens eurer Armee gewahr werden.

Man muß sodann seinen unter sich habenden Generals die Instruction, und zwar über alle Fälle geben, dergestalt, daß jeder General weiß, was er bey jedem Evenement zu thun habe.

Wenn des Feindes Lager in einem Ort von Plaine liegt, so kan man eine Avantgarde von Dragonern formiren, zu welchen man Husaren giebt, und die zusammen darauf à toute bride in des Feindes Lager fallen, alles in Desordre bringen, und was ihnen vorkommt, niederhauen. Diese muß man mit der ganzen Armee soutenir, seine Infanterie vorwärts nehmen, und vor allen Dingen die Infanterie denen Flügeln der feindlichen Cavallerie entgegen setzen.

Die Attaque der Avantgarde muß eine halbe Stunde vor Anbruch des Tages den Anfang nehmen, die Armee aber muß denn nur acht hundert Schritt entfernt seyn. Während Marsch muß alles sehr stille seyn, kein Wort gesprochen, und denen Soldaten das Tabackrauchen verbotthen werden.

Co.

Sobald die Attaque anfängt, und der Tag anbricht, so muß die Infanterie in vier à sechs Lignes formiret seyn, ganz gerade auf das Lager marschiren, um die Avantgarde zu soutenir.

Vor Anbruch des Tages muß selbige nicht schießen, denn sie könnten sonst mehr eigene Leute beschaden; sobald man aber sehen kan, so muß man auf diejenigen Orter feuern lassen, wo die Ravage von der Avantgarde nicht hingefallen, hauptsächlich aber auf die Flügel von der feindlichen Cavallerie, damit sodann die Reuter, weil sie nicht Zeit haben, weder ihre Pferde zu satteln noch zu zäumen, obligiret werden, zu Fußse weg zu laufen, und ihre Pferde im Striche zu lassen. Der Feind muß bis von der Seite des Lagers verfolgt werden, und man détachiret die ganze Cavallerie auf ihn, um von seiner Desordre und von seiner Confusion zu profitiren. Sollte der Feind sein Gewehr abandonnirt haben, so muß man in dessen Lager ein großes Détachement zur Wacht lassen, sich auch nicht mit Plündern aufhalten, sondern vielmehr den Feind mit aller nur ersinnlichen Hülfe verfolgen, und zwar um so mehr, weil man nicht so leicht eine so schöne Gelegenheit wieder finden kan, die feindliche Armee gänzlich zu ruiniren, hernach auch während der übrigen Campagne thun kan, was man will.

Das Glück hatte mir eine dergleichen vor der Bataille bey Mollwitz zugebracht, denn wir kamen an den Marschall Neipperg; ohne daß jemand von demselben erschien. Seine Troupen cantonnirten in drey Dörfern, ich aber hatte zu derselbigen Zeit nicht genug Einsicht, um darvon zu profitiren; was ich aber dazumahl hätte thun sollen, wäre dieses gewesen: Ich hätte nemlich das Dorf Mollwitz zwischen zwey Colonnen Infanterie setzen, solches enveloppiren und attaquiren müssen; zu gleicher Zeit hätte ich müssen nach den andern beyden Dörfern, wo die Oesterreichische Cavallerie war, Dragoner détachiren, um erstere in Confusion zu bringen, worzu Infanterie kommen müssen, um die feindliche Cavallerie zu verhindern, zu Pferde zu sitzen. Ich bin versichert, daß ihre ganze Armee hernach verlohren gewesen seyn würde.

Ich habe vorhin gesagt, was vor Præcautiones wir deshalb in unserm Lager nehmen, und wie wir solches bewahren sollen. Wenn ich aber supponire, daß, ohngeachtet aller dieser Præcaution, der Feind sich der Armee nähern könnte, so würde ich dieses rathen:

Die Troupen müsten sich hurtig auf dem Terrain, so ihnen darzu angewiesen ist, en Bataille formiren, die Cavallerie aber müste auf ihrem Posten bleiben, und ihr Peloton Feuer mit aller möglichster Vivacité machen, bis

bis zu Anbruch des Tages, da die Generals sehen mußten, was sie zu thun hätten, ob man avanciren mußte, ob unsere Cavallerie victorieux gewesen, oder aber geschlagen sey, und was sie wieder unternehmen könnten. In solchen Gelegenheiten muß ein jeder General seine Parthey selbst nehmen, und vor sich agiren, ohne die Ordres des en Chef commandirenden Generals abzuwarten.

Was mich anbelangt, so würde ich niemals mitten in der Nacht attaquiren, weil die Dunkelheit derselben allerhand Desordres nach sich zieht, und weil viele Soldaten ihr Devoir nicht anders thun, als wenn man sie unter Augen hat, und sie die Strafe befürchten müssen. Auf der Insel Rügen attaquirte Carl XII. 1715. den Fürst von Anhalt bey der Nacht, als dieser nur allererst débarquirt hatte. Der König von Schweden hatte auch Ursache, solches zu thun, denn er wollte seine große Schwäche verbergen, welche man bey Tage würde entdeckt haben; er hatte nicht mehr als vier tausend Mann, womit er zwanzig tausend Mann attaquirte, und geschlagen ward.

Die große Regel von Kriege in allem ist, daß man seinen Rücken und Glanque versichere, und daß man dem Feind die Glanque abgewinne. Dieses geschiehet durch verschiedene Mittel, inzwischen läuft alles auf eins hinaus.

aus. Wenn ihr obligiret seyd, einen retranchirten Feind zu attaquiren, so thut solches gleich, und laßt ihm nicht die Zeit, seine Arbeit zu perfectioniren. Denn was den ersten Tag gut wäre, wird öftters den zweyten Tag schlecht; ehe ihr aber attaquiret, so recognosciret erst selbst den des Feindes Posten. Die ersten Dispositiones, nach welchen ihr eure Attaque gerechnet haben werdet, werden den Success von eurem Vorhaben facilitiren, oder aber schwer machen.

Die mehresten Retranchements werden weggenommen, weil sie nicht wohl appuniret sind. Das von Turenne ward auch genommen, sowohl als das von,, wo der Fürst von Anhalt genugsames Terrain fand, um es zu tourniren. Das Retranchement von Malplaquet ward durch das Holz, so auf der Linken von Villars war, tourniret. Wäre man gleich bey Anfang der Bataille auf diese Attaque gefallen, so würden die Alliirten bis auf 15000. Mann ihrer Seits menagiret haben. Wenn das Retranchement an einem Fluß appuniret, wo er gueable ist, so muß man auf dieser Seite solches attaquiren. Das von Stralsund, so die Schweden errichtet hatten, ward genommen, weil man selbiges an dem Ufer der See, wo es gueable war, attaquirte, mithin die Schweden forcirte, solches zu verlassen.

Wenn

Wenn die Retranchements des Feindes zu weitläufig, und von einem gar zu großen Umfange derer Troupen sind, welche daz eingekeret, so formiret man unterschiedene Attaquen, und bemeistert sich ganz gewiß des Retranchements, jedoch muß man in solchem Falle keine Dispositiones vor dem Feind cachieren, damit er solche nicht im voraus gewahr werde, und euch sodann seine Force entgegen setze.

Nachstehende Dispositiones von der Attaque eines Retranchements wird euch der Plan No. VI. erklären.

f. Pl. No.  
VI.

Ich formire nemlich eine Linie von zwanzig Bataillons, meinen linken Flügel appuyire ich an dem Fluß.

Ich nehme zwölf Bataillons zu der Attaque zu der Linken, wo ich perciren will, und acht Bataillons zur Rechten. Die Troupen, so attaquiren sollen, sind mit Intervallen en échiquier formiret, meine Infanterie machet die dritte Linie, und meine Cavallerie vier hundert Schritt hinter der Infanterie machet die vierte. Auf diese Art hält meine Infanterie den Feind in Respect, und sie ist à portée, um von dem geringsten falschen Mouvement, so der Feind machet, zu profitiren.

Diese Attaquen müssen ihre besondere Dispositiones haben, und zu jeder eine gewisse Anzahl Arbeiter mit Schippen, Hacken und Sackhinen gegeben werden, um den Graben

Graben auszufüllen, und um in dem Retranchement Oefnungen vor die Cavallerie zu machen, sobald man in solches hinein kommt. Die Infanterie, so attackiret, muß nicht schießen, und so, wie sie sich des Retranchements bemeistert hat, sich en Bataille auf das Parapet stellen, und auf den Feind feuern. Die Cavallerie rücket alsdenn durch die von denen Arbeitern gemachten Oefnungen hinein, formiret sich, und attackiret den Feind, wenn sie darzu stark genug ist. Würdet ihr repoussiret, so ralliiret sie sich unter dem Feuer der Infanterie, bis daß endlich die ganze Armee penetriret, und den Feind völlig verjaget hat.

Ich habe schon gesagt, und wiederhole nochmahls, daß ich meine Armee niemahls retranchiren würde, es sey denn, daß ich eine Belagerung unternehme, und dennoch  
*AB* würde es besser seyn, dem zum Succurs anrückenden Feind entgegen zu gehen. Wir wollen aber einmahl einen Augenblick supponiren, als wollten wir uns retranchiren, in solchem Fall will ich die allervortheilhaffteste Art, solches zu thun, allhier vorschlagen. Man menagiret sich noch zwey oder drey grose Reserves von der Infanterie, um sie in der Bataille nach demjenigen Ort schicken zu können, wo der Feind die größten Effecte thut.  
 f. Pl. No. Man bordiret die Parapets mit Bataillons,  
 VI. und sezet eine Reserve darhinter, so daß letztere



tere von allen Seiten ihnen allemahl bey der Hand seyn können. Die Cavallerie ist hinter der Reserve auf eine Linie rangiret; das Retranchement muß wohl appuyiret werden, damit man es nicht tourniren könne. Wenn es an einen Fluß stößet, so muß der Graben des Retranchements so weit in den Fluß hinein geführt werden, damit man es nicht tourniren könne. Wenn dieses Retranchement an ein Holz stößet, so machet man auf solcher Seite eine Redoute an das Retranchement, und vorwärts einen so starken Verhau, als nur möglich ist.

Die Redans müssen auf das allerbeste, und so gut man kan flankiret werden. Man machet den Graben sehr breit und tief, und perfectioniret täglich die Werke des Retranchements, es sey, daß man die Parapets verstärke, die Barrieres mit Palisaden versehe, oder Wolfs-Gruben setzen liesse, oder auch daß man das ganze Lager mit Spanischen Keulern umgebe.

Eure größte Advantage bestehet in der Wahl des Orts, und in gewissen Regeln der Fortification, so man beobachten muß.

Erstens, um den Feind zu obligiren, euch mit einer kleinen Front attaquiren.

Zweitens, ihn darzu zu bringen und zu zwingen, auf die Capital-Points eures Retranchements zu attaquiren.

f. Pl. No.  
VII.

Um meine Idée euch besser zu expliciren, so müßt ihr den Plan No. VII. nachsehen.

Die vor eurem Retranchement befindliche Armee wird durch diese Regel auf der einen Seite enger gemacht, und ihr präsentiret demjenigen, so euch attaquiret, eine Front, so ihn überflügelt. Auf eurem rechten Flügel kan er euch nicht attaquiren, weil er sonst die Batterien, so auf jener Seite des Flügels stehen, in der Flanke, und zugleich die Redoute von dem Centro in dem Rücken haben würde. Er hat also keine andere Attaque vor sich, als die von der Redoute im Centro, und muß überdem noch dieselbe von der Seite des Verhacks attaquiren.

Weil ihr die Attaque allda erwartet, so laßt die Redoute unter allen Werken am stärksten fortificiren. Da ihr also nur ein Werk zu fortificiren habt, so wird eure Attention durch nichts anders distrahiret.

f. Pl. No.  
VIII.

Der Plan von No. VIII. zeigt eine andere Art von Retranchements, so in Redoutes saillantes und rentrentes bestehen. Diese flankiren sich, und sind durch ein Retranchement zusammen gefüget.

Die Art von der Fortification machet die saillantes zum Point d'Attaque, und da deren nur einige seyn, so kan man diese um so geschwinder perfectioniren, als wenn man die ganze Front également fortificiren müßte. Das Musquetier-Feuer von denen Redoures  
sail.

saillantes creuket sich, mithin müssen sie nicht mehr als sechshundert Schritt eine von der andern entfernt seyn. Unsere Infanterie defendirt ein Retranchement durch Decharges von ganzen Bataillons. Jeder Soldat muß mit hundert Schüssen versehen seyn, dessen ohngeachtet, so meliret man so viel Canons, als man kan, zwischen den Bataillons und in der Spitze der Redoute. So lange der Feind entfernt ist, wird er mit Kugeln, auf vierhundert Schritt aber mit Cartetschen beschossen. Gesezt nun, daß, ohngeachtet der Stärke eures Retranchementes und eures sehr hitzigen Feuers, der Feind an einem Ort percirte, so avanciret alsdenn die Reserve von Infanterie auf ihn, und jaget denselben zurück. Gesezt aber auch, daß die Reserve zum Weichen gebracht würde, so muß alsdenn die Cavallerie ihre äußerste Efforts thun, um den Feind zu repoussiren.

Die meisten Retranchements werden forcirt, weil sie nicht nach der Regel gemacht sind, oder weil diejenigen, so sie defendiren, tourniret werden, oder weil die Troupen darinnen furchtsam sind, auch weil derjenige, so attaquirt, seine Mouvements frey, und darbey mehr Antrieb und Verwegenheit hat. Im Anfang haben die Exempel gezeigt, daß, sobald ein Retranchement an einem Orte forcirt wird, sodann die ganze Armee decouragirt, und solches verläßt.

f. Pl. No.  
VII.

Um meine Idée euch besser zu expliciren, so müßt ihr den Plan No. VII. nachsehen.

Die vor eurem Retranchement befindliche Armee wird durch diese Regel auf der einen Seite enger gemacht, und ihr präsentiret demjenigen, so euch attaquiret, eine Front, so ihn überflügelt. Auf eurem rechten Flügel kan er euch nicht attaquiren, weil er sonst die Batterien, so auf jener Seite des Flügels stehen, in der Flanke, und zugleich die Redoute von dem Centro in dem Rücken haben würde. Er hat also keine andere Attaque vor sich, als die von der Redoute im Centro, und muß überdem noch dieselbe von der Seite des Verhacks attaquiren.

Weil ihr die Attaque allda erwartet, so laßet die Redoute unter allen Werken am stärksten fortificiren. Da ihr also nur ein Werk zu fortificiren habt, so wird eure Attention durch nichts anders distrahired.

f. Pl. No.  
VIII.

Der Plan von No. VIII. zeigt eine andere Art von Retranchements, so in Redoutes saillantes und rentrentes bestehen. Diese flankiren sich, und sind durch ein Retranchement zusammen gefüget.

Die Art von der Fortification machet die saillantes zum Point d'Attaque, und da deren nur einige seyn, so kan man diese um so geschwinder perfectioniren, als wenn man die ganze Front également fortificiren müste. Das Musquetier-Scuer von denen Redouzes  
sail.

saillantes creuget sich, mithin müssen sie nicht mehr als sechshundert Schritt eine von der andern entfernt seyn. Unsere Infanterie defendirt ein Retranchement durch Decharges von ganzen Bataillons. Jeder Soldat muß mit hundert Schüssen versehen seyn, dessen ohngeachtet, so meliret man so viel Canons, als man kan, zwischen den Bataillons und in der Spitze der Redoute. Solange der Feind entfernt ist, wird er mit Kugeln, auf vierhundert Schritt aber mit Cartetschen beschossen. Gesezt nun, daß, ohngeachtet der Stärke eures Retranchementes und eures sehr hitzigen Feuers, der Feind an einem Ort percirte, so avanciret alsdenn die Reserve von Infanterie auf ihn, und jaget denselben zurück. Gesezt aber auch, daß die Reserve zum Weichen gebracht würde, so muß alsdenn die Cavallerie ihre äußerste Efforts thun, um den Feind zu repoussiren.

Die meisten Retranchements werden forcirt, weil sie nicht nach der Regel gemacht sind, oder weil diejenigen, so sie defendiren, tourniret werden, oder weil die Troupen darinnen furchtsam sind, auch weil derjenige, so attaquiret, seine Mouvements frey, und darbey mehr Antrieb und Verwegenheit hat. Im Anfang haben die Exempel gezeigt, daß, sobald ein Retranchement an einem Orte forcirt wird, sodann die ganze Armée decouragiret, und solches verläßt.

Ich glaube inzwischen, daß unsere Troupen mehr Resolution haben, und den Feind zurücke jagen würden, so oft er perciren dürfte. Wozu werden aber alle diese Successes dienen, weil selbst die Retranchements euch verhindern, davon zu profitiren?

Da sich so viele Inconvenienzien in den Retranchements finden, so folget natürlicher Weise daraus, daß die Linien von noch schlechterm Nutzen seyn müssen.

Diese Mode ist in dem neuern Kriege von dem Prinz Louis von Baden aufgekomen, welcher dergleichen bey Briel ziehen ließ. Die Franzosen machten nachhero dergleichen in Flandern, während dem Successions-Kriege. Ich bleibe darben, daß sie nichts nütze sind, weil sie mehr Terrain occupiren, als man Troupen hat, sie zu besetzen; weil man verschiedene Attaquen darauf formiret, und man dahero gewiß seyn kan, daß man solche forciret, folglich decken sie das Land nicht, und helfen zu nichts weiter, als daß sie die Troupen, welche man darein verleget, um ihre Reputation bringen.

Wenn die Anzahl derer Preussischen Troupen geringer ist als wie die vom Feinde, so muß man deshalb nicht desesperiren, ihn zu überwinden; aber es gehöret alsdenn darzu, daß die Dispositiones von dem General dasjenige doubliren, was an ihrer Zahl fehlt.

Schwa

Schwache Armeen müssen coupirte und bergigte Länder suchen, weil alle Terrains enge sind, so, daß die stärkere Zahl des Feindes, wenn er nicht damit überflügeln kan, ihm nicht nütze, und zuweilen selbst zur Last wird.

Ich füge noch hinzu, daß man die Flügel einer Armee in einem bergigten und coupirten Terrain, besser appuniren kan, als in den Plainen. Wir hätten niemahl die Bataille von Sohr \* gewonnen, wenn uns nicht das Terrain favorisiret hätte. Denn obgleich die Zahl unserer Troupen nur bis an die Helffte derer Oesterreicher reichte, so konnten sie uns doch nicht überflügeln, daß also das Terrain eine Art der Egalité zwischen den beyden Armeen zuwege brachte.

\* Wenn der Prinz Carl der Regel gefolget hätte, welche uns Mr. de Feuquieres in seinen Anmerkungen über die Schlacht von Steinquerque giebt, und mit seiner ersten Linie en Colonne in das Preussische Lager gedrungen wäre, um die Troupen über den Hauffen zu werfen und zu trennen, während der Zeit, daß sich die zweite Linie in Schlachtordnung gesetzt hätte, um selbige zu unterstützen; So würde das vortheilhafte Terrain diese Armee nicht von einem solchen Ueberfall befreuet haben, sondern sie wäre gänzlich geschlagen worden.

Meine erste Regel gehet also auf die Wahl des Terrains; die zweite auf die Disposition der Bataille selbst. In

In dieser Gelegenheit ist es, wo meine oblique Ordre de Bataille sehr nützlich angemerkt werden kan, denn man refusiret dem Feind einen Flügel, und man verstärket denjenigen, welcher attaquiren soll; mit letztern thut ihr alle eure Force auf einen Flügel des Feindes richten, welchen ihr in die Glanque nehmet.

+ Eine Armee von 100000. Mann, wenn sie in die Glanque gefaßt wird, decidiret sich alsdenn geschwinde. Man sehe hiervon den Plan No. IX. Mein rechter Flügel thut allen Effort, ein Corps Infanterie ziehet sich unvermerkt ins Holz, um die feindliche Cavallerie auf denen Glanquen zu attaquiren, und die Attaque von unserer Cavallerie zu protegiren. Einige Regimenter Husaren haben den Befehl, dem Feind auf den Rücken zu fallen, darauf avanciret die Armée. Sobald die feindliche Cavallerie geschlagen ist, so attaquiret die Infanterie in dem Holze, die von dem Feind in der Glanque, während der Zeit, daß eure Infanterie selbige in der Front nimmt. Den linken Flügel muß man nicht eher anrücken lassen, bis der linke Flügel des Feindes völlig geschlagen ist.

Dieses sind die Vortheile der Position:

a) Kan eine Anzahl Troupen sich mit einem superieuren Corps messen.

b) Atta-



b) Attaquirt ein Theil der Armee den Feind, von einer decisiven Seite.

c) Wenn ihr geschlagen werdet, so ist nur ein Theil von eurer Armee geschlagen worden, die übrigen drey Viertel, so noch frisch sind, dienen euch, die Retraite zu machen.

Wenn der Feind einen Posten occupirt, so muß man dessen Stärke und Schwäche wohl observiren, bevor man die Dispositiones zur Attaque machet, und man determinirt sich allezeit vor den Ort, wo man sich die wenigste Resistance zu befürchten hat.

Die Attaquen derer Dörfer kosten so viele Menschen, daß ich mir ein Gesetz gemacht habe, solche zu evitiren, wofern ich mich nicht unumgänglich darzu obligirt sehe, denn man kan den Kern seiner Infanterie, wie die unsere ist, darbey verlohren.

Es giebt Generals, welche supponiren, daß man einen Posten nicht besser als im Centro attackiren könne; ich habe aber in dem Plan No. X. dergleichen Posten fingirt, und dar- f. Pl. No. X. bey supponirt, daß der Feind zwey grose Städte und zwey Dörfer auf seinen Flügeln hat. Es ist gewiß, daß, indem man das Centrum forcirt, die Flügel verlohren seyn, und daß man in dergleichen Attaque die brilliantesten Siege zuwege bringe.

Ich gebe hier ein Vessein darvon, und setze hinzu, daß, wenn ihr glücklich seyd, ihr die

die Attaque vergrößern müßt, und wenn ihr perciret habt, ihr einen Theil des Feindes nach seinem rechten, den andern nach dem linken repliiren machen müßet. Bey denen Posten ist nichts redoutabler, als die Batteries von Canons mit Cartetschen geladen, so eine erschreckliche Ravage in denen Bataillons machen. Ich habe bey Sohr und bey Reselsdorff Batterien attaquiren gesehen, und nachdem ich es remarquiret habe, so hat mir dieses eine Idée erwecket, welche ich hier auf allen Fall anzeigen will.

Ich supponire, daß man eine Batterie von fünfzehn Canons wegnehmen müsse, die man nicht tourniren kan. Ich habe gesehen, daß das Feuer derer Canonen, und das von der Infanterie, so die Batterie souteniret, selbige inabordable macht. Wir haben die Batteries derer Feinde nicht anders gewonnen, als durch ihre Fehler. Unsere Infanterie, so solche anfiel, wich, nachdem sie halb ruiniret war, zum zweyten mahl zurück, die feindliche Infanterie wollte sie verfolgen, und quittirte ihren Posten. Durch dieses Mouvement wurden denselben ihre Canons unnütze, und unsere Leute, die dem Feind auf dem Ruffe folgten, kamen mit ihnen zu gleicher Zeit an die Batterien, und bemeisterten sich dererselben.

Diese beyde Erfahrungen haben mir den Gedanken gemacht, daß man in dergleichen

Cas

Cas dasjenige imitiren müsse, wie unsere Troupen damahls gethan haben, nemlich eine Attaque in zwey Linien en échiquier zu formiren, und hinter selbige einige Escadrons Dragoner zu setzen, um sie zu soutenir, so dann der ersten Linie die Ordres zu geben, nur schwach zu attaquiren, und sich in die Intervallen der zweyten Linie zu retiriren, damit der Feind durch diese simulirte Retraite betrogen, zum Verfolgen eile, und seinen Posten abandonniren möchte. Dieses Mouvement dienet alsdenn zum Signal, daß man vorwärts marschiren, und vigoureuusement attaquiren müsse, so wie solche Disposition aus dem Plan No. XI. zu sehen ist. Mein f. Pl. No. Principe ist, daß ich niemahlen mein ganz- XI. liches Vertrauen in ein Posto setze, daferne es nicht phisiquement demonstriret sey, daß solches inattaquable wäre.

Die ganze Force unserer Troupen bestehet im Attaquiren, und wir würden thöricht handeln, wenn wir ohne Ursache hierauf renunciren wollten. Inzwischen observiret man beynehmung derer Posten, daß man die Höhen occupire, und seine Flügel wohl appuyire.

Alle Dörffer, welche sich vor der Armee, oder auf denen Flügeln befinden, würde ich anstecken lassen, daferne sonst nicht der Wind den Rauch in unser eigenes Lager treiben würde.

Wenn

Wenn jedennoch einige massive gute Häuser vor der Armee liegen, so würde ich Infanterie darein postiren, um daraus auf den Feind zu feuern, und ihn in wärendender Bataille zu incommodiren.

Bei denen Posten hat man sich wohl in Acht zu nehmen, damit man seine Truppen nicht vor Dörtern placire, wo sie nicht agiren können. Unsere Position bei Großkaw im Jahr 1741. taugte deswegen nichts, weil die Mitte und der linke Flügel von solcher hinter impracticablen Morästen stunde, ob es gleich nur ein Theil des rechten Flügels war, so alleine agiren konnte.

Villeroi ward bei Kamillies geschlagen, weil er sich dergestalt postirt hatte: Sein linker Flügel war ihm ganz unnütze, und der Feind brauchte seine ganze Force gegen den rechten Flügel derer Franzosen, welcher solcher nicht resistiren konnte.

Ich glaube, daß die Preussische Truppen eben sowohl, als die andern, Posten nehmen, und sich derselben auf ein Mouvement bedienen können, um von denen Vortheilen der Artillerie zu profitiren, sie müssen aber auf einmahl solche Posten verlassen, und fiérement attaquiren.

Der Feind, welcher dergestalt, anstatt vorhin attackiret zu haben, selbst attackiret wird, siehet dadurch seine Projecte auf einmahl vernichtet, zu geschweigen, daß alle Sachen,  
die

die man unter dem Feinde unternimmt, ohne daß er sich dergleichen versehen habe, einen admirablen Effect haben.

Diese Arten von Bataillen gehören allerdings unter die von denen besten. Man attackirt an dem Orte, welcher der schwächste ist. Ich würde nicht zugeben, daß meine Infanterie in dergleichen Occasion feuerte, weil selbige dadurch nur aufgehalten werden würde, und weil es nicht die Anzahl derer todgeschossenen Feinde ist, so uns den Sieg zurwege bringet, sondern vielmehr das Terrain, welches man gewinnt. Dasjenige als so, wodurch Bataillen gewonnen werden, ist: Fier und in guter Ordnung an den Feind zu marschiren, und zu gleicher Zeit Terrain zu gewinnen.

Ich füge diesem annoch als ein Generäle hinzu, daß in coupirten und diffiilen Terrains man fünfzehn Schritte zu denen Distanzen derer Escadrons geben muß, wo hingegen sie in Plaine an einander schließen müssen.

Was die Linie von der Infanterie anbelangt, selbige muß keine Intervalle haben, als nur allein diejenigen, so für die Canons erfordert werden. Es ist nur einzig und allein bey denen Attaquen von Retranchements; bey denen Attaquen von Batterien, oder von Dörffern, oder bey Arrieregarden und Retraiten, daß man die Infanterie und Caval-  
D
lerie

lerie en échiquier setzet, auf daß die Corps sich ohne Confusion replüiren können. Oder aber auch, daß eure erste Linie gleich und auf einmahl verstärkt werden könne, wenn nemlich die zwente durch die Intervallen der ersten Linie einrücket, bey Retraiten aber, daß die Linien sich ohne Confusion retiriren, und eine die andere allezeit souteniren könne. Dieses ist eine General-Regel. Ich habe hier die Gelegenheit, einige General-Regeln zu geben, was man zu beobachten hat, wenn man die Armee im Angesichte des Feindes und gegen ihm über formiret, es sey in was vor Gelegenheit es wolle.

Die erste Regel ist, daß man gewisse Points de vue für die Flügel nehmen muß, zum Exempel, daß der rechte Flügel sich nach dem Kirchthurm N. alligniren solle. Ueberdem wird erfordert, daß der General observe, seine unterhabenden Troupen zurück zu halten, damit sie nicht eine falsche Position nehmen. Es ist nicht zu allen Zeiten nöthig abzuwarten, daß die ganze Armee völlig formiret sey, um alsdenn zu attaquiren.

Die Gelegenheiten zu Vortheilen kommen zuweilen geschwinde, und man könnte mal à propos durch das Verzögern seine Avantage verlieren. Diesem ohngeachtet ist es nöthig, daß ein considerabler Theil von der Armee formiret sey, und man hat allezeit seine vornehmste Attention auf die erste Linie zu richten,

richten, wornach man ferner die gegebene Ordre de Baraille zu richten hat.

Die Regimenter des ersten Treffens, im Fall sie nicht alle zur Stelle wären, werden sie aus dem zweyten Treffen remplaceiret.

Man appuniret seine beyden Flügel, oder wenigstens einen, und zwar denjenigen daran, vermittelt dessen man seinen Haupt Effect thun will.

Die Bataillen en rase Campagne müssen general seyn; denn da der Feind alle seine Mouvements frey hat, so könnte er sich eines Corps, so er ihm zu seiner Disposition gelassen, bedienen, und euch viel zu schaffen geben. Auf dem Fall, daß einer von dem Flügeln nicht appuniret ist, so ist es die Schuldigkeit des Generals, welcher das zweyte Treffen Dragoner commandiret, durch die erste Linie debordiren zu lassen, ohne einmahl abzuwarten, daß er daran erinnert werde; also denn müssen die Husaren, so die dritte Linie machen, wiederum die Dragoner debordiren.

Dieses ist eine General Regel, darvon die Ursache ist: Wenn der Feind ein Manoeuvre macht, um die Curasiers vom ersten Treffen in die Flanke zu nehmen, so fallen ihm eure Dragoner und Husaren auf seine Flanke, und eure Cavallerie hat sodann nichts zu besorgen.

Ihr werdet ferner aus dem Plan No. XII. Pl. No. XII. sehen, daß ich drey Bataillons in die Inter-

valle des linken Flügels Infanterie meiner beyden Treffen placire; dieses ist um mehrer Sicherheit halber, denn ich supponire, daß eure Cavallerie geschlagen werden könne, so kan dennoch eure Infanterie souteniren, wovon wir das Exempel bey Mollwitz hatten.

Derjenige General, welcher die zweyte Linie Infanterie commandiret, bleibet auf dreyhundert Schritt von der ersten Linie. Wenn er in der ersten Linie einige Intervallen siehet, so muß er solche alsofort durch einige Bataillons aus der zweyten Linie füllen, und einrücken lassen.

In denen Plainen muß allezeit eine Reserve von Cavallerie hinter der Mitten derer Bataillons seyn; es wird aber erfordert, daß man einen tüchtigen Officier auswähle, um diese Reserve zu commandiren, dieweilen er vor sich selbst agiren muß, dergestalt, daß wenn er siehet, daß einer von den Flügeln Succurs nöthig hat, er mit seinen Leuten dahin eile, auch im Fall, wenn solcher Flügel geschlagen würde, den verfolgenden Feind auf die Flanken falle, und also der Cavallerie Zeit gebe, sich wieder ralliren, und sich sehen zu können.

Die Cavallerie attackiret in vollem Galop, und engagiret die Affaire.

Die Infanterie aber marschiret in einem starken Schritt an den Feind. Die Commandeurs derer Bataillons müssen sich anlegen



gelegen seyn lassen, in den Feind zu brechen, und solchen zu enfouciren, ohne sich eher des Feuers darzu zu bedienen, als wenn er den Rücken gegeben hat.

Wenn die Soldaten vor sich zu schießen anfangen, so müssen dieselbigen das Gewehr wieder schultern, und beständig avanciren. Hingegen aber muß mit ganzen Bataillons auf den Feind chargiret werden, sobald er den Rücken gekehret hat.

Eine Bataille, so sich auf diese Weise engagiret, wird sehr geschwinde geendet seyn. In dem Plan No. XIII. präsentire ich eine Pl. No. XIII. neue Ordre de Bataille. Der Unterschied, welchen man gegen andere darinnen siehet, ist, daß sich Corps von Infanterie auf den Extremitäten der Cavallerie finden. Die Ursache ist diese, um die Cavallerie zu souteniren, daß bey dem Anfang der Action die Canonade von diesem Corps Infanterie und die von denen Flügeln der Infanterie auf die feindliche Cavallerie gerichtet werde, auf daß die unserigen mit selber ein so besseres Spiel haben. Wenn ein Flügel der Cavallerie repoussiret würde, so kan er denselben nicht verfolgen, indem er sich sonst zwischen zwey Feuer setzen würde. Ist inzwischen unsere Cavallerie aller Apparence nach victorieux, so nähert sich die Infanterie vor vom Feinde, und die Bataillons, so in denen In-

zervallen beyder Treffen stehen, schwenken sich, und formiren dadurch eure Flügel.

Diese Bataillons nebst dem Corps Infanterie, so auf den Flügeln waren, chargiren alsdenn in die Flanke und en queue, dergestalt, daß ihr solche wohlfeilen Kaufes haben werdet.

Eure victorieuse Cavallerie muß der vom Feinde keine Zeit lassen, sich wieder zu ralliiren, sondern solche in guter Ordre verfolgen, und soviel sie nur immer kan, von ihrer Infanterie coupiren.

Wenn die Confusion bey solcher total ist, so muß der General der Cavallerie sie durch Husaren verfolgen, diese aber durch die Cuirassiers fouteniren lassen, zugleich aber auch Dragoner nach der Route schicken, welche die flüchtige von der feindlichen Infanterie nehmen, um solche zu coupiren, um eine große Anzahl Gefangene zu machen.

Dieser Plan differiret von den andern noch darinnen, daß die Escadrons Dragoner unter der Infanterie vom zweyten Treffen meliret seyn, und zwar aus der Ursache, weil ich in allen Actionen, so ich mit denen Oesterreichern gehabt, remarquiret habe, daß, wenn das Feuer der Infanterie eine Viertel-Stunde gedauert hatte, ihre Bataillons sich sodann um ihre Fahnen herum wirbelten.

Beu Hohen-Friedberg brach unsere Cavallerie auf solche Wirbel ein, und machte ei-  
ne

die große Anzahl davon gefangen. Wenn eure Dragoner sogleich bey der Hand sind, so müßt ihr selbige gleich auf solche *dérachiren*, welche dadurch ganz gewiß und ohnfehlbar zu Grunde gerichtet werden wird.

Man wird sagen, daß ich das Schießen verbiete, und daß demnach diese Positiones alle auf das Feuer meiner Artillerie alludiren. Ich antworte darauf, daß von zwey Sachen, die ich voraus setze, eine geschehen wird, entweder, daß meine Infanterie, ohngeachtet daß es verboten ist, schieße, oder daß, wenn sie meine Ordres executiret, der Feind ihr dennoch den Rücken kehren wird. In einem oder dem andern Falle muß man die Cavallerie auf diese *dérachiren*, sobald sie in Confusion gerathen, worauf die Leute, da sie von einer Seite in die *Glanque* genommen, von der andern Seite vorwärts angefallen, und zugleich die zweyte Linie der Cavallerie von hinten *coupiert* worden, fast alle in eure Hände fallen müssen. Dieses wird alsdenn keine *Bataille*, sondern vielmehr eine totale Destruction eurer Feinde seyn, insofern derheit wenn sich in der Nähe kein *Defilée* findet, so deren Flucht protegiret.

Ich schliesse diesen Articul mit einer einigen Reflexion, nemlich, daß, wenn ihr in Einnien zu einer *Bataille* marschiret, es sey nun rechts oder links, alsdenn die *Belotons* und *Bataillons* sehr dicht auf einander folgen, derges

vergestalt, daß, wenn ihr anfangt euch zu deponiren, sich alles auf das geschwindeste formiren könne. Marschiret ihr aber de Front, so müssen die Pelotons und Bataillons ihre Distance wohl halten, damit sie weder drängen, noch zu weit aus einander kommen.

- 3 Ich distinguire die großen Canons vor dem Feld-Strücken, so zu denen Bataillons gehören. Die großen Canonen werden bey Anfang der Action auf denen Höhen gepflanzt, die kleinen aber funfzig Schritte vor der Front; beyde müssen zielen und accurat schießen.

Wenn man bis an fünf hundert Schritte an dem Feind ist, so werden die kleinen Canonen durch Menschen gezogen, und können bey denen Bataillons bleiben, auch beständig im Avanciren schleffen. Wenn der Feind fliehet, so avanciren die großen Canons, und geben ihm noch einige Dechargen, um ihm glückliche Reise zu wünschen.

Bei jeder Canon des ersten Treffens müssen sechs Canonier und drey Zimmerleute von denen Regimentern seyn.

Ich habe noch vergessen zu sagen, daß die Canonen auf drey hundert und funfzig Schritte mit Cartetschen schießen müssen.

Wozu wird aber die Kunst zu siegen dienen, wenn man nicht von seiner Avantage zu profitiren weiß? Das Blut derer Soldaten

ten ganz umsonst zu vergießen, wäre so nichts anders, als sie unmenschlicher Weise zur Schlachtbank zu führen; und in gewissen Fällen den Feind nicht verfolgen, um seine Furcht zu vergrößern, oder mehrere Gefangene zu machen, ist in gewisser Absicht nichts anders, als eine Sache, die nur allererst decidiret worden, zur neuen Untersuchung zu bringen. Indessen kan der Mangel derer Vivres und die großen Fatiquen eine Armee verhindern, die Ueberrundenen zu verfolgen.

Anlangend den Mangel derer Vivres, da liegt die Schuld darvon an dem General. Wenn er die Bataille liefert, so hat er ein Dessen; und wenn er ein Dessen hat, so muß er alles zum Voraus präpariren, was erfordert wird, um solches zu exécutiren, mithin ist auf solchen Fall vor acht oder zehn Tage das Brod oder Biscuit ganz fertig zu halten.

Was die Fatiquen betrifft, da muß man, im Fall solche nicht excessiv gewesen seyn, bey extraordinairén Tagen auch extraordinaire Sachen thun.

Wenn der Sieg erhalten worden, so erfordert ich, daß man ein Détachement von denen Regimentern mache, welche am meisten gelitten haben, sodann für die Blessirten sorgen, und solche nach dem Lazareth bringen lassen muß, die man schon zuvor präpariren läßt.

Zuförderst forget man vor seine Blestirten, doch so, daß man auch das menschliche Mitleiden gegen die von dem Feinde nicht vergift. Unterdessen muß die Armee den Feind bis zum ersten Defilée verfolgen, welcher in der ersten Consternation nicht Stand halten wird, woferne man ihm nur nicht die Zeit läßt, wieder zu sich selbst zu kommen.

Wenn solches alles geschehen ist, so muß ihr dennoch die Armee nach denen Regeln campiren, und euch durch die Sicherheit nicht einschläfern lassen.

Ist der Sieg ganz complet gewesen, so kan man détachiren, um entweder den Feind die Retraite zu coupiren, oder aber sich seiner Magazins zu bemächtigern, oder aber auch nur drey oder vier Städte auf einmahl zu belagern.

Ich kan hierüber keine General-Regel geben, sondern man muß sich nach denen Evènements richten; und ich setze nur noch alleine hinzu, daß man sich niemahlen einbilden muß, alles gethan zu haben, wenn noch etwas zu thun übrig geblieben. Man muß sich auch nicht vorstellen, daß euer Feind, wenn er sonst habil ist, nicht von euren Fehlern profitiren sollte, obschon derselbe überunden worden.

Was bey denen Armeen am Tage der Bataille beobachtet wird, solches muß gleichfalls im

im kleinen bey Treffen von Dérachements in Acht genommen werden. Wenn sich die Dérachements einen kleinen Succurs menagiren können, welcher während der Action zu ihnen stößet, so determiniret gemeiniglich die Sache solches zu ihrer Faveur, denn der Feind, indem er solchen Renfort ankommen siehet, stellet sich solchen dreytmahl stärker vor, und verliethret den Muth dadurch.

Wenn unsere Infanterie mit nichts anders als Husaren zu thun hat, so rangiret man solche zuweilen in zwey Glieder, indem sie dadurch eine größere Front präsentiret, und mit mehrerer Bequemlichkeit chargiret. Ueberall geschieht denen Husaren viel Ehre, wenn man ihnen ein Corps von Infanterie von zwey Mann hoch präsentiret,

Bei einer verlohrenen Bataille ist das große Uebel nicht sowohl der Verlust an denen Troupen, als vielmehr das Découragement derselben, so darauf folget. Denn in der That ist das Subject von einer Armee von funfzig tausend Mann so gar considerable nicht, ob vier oder fünf tausend Mann mehr oder weniger darbey seyn, daß man alle Hoffnung dadurch verlohren geben sollte.

Ein General, der geschlagen worden, muß darauf arbeiten, daß er zuvörderst seine eigene Imagination, und zunächst die von seinen Officern und Soldaten von der Furcht befreye.

Zu

Zu dem Ende er seinen erlittenen Verlust weder vergrößern, noch verringern muß.

Meine Wünsche zum Himmel sind, daß die Preussen nimmermehr geschlagen werden; und ich unterstehe mich jeko zu sagen, daß, so lange sie wohl angeführet, und discipliniret bleiben werden, dergleichen Unglück nicht zu befürchten seyn wird.

In dem Falle, daß dennoch dergleichen Accident geschehen sollte, so wären nachstehende Mittel, wie man alles herstellen müsse. Nämlich, wenn ihr sehet, daß eine Affaire ohne Resource ist, daß ihr die Mouvemens, welche der Feind machet, nicht verhindern, noch solchen weiter resistiren könnet, so müßet ihr das zwente Treffen von der Infanterie nehmen, und wenn ihr ein Défilée in der Nähe sehet, solches nach der Disposition garniren, welche ich in dem Articul von der Retraite vorgeschrieben habe, auch dahin so viele Canons, als ihr nur immer könnt placiren.

Habt ihr kein nahe gelegenes Défilée, so retiriret solchenfalls euer erstes Treffen durch die Infanterie des zwenten, und laßet es drehundert Schritt von dar wieder formiren; sammlet dasjenige an euch, was von eurer Cavallerie übrig geblieben, und wenn ihr sonst wollt, so formiret ein Quarré, um eure Retraite zu protegiren.

In



In der Historie sind zwey Quarres berühmt, das von dem General von Schyllenburg, nach der Bataille bey Strammstadt, durch welches er sich bis über die Oder zurück zog, ohne daß Carl XII. ihn forciren konnte. Ingleichen das Quarre, welches der Fürst von Anhalt machte, als der General Seyrum die erste Bataille bey Höchstädt verlor. Der Fürst von Anhalt traversirte eine Plaine von einer Meile Weges lang, ohne daß ihm die Französische Cavallerie etwas anhaben konnte.

Ich füge diesem allen noch hinzu, daß, wenn man auch geschlagen wird, man sich deswegen nicht an die zwanzig Meilen zurück ziehen soll, vielmehr muß man bey dem ersten guten Posten, den man findet, sich arretiren, gute Contenance halten, und die Armes herstellen, und diejenigen Gemüther beruhigen, so durch ihr gehabtes Unglück noch decouragiret sind.



## Art. 23.

Warum, und wie man Bataillen liefern soll.

Die Bataillen decideiren von dem Schicksale eines Staats. Wenn man Krieg führet,

föhret; so muß man allerdings zu decisiven *Mouvements* kommen, entweder, um sich aus dem Embarras des Krieges zu ziehen, oder seinen Feind darein zu setzen, oder um die Querelle auszumachen, die sonst niemahls zu Ende kommen würde.

Ein vernünftiger Mann muß niemahlen eine *Démarche* thun, ohne einen guten *Bewegungs-Grund* darzu zu haben, noch viel weniger muß der General von einer *Armee-Bataille* liefern, ohne daß er einen wichtigsten Zweck dadurch suche.

Wird er von dem Feind darzu forciret, so geschieht solches allemahl deshalb, weil er einige *Fauxes* begangen hat, die ihn zwingen, daß er von seinem Feinde das stolze Geseß einer Schlacht annehmen muß.

Ihr werdet sehen, daß ich bey dieser Gelegenheit mir selbst keine Lob-Rede hatte. Denn unter denen fünf *Bataillen*, welche meine *Troupen* dem Feind geliefert, sind nicht mehr als drey gewesen, die ich meines Orts prämeditiret hatte, zu denen übrigen beyden bin ich forciret worden, nemlich zu der bey Mollwitz, weil die Oesterreicher sich zwischen meiner *Armee* und Wohlau gesetzet hatten, also meine *Artillerie* und meine *Vres* waren. Zu der von Sohr wurde ich genöthiget, weil die Oesterreicher mir den Weg nach Trautenau versperrten, und ich also, sonder meinen größten Ruin, nicht evitiren

ren konnte, mich in eine Action einzulassen. Man sehe aber, was es vor ein Unterschied ist unter forcirten Bataillen, und unter welchen, die man voraus gesehen. Was für Success hatte nicht die von Hohen-Friedberg und von Kesselsdorff, nicht weniger die von Ejaslau, so uns den darauf folgenden Frieden zurwege brachten.

Indem ich also gewisse Regeln von Bataillen gegeben habe, kan ich nicht in Vergessenheit stellen, daß ich solchen öftters aus Unvorsichtigkeit nicht nachgekommen bin.

Meine Officiers aber sollen von meinen Fehlern profitiren, und zugleich wissen, daß ich bedacht bin, mich davon zu corrigiren. Bisweilen geschiehet es, daß beyde Armeen Lust haben, sich zu batailliren, alsdenn ist die Sache gar bald gemacht.

Die besten Bataillen sind diejenigen, wenn man den Feind zwinget, daß er sich schlagen muß. Denn es ist eine gewisse Regel, daß man den Feind zu demjenigen obligiren muß, worzu er gar keine Lust bezeigt; und weil euer Interesse dem von dem Feinde diametralement entgegen ist, so müßet ihr alsdenn Dasjenige wollen, was der Feind nicht will.

Die Ursachen also, wegen welcher man Bataillen liefern muß, sind,

a) um den Feind zu zwingen, seine Belagerung eines euch anständigen Orts aufzuheben,

b) oder

- b) oder aber ihn aus einer Provinz zu jagen, derer er sich bemächtigt hatte;
- c) um in sein Land zu penetrirern;
- d) oder auch eine Belagerung zu thun, und
- e) endlich seine Hartnäckigkeit zu brechen, wenn er keinen Frieden machen will, oder
- f) aber auch, wegen eines Fehlers zu straffen.

Man obligirt den Feind zum Schlagen, wenn man einen forcirten Marsch thut, und durch ihr ihm in den Rücken kommt, und ihm von dem, so hinter ihm liegt, abschneidet, oder auch, wenn man einer Stadt drohet, an deren Conservation ihm höchstens gelegen ist.

Man nehme sich aber sehr in Acht, wenn man dergleichen Art von Manoeuvres machen will, und hüte sich nicht weniger, daß man sich nicht in dieselbigen Inconvenienzen bringe, noch sich dergestalt postire, daß auch der Feind seines Orts von euren Magazins abschneiden kan. Die Actiones, wo man am wenigsten risquirt, sind die Affairen von der Arrieregarde, wegen solcher campiret man sich nahe an den Feind, und wenn er sich denn retiriren will, um einige Defilées in eurer Gegenwart zu passiren, so fallet ihr ihm auf die Queue an seiner Armee. Bey einer solchen Action risquirt man wenig, und gewinnt viel.

Man

Man harzeliert sich sonst noch, um es zu verhindern, wenn die feindlichen Corps auf einander stossen wollen. Diese Raison ist variable. Ein geschickter Feind aber wird leicht die Kunst finden, euch entweder durch einen forcirten Marsch zu échappiren, oder einen guten Posten nach seiner Convenienz nehmen.

Wieweil man keine Absichten zu einer Action zu kommen, wird aber durch die Faute, welche der Feind machet, gleichsam invitirt, von welcher man profitiren muß, um ihn deshalb zu straffen.

Allen diesen Maximen füge ich noch hinzu, daß unsere Kriege kurz und vives seyn müssen, massen es uns sonst nicht convenirt, die Sache in die Länge zu ziehen, weil ein langwieriger Krieg unvermerkt unsere admirable Disciplin fallend machen, nur das Land depeupliren, unsere Resourcen aber erschöpfen würde.

Diesenigen also, die Preussische Armee commandiren, müssen, obwohl glücklich, doch vorsichtig, die Sache zu decidiren suchen, und gar nicht auf die Art denken, wie der Marschall von Thurnburg, zu welchem dessen Sohn über einem Kriege in Flandern sagte: Mich deucht, mein Vater, wir könnten noch eine gewisse Stadt nehmen; darauf von dem Marschall zur Antwort erhielt: Schweig stille, Kleiner Narr! willst du, daß wir nach Hause gehen

gehen sollen, um bey uns unsern Kobl zu pflanzen?

Mit einem Worte, in Sachen, so Bataillen betreffen, muß man der Maxime des Hebräischen Sanneribs folgen, daß es besser sey, daß ein Mensch sterbe, als das ganze Volk verderbe.

Was endlich noch die Art betrifft, einen Feind wegen seiner begangenen Fautes zu strafen, da muß man die Relation von der Bataille bey Senef lesen, wo der Prinz von Condé eine Affaire von der Arrieregarde mit dem Prinz von Oranien oder Fürst von Waldeck engagirte, weil dieser negligiret hatte, an der Tête eines Defilées Posten zu stellen, um seine Arrieregarde an sich zu ziehen. Man lese nach die Relation von der Bataille bey N. N. so durch den Marschall von Luxemburg gewonnen wurde, desgleichen die Relation von der Bataille bey Raucour.



### Art. 24:

Von denen Hazards, und von denen ohngeföhren Zufällen, so im Kriege arriviren können.

Dieser Articul würde sehr lang seyn, wenn ich darinnen das Capitel aller Acciden-

ten, so einem General im Kriege arriviren können, abhandeln wollte. Ich will mich aber nur kurz einschränken, um zu zeigen, daß sowohl Geschicklichkeit, als Glücke, bey dem Kriege erfordert werden. Die Generals sind mehr zu beklagen, als man es meynet, die ganze Welt verurtheilet sie, ohne selbige zu hören, und die gedruckte Zeitungen sacrificiren sie dem schlechtesten Urtheil des Publici.

Unter vielen tausend Personen, ist vielleicht einer, der so viel versteht, daß er das geringste Dérachement einer Armee commandiren könnte. Ich verlange gar nicht, denen Generals, welche Fautes begehen, das Vorwort zu reden. Ich selbst will meine Campagne von 1744. sacrificiren, und bekennen, daß bey verschiedenen Fehlern ich einige gute Sachen gethan habe, als die Belagerung von Prag, die Retraite, und die Defension von Rolin, und endlich die Retraite nach Schlesien. Ich verlange hiervon nicht weiter zu reden, sondern nur von denen unglücklichen Evenements, gegen welche, weder die menschliche Vorsicht, noch reifliche Ueberlegung, etwas ausrichten können. Und da ich hier alleine vor meine Generals schreibe, so will ich hier keine andern Exempel anführen, als nur von solchen, die mir arriviret sind.

Als wir bey Reichenbach stunden, hatte ich das Dessenin, vermittelst eines forcirten Marsches den Neiß-Fluß zu gewinnen,

nich zwischen dieser Stadt und der Armee des General Reippergs zu setzen, um die Oesterreicher zu coupiren. Die ganze Disposition darzu wurde gemacht; es fiel aber häufiger Regen ein, welcher die Wege so Grundlos machte, daß unsere Avantgarde, welche unsere Pontons bey sich hatte, nicht avanciren konnte. An dem Tage meines Marsches entstande ein so dicker Nebel, daß die Wachten von der Infanterie, so in denen Dörffern gelegen, sich verirreten, so daß sie ihre Regimenter nicht wieder finden konnten. Dieses gieng so weit, daß, an statt des morgens um vier Uhr zu marschiren, wie es vorhin resolviret war, wir nicht eher als gegen Mittag aufbrechen konnten, und also war an keinem forcirten Marsch mehr zu gedenken, der Feind kam uns vor, und vernichtete mein ganzes Project.

Wenn Krankheiten unter denen Trouppen während der Operation einreissen, so werfen euch solche auf eine Defensiv, wie uns solches 1741. in Böhmen arrivirte, und zwar wegen der schlechten Nahrungsmittel, so die Trouppen gehabt haben.

Während der Bataille bey Friedberg befahl ich einem von meinen Flügel-Adjutanten, an den Marggraf Carl zu sagen, daß er sich, als der älteste General, à la Tête meines andern Treffens setzen sollte, indem der General Kalkstein nach dem rechten Flügel wider die Sachsen



Sachsen détachiret wäre. Dieser Adjutant machte quid pro quo, und bestellte an den Marggraf Carl, daß er das zweite Treffen aus dem ersten formiren sollte. Ich ward annoch bey rechter Zeit dieses Mißverständniß gewahr, und hatte so viel Zeit übrig, solches noch zu remediren.

Man muß daher wohl auf seiner Huth seyn, und bedenken, daß eine Commission, so verkehrt bestellet wird, eure Sachen verderben kan.

Wenn ein General frank wird, oder aber das Unglück hat, à la Tête eines Détachements von Importanz todtgeschossen zu werden, so sind auf einmahl viele Messures dadurch derangiret, denn es gehören gute Köpffe, und gute Generals, die Muth haben, dazu, um offensive zu agiren, dergleichen aber sind rar, so, daß ich bey meiner Armee nur höchstens Drey oder viere kenne.

Wenn es, ohngeachtet aller eurer Præcaution, dem Feind glückt, euch einige Convoyes wegzunehmen, so sind dadurch wiederum alle eure Messures derangiret, eure Absichten unterbrochen und suspendiret.

Seyd ihr gewisser Raison de guerre halber obligiret, mit der Armee ein Mouvement rückwärts zu machen, so découragiret solches eure Troupen. Ich habe das Glück gehabt, daß ich mit meiner ganzen Armee dergleichen Erfahrung nicht gehabt habe, ich

habe aber bey der Bataille bey Mollin; gesehen, wie viel Zeit darzu gehöret, nur ein Corps so découragiret worden, wiederum zu rassuriren, denn meine Cavallerie war demahlen so weit herunter, daß sie glaubte, ich lieferte sie auf die Schlachtbank, wenn ich von ihr nur ein kleines Détachement ausschickte, um selbige zum Krieg zu gewöhnen, und zu agiren.

Es ist also allererst seit der Bataille bey Friedberg, da man die Epoque sehen kan, daß meine Cavallerie dasjenige worden, was sie seyn sollen, und was sie anjeko ist.

Geschiehet es, daß der Feind einen Espion von Importanz, welchen ihr in eurem Lager habt, entdecket, so ist eure Boussole verlohren, wornach ihr euch vorhin gerichtet habt, und ihr erfahret von des Feindes Bewegungen nichts mehr, als nur diejenige, so ihr von ihm sehet.

Die Nachlässigkeit derer Officiers, welche zum Recognosciren commandiret werden, können euch in das größte Embarras setzen. Der Feld-Marschall Neipperg ward auf diese Art Surpreniret, denn der Husaren-Officier, welchen er auf Kundschaft ausgeschicket hatte, negligirte seine Schuldigkeit, und wir waren ihm auf dem Halse, ehe er sich dessen am wenigsten vermuthete. Ein Officier von dem Zierhischen Regiment\* patrouillirte schlecht an dem Ufer der Elbe, just in der Nacht,

**Nacht, da der Feind seine Brücke bey Selms-  
niz schlug, und die Bagage-surprenirte.**

\* Es kan gar wohl seyn, daß der Officier von dem  
Ziethischen Regimente seine Schuldigkeit nicht voll-  
kommen gethan hat: Allein es war allemahl eine  
sehr schwere Sache vor zwey schwache Bataillons,  
einer Armee von siebenzig tausend Mann den  
Uebergang über einen Fluß, wie die Elbe bey  
Telnitz ist, zu verwehren. Weil die Preussen ei-  
ne allzugrosse Front zu besetzen hatten, so waren  
ihre Quartiere viel zu weit aus einander gelegt,  
als daß sie einander in der Geschwindigkeit und  
mit Nachdruck gegen eine so zahlreiche Armee hät-  
ten unterstützen können, welche ihre ganze Macht  
an einem Orte zusammen gezogen hatte, um da-  
selbst durchzudringen, da selbiger noch überdiz der  
Vorthail des Terrains zu statten kam. Aus die-  
sem Beispiel kan man sehen, daß die klügsten und  
besten Anstalten bey dem Uebergange eines Flusses  
fehlen können, sobald die Front, so man zu be-  
setzen hat, allzugroß ist, und die vortheilhaftste  
Lage des Terrains diesem Fehler nicht abhilft.

Lernet also hieraus, daß ihr niemahls die  
Sicherheit eurer ganzen Armee der Vigilan-  
ce eines einzigen und kleinen Officiers anvera-  
trauet. Es müssen niemahls dergleichen grose  
und interessente Sachen von einem einzigen  
Menschen, oder von einem kleinen Officier  
dépendiren.

Behaltet euch wohl, was ich in dem Ar-  
ticul von Defensionen derer Flüsse gesagt  
habe.

Ueberhaupt müssen die Commandos oder Patrouillen zum Recognosciren nicht anders als eine überflüssige Præcaution angesehen werden. Man muß sich niemahlen darauf gänglich verlassen, sondern noch viele andere Præcautiones nehmen, die solider, und weit gewisser sind.

Die Verräthereyen bey einer Armee sind das größte Unglück von allen. Der Prinz Eugen wurde 1734. von dem General St. verrathen, welchen die Franzosen bestochen hatten. Ich verlor Rosel durch die Verrätherey eines Officiers von der Garnison, welcher desertirte, und den Feind hinein führte.

Kurz, aus allem dem, was ich gesagt, folget, daß, so glücklich man auch ist, man sich niemahlen dem Glücke anvertraue, noch durch die Successes stolz werde, sondern vielmehr denken müsse, wie unsere geringe Klugheit und Vorsicht zum öftern ein Spiel des Hazards und derer unvermutheten Zufälle werde, wodurch es einem, ich weiß nicht, was vor Schicksal, gefället, den Hochmuth derer von sich selbst grose Einbildung habenden Menschen zu demüthigen.

Art. 25.

Ob es nöthig und rathsam sey,  
daß ein commandirender General  
Kriegs-Rath halte.

Da Prinz Eugen pflegte zu sagen, daß, wenn ein General keine Lust hätte, etwas zu unternehmen, kein besser Mittel deshalb sey, als einen Kriegs-Rath zu halten. Dieses ist um so mehr wahr, als die Erfahrung zeigt, daß der mehresthe Theil derer Stimmen bey einem Conseil de guerre allezeit vor die Negative ausfallen. Ein General, welchem der Souverain seine Troupen anvertrauet, muß durch sich selbst agiren, und das Vertrauen, welches der Souverain in die Meriten dieses Generals setzt, autorisiret ihn, daß er die Sache vor sich, und nach seiner Einsicht mache. Zudem wird das Secret, so im Kriege nothwendig ist, niemahlen bey einem Conseil de guerre obsecuriret. Inzwischen glaube ich diesem General, welchem auch ein Subaltern-Officier einen guten Rath gebothen, daß er davon profitiren müsse, allermassen ein rechtschaffenes Mitglied des Staats, wenn es auf den Dienst  
des

des Vaterlandes ankommt, sich selbst vergift, und auf das wahre Wohl derer Sachen rühret, ohne sich embarasiren zu lassen, ob dasjenige, so ihn dahin leitet, von sich selbst, oder von einem andern kommt, daferne er nur sonst seinen guten Entzweck dadurch erreichet.



## Art. 26.

### Von denen Manceuvres bey der Armee.

**S**ich werdet aus allen denen Maximen, so ich in diesem Werke fest gesetzt habe, ersehen, worauf sich eigentlich die Theorie derer Evolutiones gründe, welche ich bey meinen Troupen eingeführet habe. Der Zweck bey diesen Manceuvres ist, in allen Gelegenheiten die Zeit vor sich zu gewinnen, und eine Affaire geschwinder zu decidiren, als es bisher der Gebrauch gewesen, und endlich um auch den Feind durch unsere furieuse Choques von der Cavallerie über den Haufen zu werfen.

Ben der Impetuosité wird der Poltron mit entrainiret, so, daß solcher sowohl, als der brave Kerl, seinen Dienst verrichten muß, mithin

mithin kein einziger Feuter unnütze bleibe. Alles ist hierbey auf die Hurligkeit der Attaque gegründet.

Ich flattire mich also, daß alle Generals, so von der Nothwendigkeit und von dem Nutzen dieser Disciplin Ueberzeugung haben, trachten werden, um unsere Disciplin zu unterhalten, und zu perfectioniren, und dieses zwar, sowohl in Kriegs, als Friedens, Zeiten.

Ich werde niemahlen vergessen, was Vegetius von denen Römern saget, und gleichsam in einer Art eines Enthusiasmi ausruft:  
 „ Und endlich triumphirte die Römische  
 „ Disciplin über die Teutschen Körper, über  
 „ die Stärke der Gallier, über die Lust und  
 „ Verschlagenheit derer Teutschen, über die  
 „ große Anzahl derer Barbaren, und unter  
 „ wurde sich den ganzen Erdboden, so weit  
 „ selbiger bekannt war. “ So sehr genau  
 hängt die Glückseligkeit eines Staats an der  
 Disciplin einer Armee.

## Art. 27.

### Von denen Winter-Quartieren.

Wenn sich die Campagne endiget, so gedenket man an die Winter-Quartiere,  
 und

und in solchen, denen Umständen gemäß, darin man sich befindet.

Zuerst formiret man die Chainen derer Troupen, welche die Quartiere decken sollen. Die Chainen werden auf dreierley Art gemacht, nemlich,

- 1) Hinter einem Fluß, oder
- 2) Durch Posten, welche vom Gebürge defendiret werden, oder aber.
- 3) Durch Protection einiger fortificirten Städte.

In dem Winter von 1741. bis 1742. nahm das Corps meiner Troupen, so die Winter-Quartiere in Böhmen hatte, sein Quartier hinter der Elbe. Die Chainen, welche dieselben deckte, gieng von Brandeis auf Nimburg, Kolin, Bodejbrad nach Pardubitz, und endigte sich bey Königingrätz.

Ich führe hierbey an, daß man sich niemahls auf die Flüsse verlassen muß, indem man selbige, wenn sie gefroren sind, aller Orten passiren kan.

Ferner daß es eine nöthige Præcaution sey, an allen solchen Orten Husaren zu placiren, um auf alle Mouvements des Feindes vigilant zu seyn, welcher Ursache halber die Husaren auch unaufhörlich vorwärts patrouilliren müssen, um zu erfahren, ob der Feind ruhig sey, ob derselbe irgends seine Troupen zusammen ziehe.

Ueberdem müssen von Distancen zu Distancen,



cen, außer der Chainen von der Infanterie, noch Brigaden von der Cavallerie, und von Infanterie bereit stehen, gleich zum Succurs anzurücken, wo solcher nöthig seyn dürfte.

Den Winter von 1744. bis 1745. machten wir die Chainen von unsern Quartieren längst denen Bergen, welche Böhmen und Schlesen von einander separiren, und observirten genau die Grenze von denen Quartieren, um Ruhe zu haben.

Der General-Lieutenant Truchses hatte die Front von der Lausiz, bis nach der Grafschaft Glas zu observiren, zu Sagan, die Posten von Schmiedeberg bis Friedland, welchen Ort man durch Redouten fortificiret hatte. Ueberdies waren etliche kleine fortificirte Posten nach denen Wegen von Schatzlar, Liebau und Silberberg.

Der General Truchses hatte seine Reserve, um denjenigen von diesen Posten zu souteniren, welchen der Feind insultiren wollte. Alle diese Détachements waren durch Verhacke in denen Holzungen gedeckt, und alle Wege, so nach Böhmen giengen, wurden unbrauchbar gemacht. Auch hatte jeder Posten seine Husaren, um zu recognosciren.

Der General Liewald bedeckte die Grafschaft Glas durch ein dergleichen Détachement, und unter derselben Præcaution. Diese beyden Generals bothen sich einander die Hände, dergestalt, daß, wenn die  
Oester.

Oesterreicher gegen den General Fruchses marschirten, so kam der General Leroald nach Böhmen dem Feind in Rücken, und so vice versa.

Die Städte Troppau und Jägerndorff waren unsere Pörs in Ober-Schlesien, die Communication über Ziegenhals und Patschkau nach Glaz, und über Neustadt nach Weis.

Ich erinnere hietben, daß man sich niemahls auf die Berge verlasse, sondern sich des Sprüchworts erinnere, daß, wo eine Ziege passiret, der Soldat passiren kan.

Was die Chainen derer Quartiere anlanget, welche durch Festungen fouteniret werden, da verweise ich euch auf die Winter-Quartiere des Grafen von Sachsen; diese sind die besten, aber es hat nicht jeder die frene Wahl, dieselben zu nehmen, sondern man muß seine Chainen nach dem Terrain machen, welches man occupiret.

Ich setze hietben zu einer sichern Maxime, daß man sich nicht um eine Stadt oder um einen Posten halber, in denen Winter-Quartieren opiniatiren müsse, daferne sonst der Feind aus diesem Posten nicht viel Schaden zufügen kan, denn eure einzige Attention muß seyn, euren Troupen in denen Winter-Quartieren Ruhe zu schaffen.

Zur zweyten Maxime setze ich auch hinzu, wie die beste Methode sey, die Regimenter Brigaden weise in ihre Winter-Quartiere zu schicken,

schicken, auf daß sie die Generals beständig in ihrer Aufsicht haben. Unser Dienst erfordert auch, so viel man kan, die Regimenter bey denen Generals, welche zugleich Chef darvon sind, zu placiren.

Diese Regel leidet inzwischen Ausnahme, und der Generalen Chef muß judiciren, wie weit solches statt haben kan, oder nicht.

Ich gebe nunmehr die Regeln alle hier, wie die Troupen in denen Winter-Quartieren unterhalten werden müssen.

Wenn es die Umstände erfordern, daß die Winter-Quartiere in meinem Lande genommen werden müssen, alsdenn gehört denen Capitaines, denen Subaltern-Officiers, eine proportionirte Gratification, anstatt der gewöhnlichen Winter-Quartier-Douceurs. Der gemeine Mann aber empfängt das Brod und das Fleisch umsonst.

Sind aber die Winter-Quartiere in des Feindes Land, so muß der erste General von denen Troupen

15000 fl.

Der von der Infanterie u. Cavallerie

10000 fl.

Die General-Lieutenants

7000 fl.

Die General-Majors

5000 fl.

Der Rittmeister und Capitaines

2000 fl.

Die Capitaines von der Infanterie

1800 fl.

Die Subaltern-Officiers

100 Ducaten bekommen.

Der gemeine Soldat empfängt Fleisch, Brod, Bier, ohne Entgeld, welches das Land liefern muß. Er bekommt kein

Geld,

Geld, denn das Geld giebt Gelegenheit zur Desertion.

Der commandirende General muß die Hand hierauf halten, daß dies alles mit Ordnung geschehe, auch keine Plünderung verstatte, hergegen muß er auch die Officiers, wegen etwa einigem geringen Profit, so sie machen können, nicht chicaniren.

Wenn die Armee in Feindes Land steht, so lieget dem commandirenden General ob, vor ihre Wiedercompletirung zu sorgen, und distribuiret er die Creyse deshalb dergestalt, z. E. daß drey Regimenter auf diesen Creys, vier Regimenter auf jenen Creys angewiesen werden. Jeden Creys separiret er besonders, und assigniret solche, wie solches sonst mit denen Enrollirungs Cantons geschieht.

Wollen die Stände die Recrouten selbst liefern, so ist es desto besser; wo nicht, so braucht man Gewalt. Die Recrouten müssen in Zeiten gestellet werden, damit die Officiers Zeit haben, solche zu exerciren, und sie in Stand zu bringen, in dem folgenden Frühjahre dienen zu können. Dem ohngeachtet müssen dennoch die Capitaines auf Werbung schicken.

Der General en Chef muß sich von aller dieser Oeconomie meliren, mithin auch dafür sorgen, daß die Artillerie, Munitions, und Proviant, Pferde, als welche das feindliche Land zu liefern schuldig ist, entweder in Na-

tura

que de l'Arme



*Gebeſée*



AR

Oeconomie derer Troupen zu sehen, auch unt<sup>r</sup> versichert zu seyn, daß die Officiers die Troupen exerciren, und sich darunter so wenig, als in einem andern Stück, negligiren, massen nicht nur die Recrouten, sondern auch die alten Soldaten exerciret werden müssen, um sie in der Gewohnheit zu unterhalten.

Gegen die Zeit, daß sich die Campagne eröffnet, müssen die Cantonnements-Quartiere geändert, und nach der Ordre de Bataille eingerichtet werden, nemlich die Cavallerie auf denen Flügeln, die Infanterie aber in der Mitten.

Diese Cantonnements haben alsdenn vier bis fünf Meilen de Front, und sind bis an zwey Meilen breit. Gemeiniglich ziehet man solche um die Zeit, da man bald zu campiren gedenket, etwas enger zusammen.

Ich habe gefunden, daß es gut sey, die Troupen unter Commando der ersten sechs Generals in denen Cantonnements zu vertheilen. Zum Exempel, daß einer darvon die ganze Cavallerie des rechten Flügels, der andere des linken, ein anderer die Infanterie vom rechten des ersten Treffens, der vierte die Infanterie vom linken Flügel des ersten Treffens, die zwey andern das zweyte Treffen zu commandiren haben.

Auf diese Art werden die Ordres um so geschwinder expediret, und die Troupen seken sich so leichter in Colonnes, um in das Lager einzurücken.

Ich

Ich wertere noch hauptsächlich bey Gelegenheit derer Winter-Quartiere, daß man die Troupen niemahls eher in solche verlegen muß, bevor man nicht recht sicher sey, daß die feindliche Armee sich ganz und gar separirt habe. Ich recommandire deshalb, daß man sich jederzeit dessen erinnere, was dem Churfürst Friedrich Wilhelm widerfuhr, als der Marschall von Turenne in dessen Winter-Quartiere in Elßas einfiel.

## Art. 28.

### Von denen Winter-Campagnen insbesondere.

Die Winter-Campagnen ruiniren die Troupen, sowohl durch die Krankheiten, die sie verursachen, als auch weil die beständige Action, in welcher die Troupen stets bleiben müssen, verhindert, daß sie weder recrutiret, noch neu montiret, noch auch das Artirail, sowohl von der Kriegs-Munition, als auch vom Proviant-Wesen, wieder hergestellt werden könne. Es ist gewiß, daß die beste Armee von der Welt dergleichen Campagne nicht lange aushalten wird, und daß also dieser Ursache halber die Winter-Kriege vermieden werden müssen, als diejenigen, welche unter allen Kriegs-Expeditionen die schädlichsten sind.

Es können dennoch Umstände vorkommen,

R 2

die

die einen General obligiren, daß er zu solchen Expeditionen schreiten muß.

Ich habe, glaube ich, mehrere Winter-Campagnen gethan, als kein General in diesem Seculo gethan hat, und werde also nicht unrecht thun, wenn ich bey dieser Gelegenheit die Ursachen anzeige, welche uns darzu bewogen haben.

Im Jahr 1740. als Kayser Carl VI. starb, waren nicht mehr als zwey Oesterreichische Regimenter in Schlessen. Ich hatte resolviret, die Rechte meines Hauses auf dieses Herzogthum geltend zu machen, und war folglich obligiret, im Winter zu agiren, um von allem zu profitiren, was mir *avantageux* seyn konnte, mithin mich von der ganzen Provinz zu bemächtigen, und um das eigentliche Kriegs-Theatrum bey dem Reiß-Fluß zu etabliren. Hätte ich die Partie genommen, das Früh-Jahr abzuwarten, so hätten wir den Krieg zwischen Crossen und Glogau gehabt, und würden erst nach drey oder vier schweren Campagnen solches erhalten haben, was ich zu der Zeit auf einmahl durch einen simplen Marsch gewonnen.

Diese Raison war meinem Erachten nach ganz *valable*.

Im Jahr 1742. machte ich eine Winter-Campagne in Mähren, um dadurch die Bayerischen Länder zu *dégagiren*. Wenn ich das zumahl nicht *réussiret*, so geschähe es, weil die



Die Franzosen Volages, die Sachsen aber als Verräther \* agirten.

\* Die glaubwürdigen Nachrichten von selbigen Zeiten werden das Betragen der Sachsen vollkommen rechtfertigen. Es wäre eine vergebliche Mühe, dessen Untadelhaftes zu erweisen, weil es damit gehet, wie mit dem Wolfe und dem Schaafe in der Fabel.

In dem Winter 1745. bis 46. that ich die drey Winter = Campagnen, weil die Oesterreicherin Schlesien fielen \*\*, und ich also obligirt war, sie wieder raus jagen zu lassen.

\*\* Die Geschichte melden von diesem Einfalle nichts, sie sagen nur, daß der Prinz Carl genöthiget worden, den Rhein zu verlassen, und dem Königreich Böhmen zu Hülfe zu kommen.

Von Anfang des Winters 1745. bis 46. wollten die Oesterreicher und Sachsen in meine Erblande dringen, um mit Schwerdt und Feuer zu wüthen; ich handelte nach meinem Principio, und prävenirte sie so, daß ich mitten in ihrem Lande Krieg im Winter darinnen führte.

Sollten dergleichen Umstände jemahls wieder vorkommen, so würde ich allemahl dieselbe Partie nehmen, auch die Conduite meiner Officiers approbiren, wenn sie in solchen Umständen, gleichwie ich, thun werden.

Ausserdem aber werde ich allemahl diejenigen blamiren, welche leichtsinniger Weise, und ohne erhebliche Ursachen, dergleichen Winter = Kriege unternehmen.

Was die Détail anlanget, so bey diesen Winter-Campagnen zu observiren, so muß man die Troupen in ganz engen Cantonnements marschiren lassen, daß zu allen Zeiten zwey oder drey Regimenter, und zwar sogar Infanterie, in einem Dorfe, wenn es sonst groß ist, zu liegen kommen. Man leget auch wohl zu Zeiten die ganze Infanterie in eine Stadt, so wie es der Fürst von Anhalt machte, als er nach Sachsen marschirte, und in Eulenburg, Eorgau und Meissen, und noch in zwey oder drey kleinen andern Orten, deren Namen ich vergessen, quartierte, und darauf campirte.

Sobald man sich dem Feind nähert, so giebt man den Troupen Rendez-vous, und marschiret in Colonnen, so wie es sonst gebräuchlich ist. Wenn man darauf zum decisiven Mouvement der Expedition kommt, nemlich daß man in die feindlichen Quartiere fallen, oder gegen den Feind marschiren will, um ihm eine Bataille zu liefern, so muß man en Ordre de Bataille campiren, und die Troupen unter freyem Himmel bleiben lassen, da denn jede Compagnie sich ein großes Feuer macht, und bey solchem die Nacht passiret. Weil aber dergleichen Fatiquen zu vehement sind, als daß der menschliche Körper im Stande wäre, solchen in die Länge zu resistiren, so muß in solchen Entreprisen Geschwindigkeit angewendet, und, sonder die anscheinende Ge-

Gefahr zu befürchten, nicht balanciret, vielmehr mit Fermeté eine vive Resolution genommen, und soutenuiret werden.

Ueberhaupt merke ich hierbey an, daß man niemahls Winter-Campagnen in denen Ländern entrepreniren muß, worinnen sich viele besetzte Plätze befinden. Denn da die Saison nicht da ist, die großen Festungen aber durch Surprisen sich nicht nehmen lassen, so kan man zum voraus versichert seyn, daß ein dergleichen Project Schiffbruch leiden wird, weil es ganz und gar wider die Möglichkeit läuft.

Man muß allemahl, wenn man die Wahl hat, zu thun, was man will, während dem Winter den Troupen so viel Ruhe geben, als man nur immer kan, hergegen diese Zeit wohl anwenden, um die Armee zu établir, damit man alsdenn, in dem darauf folgenden Früh-Jahre, den Feind in Eröffnung der Campagne präveniren könne.

Dieses sind ohngefähr die Haupt-Puncte von den großen Manœuvres des Krieges, davon ich die Maximes, soviel als ich gekonnt, détailliret habe. Ich habe mich hierbey besonders appliciret, die Sachen klar und verständlich zu machen; daferne ihr aber dennoch einigen Zweifel über einem oder andern dieser Articul haben möchtet, so werdet ihr mir ein Vergnügen machen, wenn ihr mir solchen vorlegen werdet, damit ich meine Raisons

weiter

weitläuffiger darinnen anführe, oder aber mich eurem guten Erachten confirmiren könne falls ich in einem oder dem andern gefehle haben sollte.

Bei meiner wenigen Kriegs, Experienz habe ich gelernet, daß diese Kunst nicht auszulernen ist, und daß, wenn man sich mit Ernst darauf leget, man beständig neue Sachen entdecken kan. Ich werde glauben, daß ich meine Zeit nicht übel werde angewendet haben, wenn dieses Werk meine Officiers dahin bringen sollte, daß sie über ein Handwerk meditiren, welches ihnen die brillanteste Carrière eröffnet, sich Ehre zu erwerben, ihre Namen der Vergessenheit der Zeit zu entreißen, und sich durch ihre Arbeit eine unsterbliche Reputation zu erwerben.



# Avant garde

